R. BIBLIOTECA
NAZIONALE
B. Prov.
I
396
NAPOLI
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Palchetto

Num.° d' ordine 33672

FONDO PIZZOFALCONE

c2 4 c6

B. L
I
398

60555H

INSTITUTIONS
MILITAIRES
DE VEGECE.

A PARIS,

Chez la Veuve DAVID Jeune, Quai des Auguſtins, près du Pont S. Michel, au Saint Eſprit.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHASTILLON,

Pair de France, Gouverneur de Monſeigneur le Dauphin, Chevalier, Commandeur des Ordres du Roi, Lieutenant Général de ſes Armées, & de la Province de la haute & baſſe Bretagne, grand Bailli de la Préfecture Provinciale d'Hagueneau, &c.

MONSEIGNEUR,

Végèce propoſa le rétabliſſement de l'ancienne diſcipline militaire dans des tems déſeſpérés, où les Romains,

accoutumés au ſentiment de leurs maux, les trouvoient plus ſupportables que les remedes. Il voulut travailler pour ſon ſiecle, & n'écrivit en effet, que pour une poſtérité plus raiſonnable ou plus heureuſe, pour nous, ſi nous voulons.

L'eſtime, qu'on a toujours eue pour ſon ouvrage, m'a fait croire que la traduction en ſeroit utile à notre nation, ſur-tout ſi, paroiſſant ſous vos auſpices, des préceptes importans par eux-mêmes, acqueroient une nouvelle autorité.

C'eſt aux archives de la France, MONSEIGNEUR, *à parler de votre naiſſance, à compter parmi vos ancêtres des ſouverains, des régens du royaume ; & , ce qui eſt plus beau encore, de grands hommes. On y trouvera toutes les alliances honorables par leſquelles votre ſang a été mêlé avec celui de nos Rois, & toutes les batailles fameuſes où il a été verſé pour eux.*

Ce n'eſt point votre modeſtie ſeule, MONSEIGNEUR, *qui me défend de parler ici de vos propres actions, de vos bleſſures, de cette intré-*

que de la police des légions romaines: & j'ai ſouvent penſé que l'hiſtoire militaire d'un peuple, dont il ſera toujours glorieux de prendre des leçons, ſeroit un ouvrage très utile pour perfectionner la ſcience des armes. Juſte-Lipſe, Saummaiſe, & d'autres Savans, qui ont travaillé avec quelque ſuccès ſur la milice romaine, n'oſerent pas former un ſi grand deſſein, & ils l'auroient mal rempli. Ils crurent faire beaucoup que de débrouiller les auteurs, de corriger les textes, & de montrer une érudition immenſe dans les parties qu'ils voulurent traiter. Avec de grands talens d'ailleurs, qu'on mépriſe trop légérement aujourd'hui, il leur manquoit

ceux du commentateur de Polybe, & ſon expérience. Par hiſtoire militaire, je n'entends pas une ſuite de faits de guerre, rangés par ordre des tems ſans inſtruction, telle qu'eſt celle du régne de Louis XIV, par le Marquis de Quincy, mais un ouvrage raiſonné, partie dogmatique, partie hiſtorique, où les faits & les principes, s'éclairant mutuellement, montreroient l'art dans ſes opérations, & les cauſes dans leurs effets.

Depuis qu'on a reconnu que la guerre eſt une ſcience, & qu'il n'eſt plus ſi rare de trouver des militaires qui la méditent dans le loiſir de la paix, il y en auroit ſans doute de très capables de rendre à leur profeſſion le ſervi-

ce dont je parle, ſi les premieres difficultés ne rebutoient leur patience ; car les recherches des ſavans laborieux du dernier ſiécle ſur la milice des Romains, ne diſpenſeroient pas de remonter aux ſources où ils ont puiſé, ni d'en conſulter d'autres. Il faudroit commencer par raſſembler tous les auteurs anciens, ſoit hiſtoriens, ſoit dogmatiſtes, grecs ou latins, qui ont parlé des guerres des Romains ; les étudier & les comparer. Les traductions ſeules peuvent faciliter un travail ſi conſidérable ; & c'eſt le principal motif que j'ai eu d'entreprendre celle de Végèce : ou elle aura par elle-même une utilité propre, ou elle pourra contribuer en quelque choſe à

préparer un ouvrage plus utile.

C'eſt à juſte titre qu'on a loué dans les Romains cette docilité, ou plutôt cette ſupériorité de raiſon toujours prête à abandonner ce qu'ils reconnoiſſoient de défectueux dans leur milice, & à s'enrichir de ce que leurs ennemis avoient de préférable. Il eſt difficile de ne pas ſe tromper dans le jugement des choſes; & c'eſt le diſcernement qu'ils montrerent en tout, que je trouve encore plus admirable. Ils quitterent d'abord la rondelle argienne pour le grand bouclier des Sabins, qui étoit plus avantageux; ce fut la premiere leçon qu'ils reçurent de leurs ennemis. Leur légion combattoit ſerrée & ſans intervalles; ils appri-

rent d'autres peuples * à l'ouvrir, & à la ranger par manipules ſéparés : ils perfectionnerent leurs armes de jet ſur celles des Samnites ; & ce peuple indomptable fut leur modéle en bien d'autres choſes plus importantes, ſur tout en fait de conſtance & d'opiniâtreté dans les malheurs. Ils prirent, des Eſpagnols, cette épée terrible, dont Polybe fait tant de cas. Lorſqu'ils porterent la guerre dans la Grece, leur cavalerie n'étoit encore que brave, & ils lui donnerent auſſi-tôt l'armement & les évolutions des Grecs, qu'ils trouverent plus ſavans dans cette arme.

Mais, quoiqu'il paroiſſe d'a-

* On prétend que c'eſt des Etruſques.

bord que l'on ne puiſſe réſiſter à la phalange, que par une ordonnance ſemblable, les Romains ne l'imiterent point. Ils ſentirent en même tems que le génie & l'inſtitution du Soldat Romain ne vouloient pas qu'il combattît en maſſe; & que, ſans changer l'ordonnance manipulaire, il ne s'agiſſoit que d'éluder le choc de la phalange, de la déſordonner par les obſtacles du terrein, ou par des fuites ſimulées. Quand ils eurent à combattre l'infanterie légére des Eſpagnols, des Africains, ou d'autres peuples, qui, accoutumés à fuir, & à revenir à la charge avec la même promptitude, trompoient la valeur des légions, & les déſoloient à coups de traits, ſans ſe

laiſſer aborder : ils ne s'aviſerent pas de convertir leurs légions en infanterie légére, pour atteindre l'ennemi, ils n'auroient été qu'égaux ; en joignant aux légionaires des vélites, des frondeurs, des archers, il furent ſupérieurs.

En un mot toutes les fois qu'ils s'inſtruiſirent chez leurs ennemis, ils le firent en maîtres, qui conſultoient moins l'exemple, que la nature des choſes ; & l'attention ſévere avec laquelle ils conſerverent leur caſtraméta-tion, leur tactique, leur diſcipline, & tous les avantages qui leur étoient propres, eſt une bonne preuve qu'ils ſavoient également ne pas imiter.

Cette ſageſſe ne fait point l'éloge des peuples modernes.

Dans la barbarie générale où ils vécurent long-tems, ils firent la guerre ſans art, comme ſans deſſein. Chacun ne ſuivoit guere de regle que ſon humeur particuliere; &, ſi quelque nation montra de la ſupériorité ſur les autres, ce fut plutôt l'effet de ſes qualités naturelles, ou d'un gouvernement moins vicieux, que de ſes lumieres militaires. Les croiſades occaſionnerent une révolution univerſelle dans l'Europe. Un intérêt fondé ſur une ſimple opinion, & le ſeul cependant qui pût être regardé alors comme un intérêt commun, rapprocha les ſociétés qui ignoroient encore leur ſituation. Les alliances que les Princes contractoient entre eux par les mariages, furent ſui-

vies des alliances des nations mêmes : on forma des ligues, & une nouvelle politique parut. Il ſe fit une communication générale de mœurs, d'idées & de coutumes ; & les arts circulerent, pour ainſi dire, avec rapidité chez toutes les nations, qui ſe trouverent bien-tôt avoir les mêmes connoiſſances & les mêmes vûes.

L'art de la guerre y gagna peu ; il fut moins perfectionné que répandu, & rendu commun à tous les peuples, qui, s'imitant mutuellement, ſembloient chercher plutôt à ſe reſſembler, qu'à faire des progrès ; & cet eſprit univerſel a ſubſiſté. Y avoit-il quelqu'un de ſage dans l'europe, lorſqu'elle mit à cheval preſque

toutes

toutes ſes forces, ou quand ce fut une convention générale de faire combattre à pied une cavalerie péſante, qui ne pouvoit qu'à peine ſupporter à cheval le poids accablant de ſes armes? Enſuite, le premier qui quitta le caſque & la cuiraſſe, ſembla ordonner aux autres d'en faire autant. La pique a été priſe & rejettée comme de concert; & il en eſt de même de mille autres uſages militaires, bons ou mauvais, dont la mode s'eſt jouée, comme elle fait des ſyſtêmes philoſophiques, & des opinions les plus étrangeres à la fortune des états.

Dans ces derniers tems, l'étude de certaines ſciences a contribué à porter le méchaniſme de la guerre à un point de perfec-

tion qu'il ne paſſera peut-être jamais : cependant, dans les autres parties, on n'a pas pouſſé l'art plus loin que les Coligny & les Henri IV. Preuve certaine qu'il y a, dans le fond de notre police militaire, des défauts qui bornent les talens des généraux, & la ſcience des armes ; comme, avant que l'on eût perfectionné la conſtruction même des vaiſſeaux, l'art de la navigation, malgré le ſecours de la bouſſole, ne pouvoit pas s'étendre fort loin.

Il eſt vrai, qu'en France ſurtout, la milice dût long-tems participer aux vices du gouvernement ; mais, depuis que le Prince a été le maître abſolu des armées, il n'avoit beſoin que de ſa ſageſſe pour corriger tous les

anciens abus. La facilité de cultiver ſéparément la partie militaire, & de l'entretenir plus commodément du ſuperflu des autres états, influe celle de la mieux choiſir, & de la préparer aux fatigues de la guerre, & au maniement des armes, par une éducation plus guerriere. On peut tout exiger du ſoldat qui n'eſt point diſtrait par d'autres ſoins, comme les anciens Romains, & qui d'ailleurs peut être intéreſſé à ſon devoir par des paſſions auſſi fortes que l'étoit l'amour de la patrie chez ces républicains : cependant il eſt arrivé que le haſard a eu plus de part encore au choix des troupes, que dans la milice des fiefs, & qu'on les a ménagés dans la paix juſqu'à les

énerver. Il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient incomparablement mieux réglées & plus obéiſſantes; mais le courage que peut leur donner une diſcipline très imparfaite & quelques exercices foibles, ne ſuplée peut-être point à toutes les paſſions que remuoient ſans ceſſe les querelles continuelles, & l'inquiétude des vaſſaux.

Il parut beau à François I & à Henri II, d'avoir des légions françoiſes. Au reſte, dans cette inſtitution, qui ne fut point durable, on ne reconnoît, ni le choix raiſonné, ni la diſcipline, ni l'éducation, ni la forme des légions romaines: on n'en avoit pris que le nom; & ce nom, qui ne valoit pas mieux qu'un autre,

a depuis averti fort inutilement de revenir au modéle.

Les vices des cauſes générales ſont quelquefois corrigés par des cauſes particulieres. De longues guerres donnent naturellement une expérience qui peut tenir lieu de tout ; & il n'y a point de troupes qui ne ſoient capables de vaincre ſous les ordres d'un chef habile, qui ſait les aguerrir par la ſupériorité de ſon génie, ou les faire triompher par les reſſources de l'art. Une nation ne laiſſe pas que de s'en attribuer la gloire ; elle compte encore les victoires que la fortune lui donne, celles que la foibleſſe ou la lâcheté de ſes ennemis lui cédent, & s'occupe peu à critiquer elle-même les cauſes

de ſes proſpérités. C'eſt ainſi que différens avantages nous ont diſſimulé les vices de notre police militaire ; & nos voiſins, qui n'ont pas établi la leur ſur de meilleurs fondemens, ne s'en doutent pas davantage. D'un autre côté, les anciens ſemblent trop éloignés de nous ; & il faut encore un effort de raiſon, pour ſe laiſſer éclairer par des exemples qui ne frappent pas les yeux.

On veut s'imaginer que notre monde n'a rien de commun avec celui des Romains, & que l'invention ſur-tout des bouches à feu change entiérement la face de la guerre: cela n'eſt vrai qu'en partie. Nos fuſils, ſi on en ſépare la baïonnette, qui en eſt la plus

redoutable piéce, ſont-ils autre choſe que des armes de jet, qui frappent de loin comme l'arc, l'arbalête, la fronde, mais avec plus de bruit? Et le canon, preſque compté pour rien dans une bataille, n'a peut-être d'autre avantage ſur les baliſtes & les catapultes, que d'être une machine plus ſimple, & d'abréger l'art des ſiéges; du reſte, il n'influe qu'indirectement ſur les autres parties de la guerre. C'eſt dans les hommes mêmes que l'uſage de la poudre a produit des changemens, depuis que l'on a plus compté ſur la violence des armes à feu, que ſur le ſoldat, & qu'on s'eſt perſuadé qu'elle rendoit inutile la grande valeur, la force du corps, & les

autres qualités naturelles que des machines ne peuvent jamais ſupléer.

Il ne faut point auſſi exagérer la différence de ſituation: quelle qu'elle ſoit, elle ne fait pas qu'il ſoit impoſſible de s'agrandir par les armes. Toutes ces places, dont un état hériſſe aujourd'hui ſes frontieres, ſont une barriere que les anciens ne ſavoient pas préſenter à l'ennemi; mais elle n'eſt pas impénétrable chez nous comme elle l'auroit été autrefois. Depuis le canon, il n'y a plus de Troyes; & le ſurnom de Poliorcete, que l'hiſtoire donne à Démétrius, n'eſt pas ſi difficile à préſent à acquérir avec une groſſe artillerie. Quelque empire que la politique moderne

ne ſe vante d'exercer ſur la fortune des peuples, elle n'en eſt pas moins qu'autrefois l'eſclave de la victoire; & toute la ſageſſe ſe briſera toujours contre la force: d'ailleurs, elle fournira elle-même à un Prince puiſſant mille moyens pour diſſiper les ligues qu'elle formera contre lui, & lui donnera des alliés par la même crainte qui lui ſuſcitera des ennemis.

On ne voit point ce que l'europe auroit oppoſé aux princes de la maiſon d'Autriche, lorſque la fortune les portoit à la monarchie univerſelle, s'ils ne s'étoient point égarés eux-mêmes dans les détours de leur prudence, & qu'ils euſſent fait la guerre avec plus d'art & de vigueur. S'il eſt

vrai que de nos jours un grand prince ait eu l'ambition, dont ſes voiſins s'effrayerent les uns les autres, ce fut ſans doute un mouvement de gloire paſſager, plutôt qu'un deſſein formé, où il auroit vu d'abord une foule d'obſtacles inſurmontables. Cependant, à juger par ce qu'il fit avec des armées ſemblables à celles de ſes ennemis, que n'eût-il pas éxécuté avec des troupes qui auroient plus reſſemblé à celles des Romains qu'à celles de l'empire ou de la Hollande ? La ſuppoſition n'a rien de chimérique. Il étoit auſſi aiſé à ce Prince de former une milice infiniment ſupérieure à celle de ſes ennemis, que de lever de plus grandes armées; il auroit pu au moins

en laiſſer l'établiſſement à ſes ſucceſſeurs. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner le plan qu'il auroit pu ſuivre, ni de faire voir que ſes voiſins ne pouvoient pas l'imiter. En réfléchiſſant ſeulement ſur la ſituation générale de l'europe, on verra qu'il n'eſt pas permis à tous les peuples d'aſpirer à une police militaire parfaite; ou leur foibleſſe, ou la nature de leur gouvernement, ou leur fortune, qui a pour fondement la paix même & le commerce, s'y oppoſent invinciblement.

Quelque redoutable que ſoit d'ailleurs une grande nation, par cela ſeule qu'elle ne domine que par une milice plus nombreuſe, elle n'a ſur ſes ennemis qu'une ſupériorité fort incertai-

ne, parcequ'ils peuvent, en ſe réuniſſant, lui oppoſer des forces égales ou plus grandes, ou regagner en courage, en paſſions, & par les cauſes particulieres, ce qui leur manque du côté du nombre. Mais que cette nation, que je ſuppoſe déja plus puiſſante qu'aucune autre, apprenne de Sparte ou de Rome à former ſes guerriers, elle fera auſſi-tôt diſparoître l'égalité qu'une diſcipline ſemblable met entre ſes armées & celles de ſes ennemis; elle acquerra de nouveaux degrés de puiſſance militaire que la politique ne pourra plus calculer; &, ſans avoir reculé ſes frontieres, elle commencera à régner véritablement ſur ſes voiſins par cette diſproportion

même : c'eſt alors qu'elle aura droit de ſe promettre des ſuccès conſtans, & que dans les malheurs, dont il eſt cependant impoſſible que ſes proſpérités ne ſoient traverſées, elle ſera aſſûrée des retours de la fortune, qui doit favoriſer à la fin la police militaire la mieux conſtituée. Les richeſſes & les ruſes des Carthaginois, dit Végèce, l'habileté des Grecs, la haute taille des Germains, la complexion robuſte & le courage des Gaulois, les grandes armées des Eſpagnols, ſuccomberent ſous la diſcipline des Romains.

Quand Tite-Live & Denis d'Halicarnaſſe auroient été, comme Thucidide & Xénophon, autant hommes de guerre qu'ora- II. Partie.

teurs, ils n'auroient pu toucher que légérement la milice romaine, & ſans deſcendre dans des détails que l'hiſtoire ne ſe charge point de tranſmettre à la poſtérité. On a blâmé les digreſſions de Polybe, tout inſtructives qu'elles ſont; & l'on a reproché à Céſar de faire quelquefois des deſcriptions de machines connues & communes de ſon tems, par le ſeul plaiſir de faire des deſcriptions. Chaque genre d'écrire a ſes régles; & on ne trouve pas ſouvent des Polybe & des Céſar qui nous inſtruiſent en les violant.

Il n'appartient en effet qu'aux auteurs dogmatiques de traiter méthodiquement les principes des arts: & celui de la guerre

étoit trop cultivé chez les Romains, pour n'avoir pas ſes écrivains en propre. Nous avons perdu les livres de Caton l'ancien ſur la diſcipline militaire, ceux de Polybe ſur la tactique, & d'autres auteurs illuſtres qui avoient embraſſé différentes parties de la guerre : C'eſt une perte qu'on regretteroit fort inutilement, mais nous n'en ſommes peut-être pas aſſez conſolés par les ouvrages qui ſont parvenus juſqu'à nous.

Frontin & Polyen * ne traitent que des ſtratagêmes & des ruſes de guerre. Elien ne parle

* Les Auteurs Militaires Grecs ne ſe ſont pas mieux conſervés que les Romains : c'eſt pour le faire voir, que je les mets ici enſemble.

que de la tactique des Grecs. Le poliorcétique d'Enée, qui passe pour antérieur au tems de Pyrrhus, n'en est pas plus admirable. Hygin est borné à la castramétation; de sorte que les institutions de Végèce sont proprement le seul ouvrage ancien qu'on puisse regarder comme une espece de cours de science militaire. Je ne parle point des livres de l'Empereur Léon, ni de ceux de l'Empereur Maurice, qu'on accuse d'avoir copié Jules-l'Africain. Comme Empereurs & comme Auteurs militaires, ils ne présentent qu'une foible idée de la puissance & de la milice des anciens Romains.

Végèce ne se donne que pour un abréviateur; c'étoit alors la

mode de faire des abrégés, voie la plus honnête que l'ignorance puiſſe prendre pour étendre ſon domaine ; par malheur, ſes extraits plurent juſqu'à faire oublier les originaux : les modernes lui ont fait un crime de cette perte, & l'ont généralement eſtimé. Si je voulois en parler en traducteur, c'eſt-à-dire, en faire l'éloge, il me ſeroit aiſé d'accabler mes lecteurs du nom ſeul de tous ceux qui lui ont donné des louanges, ou qui ont fait valoir ſon autorité. Aucun auteur n'a parlé de la milice ancienne ; ſans le citer, beaucoup l'ont fait, en parlant de la guerre en général.

Le célebre Montécuculli, le digne émule de M. de Turenne, ne s'eſt point fait de ſcrupule

d'adopter dans ſes principes de l'art de la guerre un grand nombre de maximes de Végèce ; & cet éloge tacite n'eſt pas moins glorieux pour lui, que d'être mis à côté de Scipion & de Sempronius. » On ne peut prudem-
Liv. II, chap. II. » ment, dit Montécuculli, ha-
» ſarder une bataille avec des
» troupes qui ne ſont, ni diſci-
» plinées, ni aguerries. Et qui
» ſeroit aſſez fou pour le faire ?
» Ce ne ſera, ni * Scipion, ni
» Sempronius, ni Végéce.

* C'eſt Scipion l'Emilien. On ſait comment ce grand homme ſe comporta au ſiege de Numance, où il rétablit la diſcipline militaire, & condamna ſes ſoldats à ne ſe ſervir que de la pioche, juſqu'à ce qu'ils euſſent appris à manier leurs armes, & recouvré les ſentimens d'honneur qu'ils avoient perdus en paſſant ſous le joug. L'autre Général eſt T. Sempronius Gracchus, qui, après les malheurs de la journée de Cannes, ſut diſcipliner &

La multitude des autorités eſt toujours ennuyeuſe, & ſouvent ſuſpecte. A celle de Montécuculli, je ne joindrai que le témoignage d'un militaire, à qui l'art de la guerre ne doit pas moins. » Si nous liſons Végèce » avec toute l'attention qu'il mé- » rite, ce ſont les termes de M. le Chevalier de Folard, » nous » trouverons que ſon ouvrage » eſt tout pris de Tite-Live, qu'il

Traité de l'attaque des Places. p. 674.

aguerrir en peu de tems une multitude d'eſclaves & de gens ramaſſés. Avec cette armée, il battit dans une ſurpriſe de nuit les alliés d'Annibal, & l'obligea lui-même à lever le ſiege de Cumes, ſans que le Carthaginois pût l'engager à une affaire générale. La conduite de ces deux Généraux ſe rapporte parfaitement aux préceptes de Végèce, auxquels Montécuculli fait alluſion. L'eſprit de Sempronius & de Scipion regne même dans tout l'ouvrage, dont tout le but principal eſt le rétabliſſement de la diſcipline ancienne & des exercices journaliers.

» a réduit en principes & en mé-
» thode, autant que le plan qu'il
» s'étoit propoſé le pouvoit per-
» mettre ; ce qui n'eſt pas un pe-
» tit travail. Il s'eſt tellement
» reſſerré dans ſon quatrieme li-
» vre, quoiqu'il le ſoit trop dans
» les autres, qu'il écarte une infi-
» nité de choſes à l'égard de l'at-
» taque & de la défenſe des pla-
» ces, dont il donne à peine une
» idée ; comme s'il n'avoit écrit
» que pour ceux de ſon tems &
» que ſon ouvrage ne dût pas
» pouſſer au loin dans la poſté-
» rité. Cependant cette poſté-
» rité, qui s'en fait tant accroire,
» n'a rien de mieux à lire, ni
» de mieux à faire, que de le
» ſuivre dans ſes préceptes : Je
» ne vois rien de plus inſtruc-

» tif ; cela va juſqu'au merveil-
» leux dans ſes trois premiers li-
» vres ». Il ne ſeroit que glorieux pour Végèce d'avoir formé ſes préceptes ſur les grands exemples de l'hiſtoire romaine de Tite Live. Les préceptes militaires ne ſont que le réſultat des exemples. J'aimeroiscependant mieux en croire Végèce lui-même, qui parle de beaucoup d'ouvrages dont il a tiré ſon abrégé, ſans nommer jamais Tite-Live : & je n'apperçois point entr'eux de rapports bien marqués. Au reſte, on voit que l'eſtime de M. de Folard, pour cet abrégé, eſt exprimée dans les termes les plus forts.

Végèce, en effet, excelle dans les maximes générales : il avoit

très bien conçu que le ſeul moyen de relever la majeſté de l'empire, c'étoit de faire revivre l'ancienne police militaire. Ses conſeils à l'Empereur Valentinien ſont pleins de ſageſſe & de vérités philoſophiques; & tous ſes préceptes, ſur l'art de la guerre, renferment des principes féconds en conſéquences. Le plan même de l'ouvrage eſt méthodique. Il traite des levées & des exercices des nouveaux ſoldats dans ſon premier livre : dans le ſecond, de la légion, de ſon ordonnance, de ſes différens genres de ſoldats, de leurs armes, de leurs fonctions, &c. Ces deux livres ſervent de préparation au troiſieme, qui roule ſur les grandes opérations de la guerre, prin-

cipalement ſur la tactique. Le quatrieme regarde l'attaque & la défenſe des places ; & le cinquieme, la marine.

Tant de matiere renfermée dans un ſi petit volume, y eſt ſans doute exceſſivement abrégée : mais, à ne conſidérer l'ouvrage que comme un texte à commenter, il mérite de l'attention. La deſtinée d'un ouvrage de cette nature, eſt ordinairement d'en produire de meilleurs encore. Quelle ſource abondante de paralleles & d'obſervations ſur la milice ancienne & moderne, pour un commentateur comme celui de Polybe !

La ſéchereſſe & l'obſcurité, preſque inſéparables des abrégés, ne ſont pas les ſeuls dé-

fauts de Végèce : Il confond les tems & les uſages militaires ; les anciens ſignifient quelquefois chez lui les Romains dans leurs commencemens : tantôt la république floriſſante ; & ſouvent des tems peu antérieurs à ſon ſiécle : en général, il n'obſerve point aſſez les différentes époques de la milice. Je ſavois que c'étoit à un traducteur, non à juſtifier ces défauts par l'intérêt d'une aſſociation qu'il s'imagine contracter avec ſon auteur, mais à les corriger ; & j'avois tâché de le faire dans des notes militaires ; que des obſtacles imprévus m'empêchent de donner aujourd'hui ; elles ne regardoient pas ſeulement la milice romaine.

Les

Les ſavans ont trouvé de l'élégance dans Végèce ; c'eſt-à-dire, qu'il court quelquefois après des fleurs de Rhétorique, & que ſa diction eſt au-deſſus de la barbarie de ſon ſiecle : mais en y regardant de plus près, il eſt élégant où il devroit être exact. Il faut convenir auſſi qu'il y a peu de graces, & moins encore de logique dans ſon ſtyle. Au lieu de lier ſes penſées par la ſuite des idées relatives, il enchaîne les matieres par des préfaces continuelles, que j'ai ſupprimées autant que j'ai pu. Tout concis qu'il eſt, il ſe répete ; & l'on voit revenir ſi ſouvent les mêmes maximes ſur la néceſſité des exercices militaires, qu'on en ſeroit

rebuté ſi on ne faiſoit attention qu'elles ſont la baſe de la réforme qu'il propoſe à Valentinien : Il ſentoit que les vérités ne perſuadent qu'à force d'importunité.

On conviendra, ce me ſemble, que la traduction d'un ouvrage qui manque ſi fort d'agrément, en étoit peu ſuſceptible, quand même j'aurois oſé la faire infidelle. Par-là, il falloit un courage ſingulier pour l'entreprendre : & je n'ai pas eu moins beſoin de patience pour ne pas l'abandonner. Deux vertus de traducteurs, dont le Public ne leur tient compte qu'à certaines conditions. Les remarques ſur la traduction, que j'ai renvoyées à la fin de l'ouvrage,

& qui ne ſont point pour les militaires, feront juger aux autres des libertés que j'ai priſes : il n'y en a qu'une dont je me croie obligé de rendre compte ici.

Végèce latin contient cent vingt-cinq chapitres ; mais la plûpart mal intitulés, & ſi courts, qu'ils n'en méritent pas le nom. Il n'eſt pas moins fatigant de s'arrêter à tout moment, que de ne ſe repoſer jamais. J'ai réduit tous ces petits chapitres à dix-ſept, d'une étendue convenable. Comme il n'y a, ni tranſpoſition, ni retranchement, ce n'eſt proprement qu'une réunion de parties ſéparées mal-à-propos, que je me flatte qu'on approuvera.

En même tems, on ne trouvera pas mauvais que j'aie séparé le traité de la marine de celui de l'attaque & de la défense des places, quoique dans les éditions latines ils ne composent ensemble que le quatrieme livre. Dans plusieurs manuscrits anciens, ils sont distingués; & le traité de la marine, malgré son peu d'étendue, étoit sans doute compté par les auteurs, qui attestent que Végèce a composé cinq livres.

Il y a eu deux traductions françoises de Végèce; la premiere en 1536, l'autre en 1616; toutes deux in-folio. La peine que je me suis donnée inutilement pour les avoir, m'a seulement appris qu'elles sont très ra-

res. Au défaut de ce ſecours, qui m'auroit peut-être été fort inutile, j'ai conſulté l'ample commentaire de Stéwéchius. Les commentateurs, comme les anciens oracles, ne repondent pas toujours; & leurs réponſes ſouvent éclairent très peu. J'ai trouvé dans Stéwéchius une érudition immenſe que je n'y cherchois point, & une grande adreſſe à éluder toutes les difficultés qui m'ont embarraſſé: Il avoit la tête plus grammaticale que militaire.

Il ne me reſte plus qu'à finir ce diſcours par où j'aurois peut-être dû le commencer. On fait l'honneur aux auteurs d'avoir la curioſité de les connoître auſſi bien que leurs ouvrages. On

veut juger par avance ce qu'on va lire. J'inſtruirai mal les lecteurs ſur la perſonne de Végèce: Je n'ai point d'autres mémoires que les inſcriptions de ſon livre, où il eſt apellé *homme illuſtre*. Pluſieurs manuſcrits lui donnent la qualité de Comte; & Raphael de Volterre le fait Comte de Conſtantinople, j'ignore ſur quel titre. Il eſt certain que Végèce a dédié ſon ouvrage à un Empereur d'Occident, & qu'il ne nomme jamais Conſtantinople: au reſte, l'erreur même de Raphael de Volterre confirme le préjugé en faveur de la naiſſance de notre auteur. Si Végèce eſt parvenu à la dignité de Comte à un autre titre, c'eſt un éloge.

Il eſt plus intéreſſant de ſavoir ſous lequel des trois Valentiniens il vivoit : ce n'eſt pas ſous le premier. Le nom de Gratien, ſon ſucceſſeur, qui ſe trouve dans le premier livre, en eſt une démonſtration : à l'égard des deux autres, Végèce ne rapporte aucun fait qui puiſſe ſervir à réſoudre la queſtion. Le portrait qu'il fait de ſon Prince dans les préfaces du ſecond & quatrieme livres, eſt viſiblement un portrait flatté: & la critique qui veut aſſeoir ſes jugemens ſur des piéces plus autentiques, ſait qu'un auteur peut donner à un Prince, dont il brigue la protection, beaucoup de qualités qu'il n'a pas ; mais qu'il le loue par certaines vertus, lorſqu'il a préci-

ſément les vices oppoſés : elle ſait auſſi que cela n'eſt pas naturel. Cela ſuppoſé, voici mon raiſonnement. Végèce dit à l'Empereur, qu'il ſurpaſſe tous ſes prédéceſſeurs en clémence, en modération, en chaſteté : qu'on remarque ſur-tout la derniere vertu, qui, comme toutes les vertus chrétiennes, eſt ennemie de l'éclat, & n'entre guere dans les éloges faſtueux. Or, comment auroit-il oſé parler ainſi à Valentinien III, qui tua de ſa propre main le général Aétius, le bouclier de l'empire, & fut lui-même aſſaſſiné par Maxime, dont il avoit violé la femme?

Cela ne peut donc convenir qu'au ſecond Valentinien, ſurnommé le jeune : &, ce qui forme

me une preuve positive, Saint Ambroise, qui ne flattoit pas les Princes, & qui savoit si bien être Evêque dans le sens que l'entendoit le pieux Théodose, loue en effet le jeune Valentinien dans son oraison funébre, par les mêmes endroits que Végèce: il relève sur-tout sa continence dont il raporte un exemple singulier, & n'hésite pas à le mettre dans le ciel à côté de son frere Gratien, par une double apothéose. D'ailleurs, Sozoméne & Nicéphore, qui n'avoient pas le même intérêt, que l'Evêque de Milan & Végéce, à louer cet Empereur, s'accordent si bien avec eux sur son caractere, qu'on ne peut plus douter qu'il ne soit le même Prince à qui les Institu-

tions militaires ſont dédiées, déclaré auguſte en 375. Il avoit environ vingt ans, lorſqu'il fut aſſaſſiné dans les Gaules en 392.

A L'EMPEREUR VALENTINIEN.

PRE'FACE.

LES Auteurs, dans tous les tems, ont eu l'honneur de préſenter à leurs Princes les fruits de leur étude. On a toujours été perſuadé qu'un Ouvrage n'a droit de paroître au jour que ſous les auſpices de l'Empereur, & qu'il n'y a perſonne à qui il convienne davantage d'avoir des connoiſſances plus étendues, & dans de meilleurs genres, qu'à un Souverain, dont les lumieres influent ſur le bonheur de tous ſes ſujets.

Mille traits dans l'hiſtoire nous répondent qu'Auguſte, & après lui les Empereurs les plus illuſtres, recevoient favorablement les Ouvrages qui leur étoient offerts : & c'eſt cet accès que les ſciences trouverent auprès du Trône, qui les fit fleurir. Ces exemples m'ont encouragé ; & quand je conſidere que VOTRE MAJESTÉ *a encore plus de bonté & plus d'indulgence pour les Lettres, que ſes prédéceſſeurs, j'oublie preſque de combien je ſuis inférieur aux anciens Ecrivains. La nature de mon ouvrage me raſſure encore. Il n'eſt queſtion ni d'eſprit ni d'agrément dans un travail de recherches & d'obſervations, dont la fidélité doit faire le caractere, & l'exactitude tout le mérite.*

La levée des troupes & les exer-

cices des nouveaux ſoldats ſont le ſujet de cet eſſai. Je tâcherai de faire connoître l'eſprit de l'ancienne milice d'après les différens Auteurs qui ont parlé en hiſtoriens, ou qui ont traité en maîtres de la ſcience de la guerre. Ce n'eſt pas que j'oſe penſer, Empereur invincible, que ſur cette matiere il échappe quelque choſe aux connoiſſances de VOTRE MAJESTE'; *elle ordonne aujourd'hui, ſans autre ſecours que celui de ſes propres lumieres, ce qu'ont pratiqué autrefois ceux même qui ont fondé l'Empire Romain: je ne veux que le lui faire remarquer, en raſſemblant en abregé, ſous ſes yeux, tout ce qu'elle peut deſirer ſur les détails les plus importans & les plus néceſſaires dans tous les tems.*

INSTITUTIONS MILITAIRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

I. *La milice des Romains, cauſe de leur grandeur.* II. *Choix des Pays, par rapport aux levées.* III. *Examen ſur les milices de la ville & de la campagne.* IV. *De l'âge de la milice.* V. *De la taille du nouveau ſoldat.* VI. *Qu'il y a des ſignes qui reglent dans le choix des ſoldats.* VII. *Des profeſſion qu'on doit admettre ou refuſer à la milice.* VIII. *De la marque de la milice.*

I. La milice des Romains, cauſe de leur grandeur.

CE n'eſt, ni du nombre, ni d'une valeur aveugle, qu'il faut attendre la

victoire : elle ſuit ordinairement, dans les combats, la capacité & la ſcience des armes. Nous ne voyons pas que les Romains ſe ſoient ſervis d'autres moyens pour ſubjuguer toute la terre, que d'une pratique continuelle des exercices militaires, d'une bonne diſcipline dans les camps, & d'une attention conſtante à cultiver la guerre. Qu'auroient pu leurs petites armées contre les troupes nombreuſes des Gaulois ? Qu'auroient-ils fait avec leur petite taille contre la haute ſtature des Germains ? Les Eſpagnols ont toujours ſurpaſſé les Romains en nombre & en force de corps. Nous n'avons jamais diſputé aux Afriquains, ni l'avantage des richeſſes, ni la reſſource des ruſes : & perſonne ne peut douter que les Grecs n'euſſent plus de génie & plus de lumieres que nous. A tous ces avantages, qu'oppoſerent les Romains ? Ils ſurent choiſir leurs nouveaux ſoldats, & les dreſſer au maniment des armes ; ils s'attacherent à leur fortifier le corps par l'habitude du travail, à les prépa-

rer dans les exercices du champ de Mars à tout ce qui peut arriver dans les batailles ; & ils établirent des punitions séveres contre les pareſſeux. La connoiſſance du métier de la guerre nourrit le courage, & le ſoldat ne demande que l'occaſion d'exécuter ce qu'il eſt ſûr d'avoir bien appris. Enfin, un petit nombre de troupes rompues aux pratiques de guerre, vole, pour ainſi dire, à la victoire ; au lieu qu'une grande armée ſans principes d'exercice, n'eſt qu'une multitude d'hommes qu'on traîne à la boucherie.

II. Choix des Pays, par rapport aux levées.

Pour traiter des levées dans un certain ordre, examinons d'abord de quelles Provinces, ou de quelles nations on doit tirer le nouveau ſoldat. On ſait aſſez qu'il y a de braves gens, & des lâches de tous pays : il eſt certain, cependant, qu'il y a des nations plus guerrieres les unes que les autres, & que le courage dépend du climat, auſſi bien que la force du corps. Les ſavans qui ont raiſonné la-deſſus, accordent le génie & la prudence aux nations voi-

ſines du ſoleil ; mais ils prétendent que, brûlées ſans ceſſe par ſa chaleur exceſſive, elles ont moins de ſang : ce qui fait qu'elles manquent de fermeté & de hardieſſe pour combattre corps à corps ; comme ſi la nature ſe refuſoit aux dangers de prodiguer ce ſang dont elle a été avare. Au contraire, les peuples ſeptentrionaux, éloignés des ardeurs du ſoleil, ſont à la vérité moins aviſés ; mais emportés par le ſang dont ils abondent, ils vont aux coups avec plus d'intrépidité. Cela ſuppoſé, il faut lever les ſoldats dans les climats les plus tempérés. D'un côté, on trouvera en eux cette abondance de ſang qui fait mépriſer les bleſſures & la mort ; de l'autre, ils auront cet eſprit de prudence, qui entretient la ſoumiſſion dans les camps, & qui eſt ſi utile dans l'action même, & par-tout où il faut de la tête.

III. Examen ſur les milices de la ville & de la campagne.

Mais de qui doit-on attendre un meilleur ſervice, ou du ſoldat levé dans la campagne, ou de celui qu'on prend dans la ville ? Je ne crois pas

qu'on ait jamais pu douter que les gens de la campagne ne ſoient les plus propres à porter les armes : ils ſont déja faits aux injures de l'air, & nourris dans la peine : ils ſavent ſupporter les ardeurs du ſoleil ; ne connoiſſent ni l'uſage des bains, ni les délices de la ville. Dans la ſimplicité de mœurs qu'ils ont conſervée, tout eſt preſque ſuperflu pour eux ; endurcis aux travaux les plus pénibles, ils ſont dans l'habitude de manier le fer, de creuſer les foſſés, & de porter des fardeaux.

Cependant la néceſſité oblige quelquefois de prendre des ſoldats dans les villes. Alors, dès qu'ils ſont enrôlés, il faut les accoutumer à travailler aux camps, à marcher en troupe, à ſe contenter d'une nourriture frugale & groſſiere, à porter des fardeaux, à ne point craindre le ſoleil ni la pouſſiere, à paſſer les nuits tantôt ſous des tentes, tantôt à découvert. Après cette préparation, on leur montrera le maniement des armes ; &, ſi l'on prévoit qu'on puiſſe en avoir beſoin pour une

longue expédition, il faudra les tenir le plus de temps qu'on pourra dans des camps, où, éloignés des débauches de la ville, ils puiſſent ſe former le corps par cette vie militaire, & prendre l'eſprit du métier. Je ſais bien que dans les premiers temps de la république, c'eſt toujours dans Rome que ſe leverent les armées; mais on ne pouvoit pas s'amolir dans une ville où l'on ne connoiſſoit, ni luxe, ni plaiſirs. La jeuneſſe, après la fatigue de la courſe & d'autres exercices, alloit nager dans le Tybre, & y laver ſa ſueur: on n'avoit point imaginé d'autres bains. Le guerrier & le laboureur étoient alors le même homme, qui ne faiſoit que changer dans l'occaſion ſes outils contre des armes. C'eſt un fait connu, qu'on alla chercher Quintius Cincinnatus à la charue, pour lui offrir la dictature. Les armées doivent donc être principalement recrutées de gens de la campagne, & l'on doit plus compter ſur leur courage. En effet, ceux qui ont moins goûté des douceurs

de la vie, ont moins ſujet de craindre la mort.

IV. De l'âge de la milice.

Si l'on veut ſuivre l'ancienne coutume, il eſt certain qu'on peut comprendre dans les levées tous ceux qui entrent en âge de puberté : ce qu'on apprend alors s'imprime plus promptement & plus profondément dans l'eſprit. D'ailleurs, pour donner au corps la légéreté que demandent les exercices du ſaut & de la courſe, il ne faut pas attendre que les années l'aient appéſanti ; c'eſt cette légéreté entretenue par l'uſage, qui fait le bon ſoldat. Autrefois, dit Saluſte, dès que la jeuneſſe étoit en état de porter les armes, on l'exerçoit dans les camps. Ne vaut-il pas mieux qu'un ſoldat tout dreſſé ſe plaigne de n'avoir pas encore la force de combattre, que de le voir déſolé de n'être plus en état de le faire ? Ne lui faut-il pas auſſi un certain temps pour tout apprendre ? Car la ſcience des armes eſt d'une grande étendue, ſoit qu'il faille former des archers, & en faire de bon tireurs à pied ou à

cheval ; ſoit qu'on veuille montrer aux Légionnaires toutes les parties de l'eſcrime, à ne point abandonner leur Place, & à ne point confondre les rangs, à lancer les armes de jet d'une main ferme & aſſurée, à creuſer le foſſé, à planter avec art les paliſſades, à bien manier le bouclier, à le préſenter obliquement aux traits de l'ennemi, à parer adroitement les coups de fer, & à les porter hardiment. Il eſt certain qu'un ſoldat, formé à tous ces exercices, ne trouvera point d'ennemis redoutables, & que le champ de bataille n'aura pour lui que des charmes.

V. De la taille du nouveau ſoldat.

Je ſais que la grande taille a été autrefois extrêmement recherchée dans le nouveau ſoldat, puiſque l'on ne recevoit parmi les cavaliers des aîles & les fantaſſins des premieres cohortes légionnaires, que des hommes de ſix pieds *, ou tout au-moins de cinq

* C'eſt-à-dire, de 5 pieds 5 pouces 3 lig. & 2 5e : ou 5 pieds 3 pouces 7 lig. On compte que le pied Romain étoit plus petit de 13 lignes, que notre pied de roi.

pieds dix pouces : mais alors on avoit à choiſir dans le grand nombre de ceux qui prenoient le parti des armes, parceque les charges civiles n'avoient pas encore attiré à elles la plus belle jeuneſſe de l'Etat. Quant à préſent, lorſqu'on ne pourra faire autrement, il faudra avoir moins d'égard à la grandeur qu'à la force, & ſe conformer en cela au témoignage d'Homere, qui nous dépeint Tydée petit, mais vigoureux & plein de courage.

VI. Qu'il y a des ſignes qui reglent dans le choix des ſoldats.

Celui qui ſera chargé de la levée des troupes, doit s'attacher ſur toutes choſes à connoître, par les yeux, par l'enſemble des traits du viſage, & par la conformation des membres, ceux qui peuvent faire les meilleurs ſoldats. Il y a des indices certains, & avoués par les gens d'expérience, pour juger des qualités guerrieres dans les hommes, comme pour connoître la bonté des chevaux, & des chiens de chaſſe. C'eſt à de pareilles marques extérieures que Virgile veut qu'on choiſiſſe le roi des Abeilles. » Souvent, dit-il, il *Georg. L. 4.*

» y en a deux : l'un a l'air fier, le corps » poli, des couleurs vives ; voilà la » bonne eſpéce. L'autre eſt mal teint, » & chargé de ventre : ſignes de pareſſe » & de lâcheté «. Le nouveau ſoldat doit donc avoir les yeux vifs, la tête élevée, la poitrine large, les épaules fournies, la main forte, les bras longs, le ventre petit, la taille dégagée, la jambe & le pied moins charnus que nerveux. Quand on trouve tout cela dans un homme, on peut ſe relâcher ſur la hauteur de la taille, parce-qu'encore une fois, il eſt plus néceſſaire que les ſoldats ſoient robuſtes que grands.

VII. Des profeſſions qu'on doit admettre ou refuſer à la milice.

Il y a encore des attentions à faire ſur les métiers qu'exercent ceux qu'on veut enrôler. Pour moi, je voudrois qu'on exclût de la milice les pêcheurs, les oiſeleurs, les patiſſiers ou gens de cuiſine, les tiſſerans, & en général tous ceux qui exercent des profeſſions de femmes. On fera bien au contraire de préférer les forgerons, les charpentiers, les bouchers, & les chaſ-

ſeurs de la bête-fauve. Si le ſalut de la république dépend de choiſir pour ſoldat non ſeulement les mieux faits, mais les plus courageux de ſes ſujets ; ſi les forces de l'empire & la gloire du nom romain ont leur principe dans ce premier choix, tous les détails en ſont importans ; c'eſt pourquoi le ſoin des levées eſt une commiſſion ſi délicate : & l'on ne doit pas la donner indifféremment à tout le monde, puiſqu'elle demande des talens que les anciens ont admirés dans Sertorius, parmi tant d'autres qualités militaires.

On doit même chercher, autant qu'on peut, la naiſſance & les mœurs dans la jeuneſſe à qui l'on confie la défenſe des provinces & la fortune des armes. On fait ordinairement un brave ſoldat d'un homme bien né : l'honneur l'oblige de vaincre en l'empêchant de fuir ; mais ni les exercices ni les camps ne donnent des ſentimens à celui qui en manque : des armées levées ſans choix, ne deviennent jamais bonnes. Nous l'avons appris

par notre expérience ; tant de pertes que les ennemis nous ont fait éprouver par-tout, ne doivent s'imputer qu'au relâchement qu'une longue paix avoit introduit dans les levées : à ce goût dominant qui entraine les meilleurs citoyens dans les charges civiles : à la négligence ou à la lâcheté des commiſſaires qui rempliſſoient indiſtinctement les milices, & faiſoient des ſoldats de miſérables que les particuliers dédaignoient pour valets. Un mérite ſupérieur & une application particuliere dans ceux qui ſeroient chargés des levées, corrigeroient ces abus.

VIII. De la marque de la milice.

Malgré les ſoins qu'on aura apportés à choiſir les nouveaux ſoldats, il faut les éprouver pendant quelque temps avant que de leur imprimer les marques de la milice. Il ſeroit imprudent de s'en rapporter abſolument aux apparences de la figure qui ſont ſouvent trompeuſes, & ce n'eſt que dans les exercices qu'on peut décider ſi des hommes ont la légéreté & la

force qu'exige la profeſſion des armes, s'ils ont de l'intelligence pour apprendre leur métier, & s'ils ſont nés avec du courage. Tous ceux qui manqueront de ces qualités, doivent être renvoyés ſur-le-champ, parceque c'eſt moins le nombre qui gagne les batailles, que la valeur. Alors on marquera pour la milice ceux qu'on aura jugés véritablement propres à faire des ſoldats, & l'on commencera à leur montrer le maniement des armes dans des exercices journaliers. Mais l'oiſiveté d'une longue paix en a aboli la pratique. Qui trouvera-t'on aujourd'hui qui puiſſe enſeigner ce qu'il n'a jamais appris ?

Nous ſommes donc obligés de rechercher dans les livres les anciens uſages. Mais les hiſtoriens ſe contentent de rapporter les faits importans, les évenemens de la guerre, & paſſent ſous ſilence, comme choſes connues de leur temps, les détails dont nous avons beſoin aujourd'hui. Il eſt vrai que les Grecs, les Lacédémo-

niens ſur-tout, & les Athéniens nous ont laiſſé beaucoup d'inſtructions dans leurs livres de Tactique : mais nous autres Romains nous ne devons nous attacher qu'à cette milice dont nos peres ſe ſont ſervis pour étendre preſque juſqu'au bout du monde un empire renfermé d'abord dans des bornes ſi étroites. C'eſt ce qui m'a engagé à étudier nos auteurs militaires pour en compoſer cet eſſai. Les écrits de Caton le Cenſeur, les ouvrages de Corn. Celſe, & de Frontin, ceux de Paterne, cet auteur ſi profond dans les matieres de la guerre, les ordonnances d'Auguſte, de Trajan & d'Adrien, ſont les ſources où j'ai puiſé ; car je n'avance rien de moi-même, je ne fais que des extraits des ouvrages dont je viens de parler.

CHAPITRE II.

I. *Qu'il faut exercer les nouveaux ſoldats au pas militaire, au ſaut & à la courſe.* II. *Que tous les ſoldats doivent apprendre à nager.* III. *De l'exercice du pieu.* IV. *Qu'il eſt plus avantageux de pointer que de ſabrer.* V. *De l'eſcrime.* VI. *De l'exercice du javelot.* VII. *De l'exercice des fléches.* VIII. *De la fronde.* IX. *Des fléches plombées.* X. *Que les Cavaliers doivent apprendre à voltiger.* XI. *Qu'il faut accoutumer les nouveau ſoldats à porter des fardeaux.* XII. *Des armes des anciens.*

I. Qu'il faut exercer les nouveaux ſoldats au pas militaire, au ſaut, & à la courſe.

LES nouveaux ſoldats doivent commencer les exercices du champ de Mars par apprendre le pas militaire. Ce n'eſt qu'à force de les exercer à marcher en corps légérement & uniment, qu'ils en acquerront l'habitude ; & rien n'eſt de ſi grande conſéquence, ſoit dans les marches, ſoit dans les actions. Des troupes qui vont à l'ennemi d'un pas déſuni, & ſans obſerver exactement les rangs, courent toujours grand riſque de ſe faire battre. On fera donc

faire aux nouveaux ſoldats vingt milles de chemin en cinq heures d'Eté d'un pas ordinaire, & d'un pas plus grand vingt-quatre milles dans le même nombre d'heures. Tout ce que l'on feroit par-deſſus tiendroit de la courſe, & ne pourroit plus ſe régler ; mais la courſe elle-même eſt une exercice auquel il faut avoir grand ſoin de former les jeunes ſoldats, afin que dans l'occaſion ils puiſſent fondre ſur l'ennemi avec plus d'impétuoſité, ſe ſaiſir avec célérité d'un poſte avantageux, ou prévenir l'ennemi qui voudroit s'y loger, aller promptement à la découverte, revenir plus vîte, & atteindre plus facilement les ennemis tournés en fuite.

On ne doit point encore négliger l'exercice du ſaut, qui met le ſoldat en état de franchir ſans peine des foſſés ou des hauteurs embarraſſantes. Ajoutez que dans une action un ſoldat qui avec ſon javelot s'avance contre ſon adverſaire en courant & en ſautant, l'étonne, l'étourdit, & lui

lui darde ſon coup avant que celui-ci ait pût ſe mettre en défenſe. Saluſte, en parlant des exercices du grand Pompée, rapporte qu'il diſputoit du ſaut avec les plus agiles, de la courſe avec les plus légers, & de la force avec les plus robuſtes. Et comment auroit-il pû tenir tête à Sertorius, s'il ne ſe fût préparé lui-même aux combats par ces exercices répétés, & qu'il n'y eut formé ſes ſoldats ?

II. Que tous les ſoldats doivent apprendre à nager.

Tous les nouveaux ſoldats, ſans exception, doivent apprendre à nager. On n'a pas toujours des ponts pour paſſer les rivieres : ſouvent une armée eſt forcée de les traverſer à la nage, ſoit en pourſuivant l'ennemi, ſoit en ſe retirant : ſouvent la fonte des neiges ou des orages ſubits font enfler les torrens ; & faute de ſavoir nager, on voit multiplier les dangers. Auſſi les anciens Romains, formés à la guerre par la guerre même, & par des périls continuels, avoient-ils choiſi pour leur champ de Mars, un lieu voiſin du Tybre. La jeuneſſe por-

toit dans ce fleuve la ſueur & la pouſſiere de ſes exercices, & ſe délaſſoit, en nageant, de la fatigue de la courſe. Ce n'eſt point aux fantaſſins ſeulement qu'il eſt utile de ſavoir nager ; les cavaliers, les chevaux & les vâlets expoſés aux mêmes accidens, ont également beſoin de cet exercice.

III. De l'exercice du pieu.

Celui du pieu, comme on le voit dans les écrits des anciens, étoit très propre à façonner les nouveaux ſoldats. On leur donnoit des boucliers ronds d'ozier qui peſoient le double de ceux dont on ſe ſervoit à la guerre, & des armes de bois une fois plus lourdes que l'épée dont elles tenoient lieu. Avec ces eſpeces de fleurets on les faiſoit eſcrimer le matin & l'après midi contre un pieu. Cet exercice ne fut pas moins utile aux gladiateurs qu'aux ſoldats, & les uns & les autres ne ſe diſtinguerent jamais ni dans le cirque ni ſur le champ de bataille, qu'après cette préparation. Chaque ſoldat plantoit

ſon pieu de façon qu'il tînt fortement, & qu'il eût ſix pieds hors de terre ; & c'eſt contre cet ennemi qu'il s'exerçoit, tantôt lui portant ſon coup au viſage ou à la tête, tantôt l'attaquant par les flancs, & quelquefois ſe mettant en poſture de lui couper les jarêts, avançant, reculant, & tâtant le pieu avec toute la vigueur & l'adreſſe que les combats demandent. Les maîtres d'armes avoient ſur-tout attention que les ſoldats portaſſent leurs coups ſans ſe découvrir.

IV. S'il eſt plus avantageux de pointer, que de labrer.

Mais on leur montroit principalement à pointer ; car les Romains ont non-ſeulement battu aiſément leurs ennemis qui ne faiſoient que ſabrer, ils les ont même mépriſés. Avec quelque force qu'un coup de tranchant ſoit appuyé, il tue rarement, parceque les armes défenſives & les os l'empêchent de pénétrer ; tandis que la pointe enfoncée ſeulement de deux doigts, fait ſouvent une bleſſure mortelle. D'ailleurs, il n'eſt pas poſſible de porter un coup de ſabre ſans dé-

couvrir le bras & le côté droit ; au lieu qu'on peut pointer ſans donner de jour à ſon ennemi, & le percer avant qu'il voie venir l'épée. Les Romains ne ſe ſont guere battus autrement, & ils ne donnoient aux nouveaux ſoldats des armes ſi peſantes dans leurs exercices, que pour leur faire trouver plus légeres celles dont ils ſe ſerviroient dans les batailles, & que les maniant avec plus d'aiſance, ils portaſſent des coups plus certains.

V. De l'eſcrime.

Il faut enſuite que les nouveaux ſoldats apprennent des maîtres d'armes l'exercice qu'on nomme l'eſcrime, & dont on fait encore quelque uſage. Tous les jours l'expérience démontre qu'on tire plus de ſervice dans les batailles des ſoldats qui ſavent l'eſcrime, que des autres. Les anciens étoient ſi perſuadés de l'utilité de cet exercice, qu'ils donnoient double ration aux maîtres d'armes. Les ſoldats qui n'avoient pas bien profité des leçons, recevoient leur ration en orge, & on ne la leur rendoit point

en bled qu'ils n'euſſent fait preuve de leur capacité en préſence des Tribuns & des autres Officiers de la Légion. Un Etat eſt toujours bien défendu par des ſoldats qui ſavent bien manier leurs armes. Notre luxe & nos tréſors n'en impoſeront point à nos ennemis: ce n'eſt que par la terreur de nos armes que nous leur ferons la loi, & que nous les obligerons à nous reſpecter ou à rechercher notre amitié. Dans le cours des affaires ordinaires, dit Caton, ſi l'on a manqué, on peut ſe corriger; mais dans la guerre les fautes ne ſe réparent point, & l'on en eſt promptement puni. Une partie de ceux qui ont manqué de courage, ou qui n'ont pa ſû ſe battre, demeurent ſur le champ de bataille; & les aûtres, une fois épouvantés, ne ſe croient plus dignes de diſputer la victoire à leurs vainqueurs.

VI. De l'exercice du javelot.

L'exercice du pieu, tel qu'on l'a décrit, ſeroit inſuffiſant, ſi l'on n'y joignoit celui du javelot, qui n'eſt pas moins utile aux nouveaux ſol-

dats. Il conſiſte à leur faire lancer contre le même pieu de faux javelots beaucoup plus peſans que les véritables. C'eſt aux maîtres d'armes, qui ſont préſens, à leur donner des leçons pour jetter le trait avec roideur, & le porter au but. Par la pratique de cet exercice le bras ſe fortifie, & l'on apprend à aſſurer ſon coup.

VII. De l'exercice des fléches.

On doit encore faire exercer environ la troiſieme ou la quatrieme parties des plus jeunes ſoldats & des plus leſtes, à tirer contre le pieu des fléches fauſſes avec des arcs faits exprès. Il eſt important pour cet exercice de leur donner d'habiles maîtres qui leur montrent parfaitement à empoigner l'arc, à le bander avec force, à tenir le bras gauche bien tendu, à conduire le droit avec art, à bien juger leurs coups, enfin à tirer juſte à pied & à cheval. Tant de parties ne s'acquierent & ne ſe conſervent que par un exercice journalier. Caton a démontré dans ſes livres de la diſcipline militaire, la néceſſité d'avoir de bons

archers. Ce fut à une nouvelle milice de gens de trait, que Claudius dut la gloire de battre un ennemi qui lui avoit toujours été ſupérieur; & Scipion l'Emilien déſeſpéra de réduire les Numantins, & de venger l'affront qu'ils avoient fait aux armées Romaines, s'il ne mêloit des archers choiſis dans toutes les centuries de ſon armée.

VIII. De la fronde

Il eſt bon auſſi d'exercer les nouveaux ſoldats à jetter adroitement des pierres avec la fronde, & à la main. On attribue aux peuples des Iſles Baléares * l'invention de la fronde; & la façon dont les femmes de ces inſulaires élevoient leurs enfans dans cet exercice, les y fit exceller. Nos peres ſe ſervoient auſſi de frondeurs dans leurs batailles. En effet des cailloux ronds, lancés avec force font plus de mal, malgré les cuiraſſes & les armures, que n'en peuvent faire toutes les fléches; & l'on meurt de la contuſion, ſans répandre une goute de ſang. Tous les ſoldats, ſans exception,

* *Majorque & Minorque.*

doivent donc apprendre à ſe bien ſervir de la fronde, d'autant plus que c'eſt une arme qui n'eſt point embaraſſante à porter, & qu'elle peut être ſouvent d'un grand ſecours, ſoit qu'on engage une affaire dans des lieux pierreux, ſoit qu'il s'agiſſe de défendre l'approche d'une montagne ou d'une coline, ou qu'il faille repouſſer l'ennemi à l'attaque d'une Ville ou d'un Château : Dans ces occaſions, il ſeroit utile encore de ſavoir tirer les pierres à la main.

IX. Des fléches plombées.

L'uſage des fléches plombées fait auſſi partie des exercices. Nous avons eu autrefois en Illirie deux légions compoſées chacune de ſix mille hommes, qui furent nommés *Martiobarbules*, parcequ'ils lançoient vigoureuſement & avec adreſſe ces ſortes de traits. On ſait que pendant long-tems toutes les guerres ne roulerent que ſur eux, & que les Empereurs Dioclétien & Maximien, lorſqu'ils furent parvenus à l'Empire, les préférerent à toutes les autres légions & les nommerent

rent *Joviens & Herculiens*, en conſidération de leurs belles actions. Chaque ſoldat porte à la guerre cinq de ces fléches plombées ou martiobarbules, dans la concavité de ſon bouclier : & ceux, qui ſavent bien les jetter, font à-peu-près l'office des archers ; car ils atteignent & bleſſent les hommes & les chevaux, avant même qu'on ſoit à la portée des armes de jet ordinaires.

X. Que les Cavaliers doivent apprendre à voltiger.

Les Romains firent toujours exercer avec beaucoup de régularité leurs nouveaux Cavaliers à voltiger ; les vieux même n'en étoient point diſpenſés : & cet exercice n'eſt pas encore abſolument aboli. On mettoit pendant l'Hiver dans un lieu couvert, & pendant l'Eté dans le champ de Mars, des chevaux de bois, ſur leſquels on faiſoit ſauter les jeunes cavaliers. Pour s'y accoûtumer, ils voltigeoient d'abord ſans armes, enſuite tout armés ; & , à force de ſoin & d'habitude, ils apprenoient à monter & à déſcendre, également de droite & de gauche,

l'épée ou la lance à la main. Cet exercice en faiſoit des cavaliers ſur leſquels on pouvoit compter, & qui n'étoient point embarraſſés de ſauter leſtement à cheval dans le tumulte d'une alerte.

XI. Qu'il faut accoutumer les nouveaux ſoldats à porter des fardeaux.

Mais de tous les exercices de l'infanterie, celui de porter des fardeaux n'eſt pas le moins néceſſaire. Il faut faire prendre juſqu'à ſoixante livres aux nouveaux ſoldats, les mener très ſouvent dans la campagne, & les faire marcher en rang ainſi chargés, afin de les préparer de longue main à porter enſemble leurs vivres & leurs armes dans des expéditions difficiles. Cela n'eſt pas ſi dur qu'on ſe l'imagine, ſi l'on y plie le ſoldat. Tout devient aiſé par l'habitude, & nos anciennes troupes en ſont une preuve. » L'infatigable Romain, dit Virgile *, tout ſurchargé qu'il eſt d'armes & de bagage, force des marches, enferme ſon camp, & ſe préſente en bataille devant l'ennemi qui ne l'attendoit pas.

* *Georg.* I. 3.

En laiſſant perdre les exercices des anciens, nous n'avons pas mieux conſervé leurs armes. Quoiqu'à l'exemple des Goths, des Alains & des Huns, nous ayons ajouté quelque choſe aux armes défenſives de la cavalerie, nos fantaſſins ne reſtent pas moins tout découverts. Depuis la fondation de Rome, juſqu'au regne de l'Empereur Gratien, l'infanterie avoit toujours eu des caſques & des cuiraſſes; mais la négligence & la pareſſe ayant détruit peu-à-peu les exercices militaires, les ſoldats commencerent à trouver trop lourdes des armes qu'ils ne portoient plus que rarement: ils demanderent d'abord la permiſſion de quitter la cuiraſſe, & enſuite le caſque. Delà, il eſt arrivé ſouvent dans des affaires contre les Goths, que nos armées ont été écraſées ſous la grêle des fléches. Cependant, malgré tant de pertes dont le pillage & la ruine de pluſieurs Villes conſidérables ont été les ſuites, perſonne n'a compris la néceſſité de faire

XII. Des armes des anciens.

reprendre le caſque & la cuiraſſe à l'infanterie. Des gens, qui ſe ſentent entierement découverts, penſent moins à combatre qu'à fuir : en effet, que veut-on que faſſent ſans armes défenſives des archers à pied qui ne ſauroient ſe ſervir en même-tems de leur arc & d'un bouclier ? Quelle contenance tiendront dans une bataille les Porte-Enſeignes mêmes & les Dragonaires, à qui il eſt impoſſible de tenir un bouclier & la lance d'enſeigne de la main gauche ? Mais, dira-ton, le fantaſſin trouve la cuiraſſe & le caſque même trop peſans. J'en conviens ; & cela doit être, parcequ'il n'y eſt point fait, parcequ'il n'eſſaie jamais de les porter. Au reſte, quand ces armes ſeroient encore plus peſantes, l'habitude les lui rendroit légeres. Mais enfin ceux qui trouvent le poids des armes anciennes ſi incommodes, ne comptent donc pour rien les bleſſures, la mort, & ce qui eſt pire encore, la honte de ſe laiſſer prendre ou de fuir ; ainſi, on préfere de trahir la patrie, ou de ſe

faire tuer, plutôt que de s'accoutumer à une peine légére. Pourquoi appelloit-on autrefois l'infantèrie un mur ? ſi ce n'eſt à cauſe des caſques, des cuiraſſes & des boucliers dont les légionaires étoient couverts : ils avoient même encore une gréve de fer à la jambe droite, & les archers un braſſard au bras gauche.

Telles étoient les armes défenſives des Princes, des Haſtaires & des Triaires. Ces derniers avoient coutume de ſe tenir un genou en terre derriere leurs boucliers, pour laiſſer paſſer les traits qui pouvoient traverſer les premieres lignes, & afin de tomber ſur l'ennemi, quand il le faudroit, avec toute l'impétuoſité de gens frais & repoſés. Il eſt certain qu'ils ont ſouvent arraché la victoire à l'ennemi, après la défaite entiere des Princes & des Haſtaires. Les anciens avoient auſſi une infanterie légérement armée, les frondeurs & les férentaires, qu'on plaçoit principalement ſur les aîles & qui commençoient le combat : Mais

cette millice qui n'étoit point nombreuſe, ſe compoſoit de gens très leſtes qu'on prenoit un ſoin particulier à exercer ; & lorſqu'ils étoient pouſſés, ils s'écouloient par les intervalles des légions, & le corps de bataille n'en étoit point ébranlé.

Ces bonnets de peau à la pannonienne, dont on ſe ſert aujourd'hui à la guerre, eurent un autre uſage. Les anciens les faiſoient porter en tous tems à leurs ſoldats, afin qu'accoutumés à avoir toujours la tête chargée, ils ne trouvaſſent pas le caſque ſi peſant. Quant aux armes de jet de l'infanterie, c'étoient des javelots garnis d'un fer pointu, triangulaire, & long d'environ un pied ; lancés fortement & avec juſteſſe, ils perçoient aiſément une cuiraſſe, & ne pouvoient pas s'arracher du bouclier de l'ennemi, lorſqu'ils y étoient plantés. Ces ſortes de traits commencent à être rares parmi nous ; mais les fantaſſins des Barbares en font beaucoup d'uſage ſous un autre nom, & en portent

deux ou trois dans les batailles. On obſervera que pour lancer le javelot, il faut porter le pied gauche en avant, parceque dans cette attitude on a plus de force : au contraire, c'eſt le pied droit qu'il faut avancer lorſqu'on en vient au demi javelot & à l'épée, afin d'effacer le côté gauche, & de mettre le bras droit dans ſon avantage pour charger l'ennemi. Mais il ne ſuffit pas d'exercer avec ſoin les ſoldats à manier toutes ſortes d'armes offenſives ; on n'a pas moins d'intérêt à leur rendre les défenſives. Il eſt ſûr qu'un homme qui ſe ſent la tête & la poitrine à couvert des bleſſures, doit ſe battre avec plus de courage & plus d'aſſurance.

CHAPITRE III.

I. *Des camps retranchés.* II. *Des campemens.* III. *De la forme des camps.* IV. *Des retranchemens.* V. *Comment on retranche un camp en préſence de l'ennemi.* VI. *Des évolutions.* VII. *Ce que c'étoit que la promenade des troupes.* VIII. *Concluſion.*

I. Des camps retranchés.

IL faut montrer aux nouveaux ſoldats à faire les travaux des camps. Rien n'eſt ſi néceſſaire à la guerre, ni d'une ſi grande reſſource qu'un camp bien fortifié : c'eſt une eſpece de Ville qu'on ſe bâtit par-tout. Les retranchemens ſont pour le ſoldat des murailles dans leſquelles il paſſe tranquillement les jours & les nuits, à la vue même de l'ennemi. On a laiſſé perdre abſolument l'ancienne méthode ; il y a déja long-tems qu'on n'entoure plus nos camps de foſſés ni de paliſſades : auſſi nos armées y ont ſouvent été maltraitées de nuit & de jour par les attaques imprévues de la cavalerie des Barbares. Ce n'eſt point tout

encore que d'être exposé aux insultes de l'ennemi quand on campe ainsi à l'aventure ; il est bien plus malheureux de n'avoir point de retraite après une bataille perdue, & de demeurer à la discrétion du vainqueur qui ne fait cesser le carnage que quand il en est las.

II. Des campemens.

Les camps doivent toujours s'établir dans un lieu défendu par sa situation ; où l'on puisse avoir en abondance de l'eau, du bois & du fourage, & où l'air soit sain, si on doit y demeurer longtems. On prendra garde aussi de ne point se camper sous des hauteurs d'où l'on pût être incommodé par les ennemis, & l'on examinera si le terrein n'est pas sujet à être inondé par des torrens qui pourroient perdre l'Armée. A l'égard de l'enceinte des camps, elle se regle sur le nombre des troupes & sur la quantité des bagages, de sorte qu'une grande armée ne s'y trouve pas trop serrée, & qu'une petite ne soit pas obligée de s'y trop étendre.

III. De la forme des camps.

La ſituation du terrein déterminera auſſi la forme des camps qui ſe feront ou quarrés, ou triangulaires, ou ovales. La porte appellée Prétorienne, doit être tournée à l'Orient ou vers l'ennemi ; & ſi ce n'eſt qu'un camp de paſſage, elle doit regarder l'endroit où l'armée doit marcher. C'eſt près de cette porte que les premieres Centuries dreſſent leurs tentes, & plantent les Dragons & les autres Enſeignes. A l'autre extrémité du camp & vis-à-vis la porte prétorienne, eſt oppoſée celle qu'on appelle Décumane, par où l'on fait ſortir les ſoldats pour recevoir la peine des délits militaires.

IV. Des retranchemens.

Il y a deux manieres de retrancher les camps. Si le danger n'eſt pas grand, on fait à la hâte & ſans beaucoup de façon un foſſé large de neuf pieds, & profond de ſept, autour du camp : enſuite, des gazons, qu'on en a levés, on conſtruit une eſpece de muraille ou de retranchement de trois pieds de hauteur derriere le foſſé. Mais ſi l'on

craint les efforts d'un ennemi puiſſant, on enferme le camp d'un foſſé plus régulier : il aura douze pieds de largeur ſur neuf de profondeur meſurés à plomb : on le borde enſuite, en dedans du camp, de deux rangs de claïonage, entre leſquels on entaſſe la terre qu'on a tirée de ce même foſſé. Cet épaulement donne quatre pieds, de ſorte que la hauteur intérieure du retranchement depuis le fond du foſſé, ſe trouvera de treize pieds ſur douze de largeur ; & par-deſſus le tout, on plante encore de fortes paliſſades que les ſoldats portent ordinairement dans les marches. Pour ces ſortes de travaux, il faut être bien fourni de bêches, de pelles, de paniers, & d'autres ſemblables outils.

V. Comment on retranche les camps en préſence de l'ennemi.

Il eſt facile de fortifier un camp lorſque l'ennemi eſt éloigné ; mais il n'en eſt pas de même quand on l'a devant ſoi : pour lors on met toute ſa cavalerie & la moitié de ſon infanterie en bataille, pour couvrir le reſte des troupes qui travaillent aux retran-

chemens. Afin que cela ſe faſſe ſans confuſion, un crieur nomme les centuries qui ſont les premieres de travail, & ſucceſſivement toutes les autres, dans l'ordre où elles doivent ſe relever, juſqu'à ce que tout ſoit achevé. L'ouvrage fini, les Centurions font leur viſite, meſurent le travail de chaque Centurie, & puniſſent ceux qui ont mal travaillé. Les nouveaux ſoldats travailleront à la guerre avec promptitude & ſans embarras à retrancher les camps, ſi on les y exerce pendant la paix.

VI. Des évolutions.

Rien n'eſt de ſi grande conſéquence, pour le ſuccès d'une bataille, que d'avoir des ſoldats qui ſachent garder exactement leurs rangs ſans ſe ſerrer ni s'ouvrir plus qu'il ne faut. Des gens trop preſſés ne ſauroient combattre avec aiſance, & ne font que s'embarraſſer les uns les autres; mais s'ils ſont trop ouverts, ils donnent à l'ennemi la facilité de les pénétrer; & dès qu'une armée eſt une fois rompue & priſe en queue, la peur

acheve bientôt de mettre la confuſion par-tout. C'eſt pourquoi il faut mener très ſouvent les nouveaux ſoldats au champ de Mars, les faire défiler l'un après l'autre ſuivant l'ordre du rôle, & ne les mettre d'abord que ſur un rang, obſervant qu'ils ſoient parfaitement alignés, qu'il y ait entre chaque homme une diſtance égale & raiſonnable. Enſuite on leur commandera de doubler le rang promptement, & de façon que dans le même inſtant le ſecond rang qu'ils forment, réponde juſte au premier. Par un autre commandement ils doubleront encore, & ſe mettront bruſquement ſur quatre de hauteur. De ce quarré long ils formeront enſuite le triangle qu'on appelle communément le coin; diſpoſition dont on ſe ſert très utilement dans les batailles. On leur commandera auſſi de former des pelotons ronds; autre évolution par le moyen de laquelle des Soldats bien exercés peuvent ſe défendre, & empêcher la déroute totale d'une ar-

mée. Ces évolutions bien répétées dans les camps, s'exécuteront aiſément ſur le champ de batai le.

VII. Ce que c'étoit que la promenade des troupes.

Pour faire prendre aux nouveaux ſoldats une idée des manœuvres de la guerre, les anciens avoient établi un uſage qui s'obſerva conſtamment, & qui fut confirmé par les ordonnances d'Auguſte & d'Adrien ; c'étoit de mener trois fois le mois les troupes, tant cavalerie qu'infanterie, à la *promenade* : c'eſt le terme propre. On obligeoit les fantaſſins d'aller à dix milles de leur camp, marchant en rang, & de revenir de même, mais en changeant quelquefois de pas, de ſorte qu'une partie du chemin ſe fît comme en courant. La même loi étoit pour les cavaliers : armés & diviſés par turmes, ils faiſoient autant de chemin en exécutant différens mouvemens de cavalerie : tantôt ils faiſoient ſemblant de pourſuivre l'ennemi, & tantôt ils plioient pour retourner à la charge avec plus d'impétuoſité. Ce n'étoient point ſeulement

en raze campagne qu'on faiſoit *promener* les cavaliers & les fantaſſins ; on les menoit auſſi dans des lieux inégaux & difficiles, où il y avoit à monter & à deſcendre, afin de les préparer à tous les évenemens, & de les former à toutes les manœuvres que la ſituation différente du terrein peut exiger.

Voilà, Empereur invincible, les inſtructions que j'ai tirées de nos auteurs militaires. Heureux ! ſi cet ouvrage peut prouver à votre Majeſté mon zéle & mon dévouement. Je n'ai eu en vûe que de donner les moyens de dreſſer d'auſſi bonnes armées que celles des anciens ; & l'on y réuſſira, ſi on veut les imiter dans les levées & dans les exercices. Le courage n'a point dégénéré dans les hommes : les terres qui ont produit les Lacédémoniens, les Athéniens, les Marſes, les Sammites, les Pélignes, & nos peres mêmes, ne ſont pas épuiſées. Les Epirotes n'ont-ils pas été autrefois d'excellens ſoldats ? Les Macédoniens & VIII. Concluſion.

les Theſſaliens, après avoir ſubjugué les Perſes, n'ont-ils pas pénétré juſques dans l'Inde ? On ſait que les Daces, les Mœſiens & les Thraces on toujours été extrêmement belliqueux ; & les fables qui font naître le Dieu Mars chez eux, le prouvent aſſez. Je ne finirois pas, ſi je voulois nommer tant d'autres nations compriſes dans l'étendue de l'Empire romain, & qui furent anciennement très redoutables. Mais la ſécurité qu'établit une longue paix, a changé le génie des peuples, & l'on s'eſt partagé entre les douceurs de l'oiſiveté, & les occupations tranquilles des charges civiles. Inſenſiblement la diſcipline & les exercices militaires ſe ſont relâchés ; on a continué à les négliger ; & enfin par dégrés on les a laiſſé perdre entierement. Qu'on ne s'étonne pas que dans ces derniers temps nous ayons éprouvé ce malheur, puiſqu'après la premiere guerre punique, une paix d'environ vingt ans fit oublier aux Romains, juſqu'alors

lors victorieux partout, le métier de la guerre, & les énerva tellement qu'ils ne purent tenir contre Annibal. Ce ne fut qu'après avoir perdu plusieurs Conſuls & pluſieurs armées, qu'ils ſe remirent en poſſeſſion de la victoire en recouvrant l'uſage des armes. Il ne faut pas d'autres preuves de la néceſſité de choiſir avec ſoin & d'exercer ſans ceſſe les nouveaux ſoldats. D'ailleurs, il en coûte beaucoup moins de former ſes propres ſujets, que de prendre des étrangers à ſa ſolde.

Fin du premier Livre.

A L'EMPEREUR
VALENTINIEN.
PRÉFACE.

LES victoires & les triomphes continuels de VOTRE-MAJESTÉ *ſont des preuves authentiques qu'elle poſſéde parfaitement les ordonnances de l'ancienne milice, & qu'elle ſait les faire exécuter avec ſuccès. Cependant, par une grandeur d'ame qui eſt au-deſſus de l'homme, elle veut qu'on cherche des inſtructions chez les Anciens, tandis qu'elle ſurpaſſe toute l'antiquité par des faits récens. Depuis que j'ai reçu l'ordre de faire ce ſecond extrait, la crainte a ſouvent combattu mon obéiſſance : il me paroiſſoit téméraire d'oſer parler de la ſcience de la guerre, au maître du monde, au premier des mortels, au vainqueur de toutes les nations barbares, à moins que de lui préſenter*

ſes propres exploits. D'un autre côté, comment pourrois je, ſans crime, réſiſter aux volontés d'un ſi grand Empereur? Mon obéiſſance m'a donc rendu téméraire, par la crainte de l'être davantage en déſobéiſſant. L'indulgence dont VOTRE MAJESTÉ *voulut bien honorer, il y a quelque temps, mon premier eſſai ſur les levées & les exercices des ſoldats, m'a encore enhardi pour celui-ci. Ne puis-je pas en effet me flatter qu'elle fera grace à un ouvrage compoſé par ſon ordre, puiſqu'elle n'a pas dédaigné celui que j'avois entrepris de moi-même.*

INSTITUTIONS MILITAIRES.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Diviſion de la milice.* II. *Différence des légions aux troupes auxiliaires.* III. *Cauſe de la décadence des légions.* IV. *Combien les anciens menoient de légions à la guerre.* V. *Comment ſe forme la légion.* VI. *Combien il y a de cohortes par légion, & de ſoldats par cohorte.*

I. Diviſion de la milice.

LA milice ſe diviſe en trois parties, cavalerie, infanterie, & marine. Ce qu'on appelloit autrefois *aîle* de cavalerie, s'appelle aujourd'hui *vexil-*

lation, du nom de ſes enſeignes flotantes : celui d'aîle vient de ce que la cavalerie couvre à droite & à gauche le corps de bataille. Les cavaliers légionnaires ſont ainſi nommés, parcequ'ils ſont attachés aux légions. Sur le modele des légionnaires, on a créé d'autres cavaliers à qui on a donné des bottines.

Il y a deux ſortes de flotte, compoſées l'une de navires de guerre appellés Liburnes, l'autre de patâches ou barques armées. La cavalerie eſt faite pour les plaines : les flottes gardent les mers & les fleuves, & l'infanterie défend les coliines, les villes, la raſe campagne, les lieux eſcarpés, & ſert également par-tout ; par conſéquent elle eſt plus néceſſaire à l'état que les autres troupes. Elle ſe diviſe en deux corps, ſavoir ; en légions & en troupes auxiliaires : les alliés ou les nations confédérées fourniſſent celles-ci. Mais la force du peuple romain a toujours conſiſté principalement dans la belle ordonnance

de ſes propres légions. Le nom de légion vient d'un équivalent d'élire, terme qui marque l'exactitude & le ſoin que les commiſſaires doivent apporter dans les levées. Il faut obſerver que les légions forment ordinairement un corps beaucoup plus conſidérable que les troupes auxiliaires.

II. Différence des légions aux troupes auxiliaires.

Les Macédoniens, les Grecs, les Dardaniens, ſe ſervoient de phalanges compoſées de huit mille combattans. Les Gaulois, les Celtibériens, & pluſieurs autres peuples barbares, combattoient par bandes de ſix mille hommes. Les Romains ont leurs légions, qui ſont ordinairement fortes du même nombre de ſix mille, & quelquefois plus. Voyons la différence qu'il y a entre ces légions & les troupes auxiliaires. Celles-ci ſont formées d'étrangers ſoudoyés, qui viennent de différens païs, & en corps inégaux : rien ne les lie entr'eux : la plûpart ne ſe connoiſſent point : chaque nation a ſon langage propre, ſa diſcipline, ſa façon de vivre & de faire la guerre. Il eſt impoſ-

ſible que des troupes ainſi mal aſſorties puiſſent bien agir de concert dans une affaire où il eſt ſi eſſentiel que tous les ſoldats ſe meuvent au même commandement. Des gens qui n'ont pas été dreſſés comme le reſte de l'armée, ne peuvent pas obéir également, ni avec la même promptitude: cependant ces troupes étrangeres ne laiſſent pas de devenir d'un grand ſecours à force d'exercices bien montrés. On les joignit toujours aux légions dans les batailles, comme armure légere: &, s'ils ne firent jamais la principale force des armées, on les comptoit du moins pour un renfort utile.

Mais la légion romaine, compoſée de cohortes qui lui ſont propres, réunit dans un même corps l'armure peſante; c'eſt-à-dire, les princes, les haſtaires, les triaires, & les avant-enſeignes, avec les légérement armés, les férentaires, les frondeurs & les arbalêtriers, ſans compter la cavalerie légionaire, qui lui appartient. Or toutes ces différentes parties n'ont qu'un même

eſprit; elles ſont parfaitement d'intelligence pour fortifier les camps, pour ſe mettre en bataille, & pour combattre. La Légion eſt donc en elle-même une armée entiere, qui, ſans aucun ſecours étranger, étoit autrefois en poſſeſſion de battre tout ce qu'on lui oppoſoit; la grandeur des Romains en eſt la preuve : avec leurs légions ils ont vaincu autant d'ennemis qu'ils ont voulu, ou que les circonſtances le leur ont permis

III. Cauſe de la décadence des légions.

On conſerve encore aujourd'hui dans les armées le nom de légions; mais elles ſe ſont abatardies, depuis que par un relâchement qui eſt aſſez ancien, la brigue a ſurpris les recompenſes dûes au mérite, & que par la faveur on eſt monté aux grades que le ſervice ſeul obtenoit auparavant. On n'a pas eu ſoin de mettre de nouveaux ſoldats à la place de ceux qui ſe retiroient avec des congés après le temps de leur ſervice. On a encore négligé de remplacer les morts, les déſerteurs,

ſerteurs, ceux qu'on eſt obligé de renvoyer pour raiſon d'infirmité ou de maladie : & tout cela fait un ſi grand vuide dans les troupes, que ſi on n'eſt pas attentif à les recruter tous les ans, ou même tous les mois, l'armée la plus nombreuſe eſt bientôt épuiſée. Ce qui a encore contribué à dégarnir nos légions, c'eſt que le ſervice y eſt dur, les armes peſantes, les récompenſes tardives, la diſcipline ſévere : la plûpart des jeunes gens en ſont effrayés, & prennent parti de bonne heure dans les auxiliaires, où ils ont moins de peine, & des récompenſes plus promptes à eſpérer.

Caton l'ancien, qui avoit ſouvent été conſul, & toujours victorieux à la tête des armées, penſa qu'il deviendroit plus utile à ſa patrie en écrivant ſur la diſcipline militaire, qu'il ne l'avoit été par ſes victoires. Le fruit des belles actions eſt paſſager, mais ce qu'on écrit pour le bien public eſt d'une utilité durable. Pluſieurs auteurs ont traité le même ſujet, ſur-

tout Frontin, dont les talens trouverent un approbateur dans l'Empereur Trajan. Ce ſont les leçons, les préceptes de ces habiles écrivains, que je rédige ici dans un abégé le plus court & le plus fidele qu'il m'eſt poſſible : mais il n'appartient qu'à votre Majeſté de corriger les abus que les temps ont introduits dans la milice, & de la remettre ſur l'ancien pied. Cette réforme, auguſte Empereur, dont les ſiécles à venir jouiroient comme notre âge, ſeroit d'autant plus avantageuſe, que de bonnes troupes bien diſciplinées ne coûtent pas davantage à entretenir, que de mauvaiſes.

IV. Combien les anciens menoient de légions à la guerre.

Tous les auteurs font foi que chaque conſul ne menoit contre les ennemis les plus redoutables, que deux légions renforcées des troupes des alliés, tant on comptoit ſur la diſcipline & ſur la fermete des légionaires. Je vais donc expliquer l'ancienne ordonnance de la légion, ſuivant le code militaire. Si l'expoſé que j'en ferai ſe trouve un peu embarraſſé, on doit moins me

l'imputer, qu'à la difficulté de la matiere. Pour la bien entendre, il faut y donner une atention particuliere : une choſe de cette importance le mérite bien, puiſque l'ordonnance des troupes une fois bien conçûe, un Empereur peut ſe faire autant de bonnes armées qu'il voudra.

V. Comment ſe forme la légion.

Après avoir choiſi avec ſoin, pour faire des ſoldats, de jeunes gens d'une complexion robuſte, & de bonne volonté ; après leur avoir montré l'exercice tous les jouts, pendant quatre mois au moins, on en forme une légion par l'ordre & ſous les auſpices du Prince. On commence par imprimer des marques inéffaçables ſur la main des nouveaux enrôlés, & on reçoit leur ſerment à meſure qu'on enregître leur nom ſur le rôle de la légion : c'eſt ce qu'on appelle le ſerment de la milice. Ils jurent par Dieu, par le Chriſt & par l'Eſprit ſaint, & par la Majeſté de l'Empereur, qui, après Dieu, doit être le premier objet de l'amour & de la vénération des

peuples ; car dès qu'il a été déclaré auguſte, on lui doit une fidélité inviolable & un hommage conſtant, comme à l'image vivante de la Divinité : & c'eſt ſervir Dieu à la guerre & dans tout autre état, que de ſervir fidelement le Prince qui régne par ſa grace. Les ſoldats jurent donc de faire de bon cœur tout ce que l'Empereur leur commandera, de ne jamais déſerter, & de ſacrifier leur vie pour l'empire romain.

VI. Combien il y a de cohortes par légion, & de ſoldats par cohortes.

Chaque légion doit être de dix cohortes. La premiere eſt au-deſſus des autres, & par le nombre & par la qualité de ſes ſoldats, qui doivent être tous des gens bien nés & élevés dans les lettres. Elle eſt en poſſeſſion de l'aigle, qui eſt l'enſeigne générale des armées romaines, & qui commande à toute la légion. Les images des Empereurs, qu'on révere comme des choſes ſacrées, ſont auſſi ſous la garde de cette cohorte. Elle eſt d'onze cens cinq fantaſſins, & de cent trente-deux cavaliers cuiraſſés, & s'appelle co-

horte *militaire*. C'eſt la tête de toute la légion, & c'eſt auſſi par elle qu'on commence à former la premiere ligne quand on met la légion en bataille. La ſeconde cohorte contient cinq cens cinquante-cinq fantaſſins, & ſoixante-ſix cavaliers, & s'appelle cohorte de cinq cens, comme les autres ſuivantes. La troiſiéme contient le même nombre de cinq cens cinquante-cinq fantaſſins, & de ſoixante-ſix cavaliers. On la compoſe d'ordinaire de ſoldats vigoureux, parcequ'elle occupe le centre de la premiere ligne. La quatriéme cohorte eſt auſſi de cinq cens cinquante-cinq fantaſſins & de ſoixante-ſix cavaliers. La cinquiéme eſt de pareil nombre de cinq cens cinquante-cinq fantaſſins & de ſoixante-ſix cavaliers. Elle demande encore de braves gens, parcequ'elle ferme la gauche, de même que la premiere termine la droite. Ces cinq cohortes forment donc la premiere ligne. On compte de même cinq cens cinquante-cinq fantaſſins & ſoixante-ſix cavaliers

dans la ſixiéme cohorte, qui doit encore être compoſée de la fleur de la jeuneſſe, parcequ'elle eſt placée dans la ſeconde ligne, ſous la premiere cohorte, derriere l'aigle & les images des Empereurs. La ſeptieme cohorte eſt de cinq cens cinquante-cinq fantaſſins & de ſoixante-ſix cavaliers. La huitieme du même nombre de cinq cens cinquante-cinq fantaſſins & de ſoixante-ſix cavaliers, & doit auſſi être compoſée de ſoldats d'élite, parcequ'elle occupe le centre de la ſeconde ligne. La neuvieme cohorte eſt de cinq cens cinquante cinq fantaſſins & de ſoixante-ſix cavaliers. La dixiéme eſt pareillement de cinq cens cinquante-cinq fantaſſins & de ſoixante-ſix cavaliers, & on la compoſe encore ordinairement de bons ſoldats, parcequ'elle ferme la gauche de la ſeconde ligne. Ces dix cohortes font une légion complette de ſix mille cent fantaſſins & de ſept cens vingt-ſix cavaliers. Elle ne doit jamais avoir moins de combattans, mais quelquefois on la

fait plus forte, en y créant plus d'une cohorte militaire.

CHAPITRE II.

I. *Noms & grades des officiers de la légion.* II. *Noms des commandans des anciens ordres, ou diviſions de la légion.* III. *Des fonctions du Préfet de la légion.* IV. *Des fonctions du Préfet des camps.* V. *Des fonctions du Préfet des ouvriers.* VI. *Des fonctions du Tribun des ſoldats.*

I. Noms & grades des officiers de la légion.

VOYONS à préſent comment la légion ſur le pied qu'elle ſe trouve aujourd'hui, eſt compoſée en principaux ſoldats, ou, pour me ſervir du terme propre, en officiers. Le grand tribun eſt créé par un brevet de l'Empereur; le petit tribun le devient par ſes ſervices. Le nom des tribuns vient de tribu, parcequ'ils commandent les ſoldats que Romulus leva le premier par tribus. On appelle *Ordinaires*, des officiers ſupérieurs, qui dans une bataille, menent

les ordres ou certaines diviſions. Ceux qu'Auguſte leur joignit, ſe nomment *Auguſtaliens*, & l'on appelle *Flaviens* ceux que Flave Veſpaſien ajouta aux légions pour doubler les *Auguſtaliens*. Les *porte-aigles* & les *porte-images* ſont ceux qui portent les aigles & les images des Empereurs.

Les *Optionaires* ſont des lieutenans d'officiers plus élevés, qui ſe les aſſocient par une eſpece d'adoption pour faire leur ſervice en cas de maladie ou d'abſence. Les porte-enſeignes ſont ceux qui portoient les enſeignes, & qu'à préſent on nomme *dragonaires*. On appelle *teſſéraires* ceux qui portent le mot ou l'ordre aux chambrées. Ceux qui ſont chargés de faire faire les exercices, ont deux noms honorables qui expriment l'utilité de leurs fonctions. Les marqueurs de camp marchent devant l'armée pour choiſir les campemens. Les *bénéficiaires* ſont ainſi appellés, parcequ'ils ſont avancés par la faveur ou les bienfaits des tribuns; & les teneurs de

livres, parcequ'ils tiennent les livres de décompte. Ceux qui ſonnent de la trompette, ceux qui donnent de la buccine ou cor, & ceux qui ſe ſervent du cornet, prennent leurs noms de ces trois inſtrumens de guerre. On nomme *armurés* doubles les ſoldats habiles dans l'eſcrime, qui ont deux rations; & *armurés* ſimples ceux qui n'en ont qu'une. Les meſureurs ſont ceux qui meſurent au pied dans les camps le terrein où les ſoldats doivent dreſſer leurs tentes, & qui font les logemens dans les garniſons.

On diſtingue les *Colliers* doubles & les *Colliers* ſimples. Ils portent les uns & les autres un collier d'or maſſif, qui eſt la récompenſe d'une valeur éprouvée. On appelle *Colliers* doubles ceux qui prennent deux rations, & *Colliers* ſimples ceux qui n'en reçoivent qu'une. Il y avoit auſſi, par rapport aux rations, des *Candidats* doubles & des *Candidats* ſimples: ils étoient ſur les rangs pour être avancés. Voilà les principaux ſoldats ou

officiers de différentes classes, qui jouissent tous de prérogatives attachées à leur grade. Pour les autres, on les appelle travailleurs, parcequ'ils sont obligés aux travaux, & à toutes les sortes de services de l'armée.

II. Noms des commandans des anciens ordres ou divisions de la légion.

Anciennement la regle étoit que le premier Prince de la légion passât de droit au centurionat du Primipile. Non-seulement l'aigle étoit sous les ordres de ce Centurion, il commandoit encore quatre centuries dans la premiere ligne, & jouissoit, comme étant à la tête de toute la légion, de grands honneurs & de grands avantages. Le premier Hastaire commandoit dans la seconde ligne deux centuries ou deux cens hommes : on le nomme à présent Capitaine de deux cens. Le Prince de la premiere cohorte commandoit une centurie & demie, c'est-à-dire, cent cinquante hommes, & c'étoit lui qui avoit presque tout le détail de la Légion. Le second Hastaire avoit aussi à son com-

mandement une centurie & demie, ou cent cinquante hommes. Le premier Triaire commandoit cent hommes.

Ainſi les dix centuries de la premiere cohorte étoient commandées par cinq ordinaires, aux poſtes deſquels les anciens avoient attaché beaucoup d'honneur & de grands émolumens, afin que les autres ſoldats, excités par de telles récompenſes, fiſſent les derniers efforts pour y parvenir. Il y avoit des Centurions à la tête de chaque centurie : on les nomme à préſent Centeniers. Il y avoit de plus des dixainiers, appellés préſentement chefs de chambrée, prépoſés chacun ſur dix ſoldats. La ſeconde cohorte & toutes les ſuivantes juſqu'à la dixieme incluſivement, avoient chacune cinq Centurions, & dans toute la Légion il y en avoit cinquante-cinq.

III. Des fonctions du Préfet de la légion.

On envoyoit des hommes Conſulaires commander les armées en qualité de Lieutenans. Les légions & les troupes étrangeres leur obéiſſoient,

tant dans les affaires de la paix, que dans celles de la guerre. Ces poſtes ſont à préſent remplis par des perſonnes d'une naiſſance illuſtre qui commandent deux Légions & même des troupes plus nombreuſes, avec la qualité de maîtres de la milice ; mais c'étoit proprement le Préfet d'une légion qui la gouvernoit. Il étoit toujours revêtu de la dignité de Comte du premier ordre : il repréſentoit le Lieutenant du Général, & exerçoit en ſon abſence un plein pouvoir dans la Légion. Les Tribuns, les Centurions & tous les ſoldats étoient ſous ſes ordres : c'étoit lui qui donnoit le mot du décampement & des gardes : c'étoit ſous ſon autorité qu'un ſoldat, qui avoit commis quelque crime, étoit mené au ſupplice par un Tribun. La fourniture des habits & des armes des ſoldats, les remontes, les vivres étoient encore de ſa charge. Le bon ordre & la diſcipline rouloient ſur lui, & c'eſt toujours ſous ſes ordres qu'on faiſoit faire tous les

jours l'exercice, tant à l'infanterie, qu'à la cavalerie légionaire. Quand il faiſoit ſon devoir, c'étoit un chef vigilant, qui par l'aſſiduité du travail, formoit à l'obéiſſance & au métier de la guerre la légion qui lui étoit confiée, & il en avoit tout l'honneur.

IV. Des fonctions du Préfet des camps.

Il y avoit auſſi un Préfet des camps: quoiqu'inférieur en dignité au Préfet de la Légion, il avoit un emploi conſidérable. La poſition, le devis, les retranchemens, & tous les ouvrages des camps le regardoient : il avoit inſpection ſur les tentes, ſur les baraques des ſoldats, & ſur tous les bagages. Son autorité s'étendoit auſſi ſur les Médecins de la Légion, ſur les malades & leurs dépenſes : c'étoit à lui à pourvoir qu'on ne manquât jamais de chariots, de chevaux de bâts, ni d'outils néceſſaires pour ſcier ou couper le bois, pour ouvrir le foſſé, le border de gazons & de paliſſades, pour faire des puits, ou des aquéducs : enfin il étoit chargé de

faire fournir le bois & la paille à la Légion, & de l'entretenir de béliers, d'onagres, de baliſtes & de toutes les autres machines de guerre. Cet emploi ſe donnoit à un Officier de mérite qui avoit ſervi long-tems & d'une maniere diſtinguée, afin qu'il pût bien montrer ce qu'il avoit pratiqué lui-même avec applaudiſſement.

V. Fonctions du Préfet des ouvriers.

La Légion avoit à ſa ſuite des Menuiſiers, des Maçons, des Charpentiers, des Forgerons, des Peintres, & pluſieurs autres ouvriers de cette eſpece. Ils étoient deſtinés à conſtruire les logemens & les baraques des ſoldats dans les camps d'Hiver, à fabriquer les tours mobiles, à réparer les chariots & les machines de guerre, ou à en faire de neuves. Différens atteliers, où l'on faiſoit les boucliers, les cuiraſſes, les fléches, les javelots, les caſques & toutes ſortes d'armes offenſives & défenſives, ſuivoient encore la Légion : car les anciens avoient un ſoin particulier

que dans les camps il ne manquât jamais rien de tout ce qui pouvoit être néceſſaire à une armée. Ils avoient juſqu'à des mineurs pour prendre les places à la maniere des Beſſes, par des travaux ſouterrains. C'étoient des galeries qu'on pouſſoit ſous les fondemens des murs, & qui perçoient dans la ville. Tous les ouvriers dont on vient de parler, étoient ſous les ordres d'un officier qui s'appelloit du nom de ſa charge le Préfet des ouvriers.

VI. Fonctions du Tribun des ſoldats.

Nous avons dit qu'il y avoit dans une Légion dix cohortes, dont la premiere de mille hommes étoit compoſée de ſoldats qui avoient du bien, de la naiſſance, des lettres, de la figure & de la valeur. Le Tribun qui la commandoit, devoit être un homme diſtingué par les avantages du corps, comme la force & l'adreſſe à manier les armes, & par l'honnêteté de ſes mœurs. Les autres cohortes étoient gouvernées, ſelon qu'il plaiſoit au Prince, par des Tribuns, ou

par des Officiers qui les commandoient par commiſſion. Les uns & les autres ne ſe contentoient pas de faire manœuvrer tous les jours ſous leurs yeux les ſoldats de leurs cohortes ; mais comme ils ſavoient parfaitement exécuter les exercices militaires, ils donnoient eux-mêmes aux ſoldats l'exemple de ce qu'ils leur commandoient ; tant on prenoit de ſoin alors à exercer les troupes. Auſſi donnoit-on au Tribun les louanges dues à ſon zele & à ſon application, quand on voyoit ſes ſoldats ſe tenir proprement, avoir toujours leurs armes complettes & brillantes, exécuter de bonne grace les évolutions, & marcher en gens bien diſciplinés.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

I. *Des centuries & des enſeignes de l'infanterie.* II. *Des turmes ou compagnies de la cavalerie légionaire.* III. *Maniere de mettre une légion en bataille.* IV. *Des armes des centurions & des triaires.* V. *Les pésamment armés combattoient de piéd ferme.* VI. *Le nom & le rang de chaque ſoldat étoit écrit ſur ſon bouclier.* VII. *L'art d'écrire par notes, & de compter, recherché dans les ſoldats.*

L'ENSEIGNE commune de toute la Légion eſt l'aigle, & celle de chaque cohorte un dragon porté par les dragonaires. Les anciens, qui n'ignoroient pas que dans la mêlée il arrive facilement du déſordre & de la confuſion, diviſerent les cohortes par Centuries, & leur donnerent à chacune une enſeigne particuliere, où étoit écrit le nom de la cohorte & de la centurie, afin que dans la plus grande mêlée les ſoldats, en jettant les yeux ſur cette enſeigne, puſſent

I. Des centuries & des enſeignes de l'infanterie.

toujours ſe rejoindre à leurs camarades. Outre cela les Centurions appellés aujourd'hui Centeniers, portoient des marques aux crêtes de leurs caſques, pour être plus aiſément reconnus de leurs compagnies. Il n'étoit guere poſſible que les Centuries ſe confondiſſent, étant guidées chacune par ſon enſeigne, & par le caſque de ſon Centurion qui lui en tenoit encore lieu. Les Centuries étoient ſoudiviſées en chambrées de dix ſoldats logés enſemble, & campés ſous la même tente. Ils étoient ſubordonnés à un dixainier appellé à préſent chef de chambrée: mais la chambrée s'appelloit auſſi manipule, à cauſe que les ſoldats qui la compoſoient, ſe donnoient, pour ainſi dire, la main pour combattre de concert.

II. Des turmes, ou compagnies de la cavalerie légionaire.

La Cavalerie a ſes turmes de trente-deux Cavaliers ſous un Etendart, commandés par un Capitaine qui s'appelle Décurion. Comme dans l'Infanterie on choiſit pour Centurion un homme robuſte & de haute taille, qui ſache

lancer adroitement & avec force les javelots & les dards; manier parfaitement l'épée, & ſe ſervir avec dextérité du bouclier; qui ſoit maître dans toutes les parties de l'eſcrime, vigilant, actif, plus prompt à exécuter les ordres de ſes ſupérieurs, qu'à parler; qui diſcipline & exerce les ſoldats; qui ait ſoin qu'ils ſoient bien chauſſés & bien habillés, & que leurs armes ſoient toujours nettes & brillantes: de même on doit ſur toutes choſes chercher de la vigueur & de la légéreté dans un Décurion, afin qu'à la tête de ſa compagnie il puiſſe en cuiraſſe & avec toutes ſes armes monter de bonne grace ſur ſon cheval, & le bien manier.

Il faut qu'il ſache ſe ſervir adroitement de la lance, tirer habilement les fléches, & dreſſer les Cavaliers de ſa turme à toutes les évolutions de la Cavalerie. Il doit auſſi les obliger à tenir en bon état leurs cuiraſſes, leurs caſques, leurs lances & toutes leurs armes, parceque l'éclat qu'elles jet-

tent en impoſe beaucoup à l'ennemi. D'ailleurs, que peut-on penſer du courage d'un ſoldat qui laiſſe manger ſes armes par la rouille & la ſaleté ? Mais il n'eſt pas moins néceſſaire de travailler continuellement les chevaux pour les façonner, que d'exercer les Cavaliers : c'eſt au Décurion à y tenir la main, & en général à veiller à la ſanté & à l'entretien de ſa troupe.

III. Maniere de mettre une légion en bataille.

Pour voir à préſent comment on range une armée en bataille, prenons pour exemple une Légion, dont la diſpoſition ſervira de plan pour en ranger pluſieurs enſemble. La Cavalerie ſe place ſur les aîles : l'Infanterie commence à ſe former par la premiere cohorte à la droite : la ſeconde ſe place de ſuite en ligne : la troiſieme occupe le centre : la quatrieme ſe range à côté : la cinquieme la ſuit, & ferme la gauche de la premiere ligne. Les ordinaires, les autres Officiers, & tous les ſoldats qui combattoient dans cette premiere ligne devant & autour des enſeignes, s'appelloient le corps des

Princes. Tous pesamment armés, ils avoient des cuirasses complettes, des gréves de fer, des boucliers, de grandes & de petites épées, cinq fléches plombées dans la concavité de leur bouclier, pour les lancer à la premiere charge, & deux armes de jet, une grande qui est le javelot, & une petite qui est le demi-javelot ou dard. Le javelot étoit composé d'un fer triangulaire de neuf pouces de long sur une hampe de cinq pieds & demi. On exerçoit particulierement les soldats à lancer cette arme, parcequ'étant bien jettée, elle perçoit également les cuirasses des Cavaliers, & les boucliers des Fantassins. Le demi-javelot avoit un fer triangulaire de cinq pouces de long sur une hampe de trois pieds & demi.

La seconde ligne où étoient les Hastaires, étoit armée comme celle des Princes, & se formoit à la droite par la sixieme cohorte. La septieme se plaçoit de suite. La huitieme occupoit le centre : elle étoit suivie de la

neuvieme, & la dixieme fermoit toujours la gauche. Derriere ces deux lignes on plaçoit les férentaires & les légérement armés, que nous appellons à préſent *eſcarmoucheurs* & gens d'eſcrime : les *écuſſonés* qui étoient armés d'écus ou grands boucliers, de fléches plombées, d'épées & d'armes de jet, à-peu près comme le ſont preſque tous nos ſoldats aujourd'hui : les archers armés de caſques, de cuiraſſes, d'épées, d'arcs & de fléches : les frondeurs qui jettoient des pierres avec la fronde ou le fuſtibale ; & les *tragulaires* qui tiroient des fléches avec les baliſtes de main ou les arbalêtes.

IV. Des armes des centurions & des triaires.

Après toute cette armure légere, les Triaires, armés de boucliers, de caſques, de cuiraſſes complettes, de jambieres de fer, de l'épée & du poignard, de plombées, & de deux armes de jet, formoient une troiſieme ligne. Pendant l'action, on les faiſoit demeurer baiſſés un genou en terre, afin que ſi les premieres lignes étoient

battues, cette troupe fraîche pût rétablir les affaires, & rappeller la victoire de ſon côté. On obſervera, en paſſant, que les porte-enſeignes, quoique gens de pied, avoient des demi-cuiraſſes & des caſques couverts de peau d'ours avec le poil, pour ſe donner un air plus terrible. Mais les Centurions avoient des cuiraſſes complettes, de grands boucliers, & des caſques de fer comme les Triaires, avec cette différence que les Centurions portoient leurs caſques traverſés d'aigrettes argentées, pour être plus facilement reconnus de leurs ſoldats.

V. Que les péſamment armés combattoient de pied ferme.

Il faut bien obſerver que lorſqu'on engageoit une affaire, les deux premieres lignes ne bougeoient point, & que les Triaires demeuroient auſſi baiſſés dans leurs places. Les légérement armés s'avançoient à la tête de l'armée & chargeoient l'ennemi : s'ils pouvoient le mettre en fuite, ils le pourſuivoient ; mais s'ils étoient obligés de céder à la multitude ou à la force, ils ſe retiroient derriere les pe-

ſamment armés. Alors ceux-ci qui étoient comme un mur de fer, reprenoient le combat, & combattoient d'abord de loin avec les armes de jet, enſuite de près, l'épée à la main : & s'ils mettoient en fuite l'ennemi, c'étoit à l'infanterie légere & à la cavalerie à le pourſuivre : pour eux, ils demeuroient fermes, de crainte de ſe rompre, & que l'ennemi revenant tout-à-coup ſur eux, ne profitât de leur déſordre. Par ces diſpoſitions, la légion étoit victorieuſe ſans danger ; ou ſi elle avoit du déſavantage, elle ſe conſervoit en bon état. Comme elle n'eſt pas faite pour pourſuivre, il eſt difficile auſſi de la déſordonner.

VI. Que le nom & le grade de chaque ſoldat étoit écrit ſur ſon bouclier.

De peur que dans la confuſion d'une mêlée, les ſoldats ne vinſſent à s'écarter de leurs camarades, chaque cohorte avoit ſes boucliers peints différemment de ceux des autres ; ce qui ſe pratique encore aujourd'hui. Outre cela, ſur chaque bouclier étoit écrit le nom du ſoldat, avec le numéro de ſa cohorte & de ſa centurie.

Par

Par tous ces détails on peut voir qu'une légion bien ordonnée étoit comme une place forte, puiſqu'elle trouvoit, partout où elle ſe portoit, toutes les choſes néceſſaires à la guerre. Qu'avoit-elle à craindre des ſurpriſes de l'ennemi? Elle ſavoit tout d'un coup en raze campagne ſe faire des retranchemens de foſſés & de paliſſades, & trouvoit toujours dans ſon propre corps des ſoldats & des armes de toute eſpece. Si l'on veut défaire les barbares en bataille rangée, il faut faire des vœux au ciel qu'il inſpire à l'Empereur de recruter les légions ſelon l'ancien uſage. Dans fort peu de temps de jeunes gens bien choiſis, & dreſſés avec ſoin à tous les exercices de la guerre, égaleront facilement ces anciens ſoldats qui ont ſubjugué le monde entier.

Qu'importe, Empereur invincible, que le militaire ait ſouffert de ſi grandes altérations, s'il eſt attaché au bonheur & aux vues ſublimes de votre Majeſté de rétablir les anciens ré-

glemens, & d'en faire même de nouveaux pour le bien de l'Etat? Avant l'eſſai tout paroît difficile: cependant ſi l'on prépoſoit aux levées des gens capables de bien faire cet emploi, on pourroit raſſembler bien-tôt une jeuneſſe propre à la guerre, & en former de bonnes troupes. Avec des ſoins bien entendus, on vient à bout de tout, lorſqu'on ne ménage pas les dépenſes convenables.

VII. L'art d'écrire par notes, & de compter, recherché dans le nouveau ſoldat.

Les Commiſſaires des levées doivent chercher généralement la hauteur de la taille, la force, & la bonne volonté dans tous les ſujets qu'on leur préſente: mais il faut que ſur le nombre il s'en trouve quelques-uns qui ſachent écrire par notes, compter & calculer. Il y a pluſieurs grades dans la légion qui exigent ces connoiſſances. Le détail de toute la légion, le ſervice militaire, public & particulier, & la paie, s'écrivent jour par jour preſque plus exactement qu'on ne dreſſe dans la ville les journaux des vivres & de la police. Les gardes

qui ſe montent tous les jours en tems de paix, les grandes gardes des camps en tems de guerre, qui ſe fourniſſent par centuries & par chambrées, ſe marquent auſſi ſur des tablettes avec les noms des ſoldats, à meſure que leur tour arrive, afin que perſonne ne ſoit ſurchargé contre la juſtice, ou exempté de ſon devoir par faveur. On enregiſtre auſſi la date & la durée des congés qui s'accordent; mais autrefois on n'en donnoit que difficilement & pour des cauſes indiſpenſables & bien connues.

On n'employoit point auſſi les ſoldats à des ſervices domeſtiques, ni au ſoin des affaires privées; car il ne paroiſſoit pas convenable que les ſoldats de l'Empereur, vêtus & nourris aux dépens de l'Etat, fiſſent d'autre métier. Cependant les Préfets, les Tribuns, & même les autres Officiers, avoient à leur diſpoſition des ſoldats deſtinés à leur ſervice particulier: c'étoient ceux qu'on appelle à préſent ſurnuméraires, c'eſt-à-dire qui avoient

été reçus après que la légion étoit complette. Les ſoldats en pied étoient pourtant obligés d'aller chercher & d'apporter au camp le bois, le fourrage, la paille; & c'eſt de cette ſorte de ſervice qu'on les appelle *munifices*.

CHAPITRE IV.

I. *Gratifications des ſoldats miſes en ſéqueſtre.* II. *Des promotions.* III. *Des trompettes, cornets, & buccines.* IV. *Des exercices des troupes.* V. *Comparaiſon de la guerre avec d'autres profeſſions.* VI. *Des machines & outils de la légion.*

I. Gratifications des ſoldats miſes en ſéqueſtre.

LES Anciens avoient ſagement établi que la moitié des gratifications qu'on fait aux troupes, fût miſe en dépôt aux enſeignes, de crainte que les ſoldats ne diſſipaſſent tout par la débauche & les folles dépenſes. La plûpart des hommes, & ſurtout les pauvres, dépenſent à meſure qu'ils reçoivent; & c'eſt faire le bien des ſoldats, que de leur mettre cet argent en ſe-

queſtre. Entretenus aux dépens de l'Etat, ils ſe font peu-à-peu, de la moitié de ces gratifications, un fond pour leur beſoin. Ils ne ſongent point à déſerter; ils s'attachent davantage aux enſeignes, & combattent avec plus d'ardeur pour les défendre, animés par l'intérêt, motif le plus puiſſant ſur le cœur de tous les hommes. Les gratifications étoient partagées en dix bourſes, une par cohorte. Toute la légion mettoit encore quelque choſe pour la ſépulture commune, dans un onzieme ſac: &, ſi un ſoldat venoit à mourir, on en tiroit dequoi faire ſes funérailles. Toutes ces ſommes étoient ſous la garde des porte-enſeignes: c'eſt pourquoi on choiſiſſoit, pour remplir cet emploi, des gens d'une fidélité reconnue, & capables de faire à chacun le décompte de ce qui lui appartenoit.

II. des promotions.

Il ſemble qu'un conſeil ſupérieur à celui des hommes ait préſidé à l'établiſſement de la légion Romaine, lorſqu'on conſidere que les dix cohortes

qui la compoſent, de la maniere dont elles ſont ordonnées entr'elles, paroiſſent ne faire qu'un ſeul corps, qu'un même tout. Par l'ordre de la promotion, tous les ſoldats roulent de cohorte en cohorte ; de ſorte que de la premiere un ſoldat qu'on avance paſſe tout d'un coup à la dixieme, où il prend un meilleur grade : avec le temps, il remonte par toutes les autres, augmentant toujours de grade & d'appointemens, & revient à la premiere. C'eſt ainſi que le Centurion du primipile, après avoir commandé de claſſe en claſſe dans toutes les autres cohortes, parvient dans la premiere à cette haute dignité qui lui procure des avantages infinis de toute la légion. Le premier de tous les Préfets du prétoire arrive de même à ce poſte ſi honorable & ſi lucratif. Par cette promotion circulaire, les cavaliers légionaires, malgré l'antipathie naturelle qui regne entre la cavalerie & l'infanterie, regardoient les fantaſſins de leurs cohortes comme leurs camara-

des. Enfin, cette harmonie de toutes les parties de la légion, y faiſoit régner une union conſtante entre toutes les cohortes, & entre les cavaliers & les ſoldats.

III. Des trompettes, cornets & buccines.

Les inſtrumens militaires de la légion ſont, la *trompette*, le *cornet* & la *buccine*, ou cor. La trompette ſonne la charge & la retraite : les enſeignes obéiſſent au bruit du cornet qui ne donne que pour elles : c'eſt encore la trompette qui ſonne lorſque les ſoldats commandés pour quelque ouvrage, ſortent ſans enſeigne : mais, dans le temps même de l'action, les trompettes & les cornets ſonnent enſemble. La buccine, ou cor, appelle à l'aſſemblée ; c'eſt auſſi une des marques du commandement : elle ſonne devant le Général, lorſqu'on punit de mort des ſoldats, pour marquer que cette exécution ſe fait par ſon autorité. C'eſt encore au ſon de la trompette qu'on monte & qu'on deſcend les gardes ordinaires & les grandes gardes hors du camp, qu'on va à l'ou-

vrage, que ſe font les revues : & les ſoldats ſe reglent ſur ce qu'on ſonne. Ce ſont les cornets qui ſonnent pour faire marcher les enſeignes & les faire arrêter. Tout cela ſe pratique dans les exercices & dans les promenades qu'on fait faire aux ſoldats ſous les armes, afin que, dans un jour d'affaire, accoutumés aux ſignaux de ces inſtrumens, ils y obéiſſent promptement, ſoit qu'il faille charger ou s'arrêter, pourſuivre l'ennemi, ou revenir. En effet, la raiſon veut qu'on pratique ſouvent dans le loiſir de la paix ce qu'il faut néceſſairement ſavoir exécuter dans le tumulte des combats.

IV. De l'exercice des troupes.

On conçoit l'ordonnance de la légion : revenons aux exercices. On exerçoit matin & ſoir les nouveaux ſoldats à manier toutes ſortes d'armes : on obligeoit auſſi les vieux, même les mieux dreſſés, à faire les exercices réglement une fois par jour. Les ſervices & l'âge ne ſont point un titre pour ſavoir le métier de la guerre. Un

vieux ſoldat qui n'a point été exercé, eſt toujours nouveau. Les armurés, & généralement tous les ſoldats, apprenoient ſans ceſſe les exercices de l'eſcrime, qui ne ſont plus aujourd'hui qu'un vain ſpectacle du cirque dans les jours de fête. C'eſt par l'uſage continuel des forces du corps qu'on acquert la légéreté & l'adreſſe de porter des coups certains à l'ennemi, & de ſe garantir des ſiens. C'eſt par la même répétition, que les ſoldats apprendront dans ces combats ſimulés une choſe bien plus eſſentielle encore, c'eſt-à-dire, à garder leurs rangs, & à ne point quitter leurs enſeignes dans les évolutions les plus embarraſſées: à la fin, ceux qui ſont bien inſtruits ne font jamais de fautes dans toutes les manœuvres, malgré la confuſion des mêlées.

Il eſt très néceſſaire que les nouveaux ſoldats s'exercent avec des armes de bois contre le pieu; qu'ils apprennent à porter des coups à cet ennemi fictif, de pointe & de taille,

aux flancs, aux pieds & à la tête ; qu'ils s'étudient à le frapper en ſautant ; à s'élever avantageuſement ſur le bouclier, & à s'abaiſſer tout-à-coup pour s'en couvrir : tantôt à s'élancer en avant comme pour fraper, & tantôt à ſauter en arriere. Il faut encore qu'ils s'exercent à lancer de loin des armes de jet contre les mêmes pieux, afin d'apprendre à bien diriger leurs coups, & de ſe fortifier le bras. Les archers & les frondeurs dreſſoient pour but des fagots ou des bottes de paille contre leſquelles ils tiroient des fléches à ſix cens pieds de diſtance ; ils jettoient auſſi des pierres avec le fuſtibal, & frappoient ſouvent leur but. Il faut dreſſer les frondeurs à ne tourner la fronde qu'une ſeule fois autour de la tête avant que de lâcher la pierre. Mais autrefois on exerçoit tous les ſoldats à jetter à la main des cailloux d'une livre : cette maniere de jetter les pierres eſt plus expéditive, parce-qu'on ſe paſſe de fronde. On les obligeoit encore à s'exercer ſans ceſſe à

lancer les armes de jet, ou les fléches plombées ; & pour ne pas en interrompre l'exercice pendant l'hiver, on conſtruiſoit pour la cavalerie des manéges qu'on couvroit de tuîles ou de bardeaux, & à leur défaut de roſeaux, d'herbes de marais, ou de chaume.

Pour l'infanterie on bâtiſſoit des baſiliques ou grandes ſales ouvertes, afin d'avoir toujours des lieux à l'abri des injures de l'air pour exercer les troupes lorſqu'il faiſoit mauvais temps. Mais les autres jours, dès que la pluie ou la nége ceſſoient, on les faiſoit exercer à découvert, tant on craignoit que la diſcontinuation du travail n'amollît le corps & le courage des ſoldats. Au reſte, abattre des arbres, porter des fardeaux, nager dans la mer ou dans les rivieres, marcher à grands pas, & courir même avec armes & bagages, doivent être des exercices ordinaires & fréquens, ſoit pour les légions, ſoit pour les troupes auxiliaires. Car en-

fin ſi le ſoldat bien dreſſé ſouhaite le combat, autant celui qui ne ſait pas ſon métier craint d'y marcher. On ſait bien auſſi qu'à la guerre la ſcience fait plus que la force; & ſi on ôte la diſcipline & l'exercice, il n'y aura plus de différence entre le ſoldat & le payſan.

V. Comparaiſon de la guerre avec d'autres profeſſions.

L'athléte, le chaſſeur, le cocher, qui ſe donnent en ſpectacle dans le cirque, ne ceſſent, pour un vil intérêt, ou pour la faveur de la populace, de s'exercer tous les jours, afin de ſe perfectionner dans leur métier. Belle leçon pour les troupes! Avec combien plus d'application le ſoldat, dont la profeſſion eſt de défendre l'Etat, doit-il l'étudier & s'y entretenir par une répétition continuelle des exercices? Outre la gloire de triompher de l'ennemi, il profite ſouvent d'un riche butin, & il a droit d'attendre de ſes ſervices & de la conſidération méritée de ſon Général, de parvenir à ſon rang aux dignités & aux fortunes de la guerre. Si les acteurs s'exer-

cent ſans ceſſe pour mériter ſur la ſcene les applaudiſſemens du public, le militaire engagé par ſerment à la milice, deſtiné par ſon état à combattre pour ſa propre vie, & pour la liberté de ſa patrie, peut-il ceſſer jamais de s'exercer dans les armes, ſoit qu'il ſoit nouveau dans ſon métier, ſoit même qu'il ait déja du ſervice, ſur-tout s'il eſt vrai, ſuivant cette ancienne maxime, que tous les arts ne s'apprennent que par l'uſage & la pratique?

VI. Des machines & des outils de la légion.

La légion n'eſt pas invincible par la valeur ſeule de ſes ſoldats, elle doit encore ſa force à ſes armes & à ſes machines. Premierement, elle eſt munie de baliſtes montées ſur des affuts roulans, traînées par des mulets, & ſervies chacune par une chambrée, c'eſt-à-dire onze ſoldats de la centurie à qui elle appartient; car chaque centurie a la ſienne. Plus ces baliſtes ſont grandes, plus elles ont de force & de portée. On ne s'en ſert pas ſeulement pour la défenſe des camps, on les place encore ſur le

champ de bataille, derriere les peſamment armés ; & il n'y a ni cuiraſſes de cavaliers ni boucliers de fantaſſins qui ſoient à l'épreuve des grands traits qu'elles lancent. Il y a donc cinquante-cinq baliſtes dans une légion ; de plus, dix onagres, un par cohorte. On les fait traîner tout armés ſur des chariots tirés par des bœufs. L'uſage des onagres eſt de défendre les retranchemens des camps avec des pierres, comme font les baliſtes avec des traits. On porte encore des canots faits d'une ſeule piece de bois, &, pour les lier enſemble, de grandes cordes, & quelquefois des chaînes de fer. Ces bateaux couverts de madriers font des ponts à la cavalerie & à l'infanterie pour paſſer, ſans danger, les rivieres qui ne ſont pas guéables. La légion eſt auſſi fournie de crocs de fer qu'on appelle *loups*, & de faulx attachées à de très grande perches, de hoyaux, de bêches, de pêles, de pioches, de hottes & de paniers pour les excava-

tions des terres : de doloires, de haches, d'herminettes & de ſcies, pour ſcier, dégroſſir, façonner le bois & les paliſſades. Elle a à ſa ſuite un corps d'ouvriers avec tous les outils néceſſaires pour la conſtruction des tortues, des muſcules, des béliers, des galeries d'approche appellées vignes, des tours ambulantes, & autres machines pour l'attaque des places. Enfin la légion doit porter avec elle tout ce qui peut être néceſſaire en campagne, quelque ſoit la nature de la guerre, afin qu'elle puiſſe faire une place forte de ſon camp partout où elle voudra l'établir.

Fin du ſecond Livre.

A L'EMPEREUR
VALENTINIEN.
PRÉFACE.

L'HISTOIRE des Peuples Anciens nous apprend que les Athéniens & les Lacédémoniens donnerent la Loi dans la Gréce avant les Macédoniens: mais Athénes ne ſe diſtingua pas ſeulement dans les armes, elle cultiva les ſciences & les arts; au lieu que les Spartiates firent leur étude propre de la guerre. On aſſûre qu'ils furent les premiers à s'inſtruire ſur les divers évenemens des batailles, & à mettre par écrit leurs obſervations militaires, & qu'ils parvinrent bien-tôt à réduire à des regles raiſonnées & à des principes méthodiques, ce qui ne ſembloit juſqu'alors dépendre que de la valeur ou de la fortune: delà l'établiſſement de leurs écoles de tactique, pour enſeigner à la jeuneſſe

jeuneſſe les manœuvres de la guerre, & les différentes diſpoſitions de combattre. Hommes vraiement dignes de toute notre admiration, qui vouloient que chez eux on s'attachât particuliérement à un art, ſans lequel les autres arts ne peuvent ſubſiſter ! Les Romains, marchant ſur leurs traces, ſe ſont auſſi formés par l'expérience un ſyſtême de tactique, & en ont de même conſervé les regles dans leurs écrits ; & ce ſont, Empereur invincible, ces mêmes principes, diſperſés dans un grand nombre d'ouvrages, que VOTRE MAJESTÉ *m'a ordonné d'abréger, afin de ſauver l'ennui de la lecture trop étendue des originaux, & d'en réunir toute l'autorité. Quant aux progrès que firent les Lacédémoniens dans l'art des diſpoſitions, je n'en veux point d'autre preuve, que l'exemple de Xantippe, qui, prêtant ſa ſcience pour tout ſecours aux Carthaginois épuiſés par la défaite de leurs armées, battit Attilius Régulus, le mit aux fers, avec les débris d'une*

armée Romaine, toujours victorieuſe auparavant, & termina ainſi la guerre par une ſeule journée. Ce ne fut pas avec moins de ſuccès qu'Annibal, ſe préparant à porter la guerre en Italie, voulut prendre des leçons d'un Lacédémonien; leçons qui furent funeſtes à tant de Conſuls & à tant de légions, quoique ce Général fût toujours inférieur en nombre & en force aux Romains. Qui deſire la paix, ſe prépare donc à la guerre. Qui aſpire à la victoire, s'applique à former ſes ſoldats. Qui veut combattre avec ſuccès, combatte par principes, non au hazard. Perſonne n'oſe inſulter une puiſſance dont on ſent la ſupériorité pour un jour d'action.

INSTITUTIONS MILITAIRES.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

I. *De la grandeur des armées.* II. *Comment on maintient la ſanté dans une armée.* III. *Du fourage & des vivres.* IV. *Remedes contre la mutinerie des troupes.* V. *des ſignaux militaires.*

I. De la grandeur des armées.

LE premier livre traite des levées & des exercices des nouveaux ſoldats : dans le ſecond on a développé l'ordonnance de la légion & la diſcipline des troupes ; les batailles ſont le ſujet du

troiſieme. Il eſt précédé des deux autres, afin qu'arrivant par ordre aux inſtructions qui ſuivent ſur la ſcience des combats, & ſur les moyens de parvenir à la victoire, on puiſſe les entendre plus aiſément, & en tirer plus de fruit.

On appelle *armées* un certain nombre de légions, de troupes auxiliaires, cavalerie & infanterie, aſſemblées en corps pour faire la guerre; & les gens du métier veulent que ce nombre ſoit borné. En réfléchiſſant ſur les défaites de Xerxès, de Darius, de Mithridate, & d'autres Rois qui avoient armé des peuples entiers, on voit évidemment que ces prodigieuſes armées ont moins ſuccombé ſous la valeur de leurs ennemis, que ſous leur propre multitude. En effet, une armée trop nombreuſe eſt expoſée à bien des inconvéniens : elle marche toujours fort lentement; & comme ce ne peut être que ſur des colonnes extrêmement longues, les ennemis peuvent l'harceler & l'incommoder mê-

me avec fort peu de monde. Lorſqu'il faut aller par des chemins difficiles, ou paſſer des rivieres, les bagages, par leur lenteur, rendent les marches embarraſſées & dangereuſes. On ne trouve jamais qu'avec une peine infinie du fourage pour une ſi grande quantité de chevaux & d'autres bêtes de charge. Quelques ſoins que l'on prenne pour faire proviſion de vivres, ils manquent d'autant plus vîte qu'on les diſtribue à plus de bouches : & la diſette, qu'il eſt ſi eſſentiel de prévenir dans toute expédition, ruine bientôt cette grande armée ; quelquefois même une trop grande multitude trouve à peine aſſez d'eau. Enfin, ſi par malheur votre armée vient à être miſe en fuite, il faut néceſſairement qu'on vous tue bien du monde, & ce que vous ſauverez de troupes en rapportera une impreſſion de frayeur qui les épouvantera pour une ſeconde action.

Les Anciens, inſtruits par l'expérience de ces inconvéniens, ſe ſoucioient

moins de mettre ſur pied de grandes armées, que de les avoir bonnes & bien dreſſées. Ils comptoient qu'une légion avec quelques troupes auxiliaires, c'eſt-à-dire dix mille hommes de pied & deux mille chevaux, pouvoient ſuffire pour une guerre légere, & on en donnoit ſouvent le commandement à un Préteur comme à un Général du ſecond ordre. Quand il falloit combattre un ennemi puiſſant, on faiſoit marcher vingt mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, commandés par un homme Conſulaire, dont la dignité eſt aujourd'hui répréſentée par les Comtes du premier ordre. Et ſi dans des cas de ſoulevemens extraordinaires, on avoit ſur les bras des Nations redoutables avec toutes leurs forces, on mettoit en campagne deux armées, & à leur tête deux Généraux avec cette formule : que chacun des chefs en particulier, ou tous deux enſemble prennent garde que la République ne reçoive aucun dommage. Enfin, quoique les

Romains euſſent affaire, preſque tous les ans, à de nouveaux ennemis, & dans différens pays, ils avoient cependant toujours des troupes à oppoſer par-tout, par la méthode judicieuſe d'avoir des armées moins nombreuſes que bonnes & rompues aux pratiques de guerre. Au reſte, on obſervoit qu'il n'y eût jamais plus d'auxiliaires & d'ailliés que de citoyens dans les armées Romaines.

II. Comment on maintient la ſanté dans une armée.

En vain on aura de bonnes armées, ſi on ne ſait pas y maintenir la ſanté. Les moyens qu'on peut propoſer, comprennent les lieux, les eaux, les ſaiſons, les remedes & les exercices. Quant aux lieux, la précaution qu'on doit prendre, c'eſt de ne pas tenir les troupes dans des campagnes ou des collines ſéches, ſans arbres & ſans couvert. Par rapport aux ſaiſons, de ne pas les faire camper l'été ſans tentes; de ne pas les faire partir trop tard les matins dans cette ſaiſon, de peur que le poids de la chaleur jointe à la fatigue du chemin, ne leur cauſe des

maladies. Il faut plutôt les mettre en marche à la pointe du jour, afin d'arriver de bonne heure à l'endroit marqué. Dans un hiver rigoureux on ne doit pas les faire marcher de nuit par les néges & les glaces, ni les laiſſer manquer de bois ni d'habits. Le ſoldat qu'on fait morfondre de froid, n'a ni force ni courage pour une expédition. A l'égard des eaux, il faut éviter de boire de celles des marais, & en général de toutes les mauvaiſes eaux qui ſont une ſorte de poiſon, & engendrent des maladies épidémiques dans une armée. Pour les remedes, les Officiers des légions, les Tribuns, & le Comte même qui eſt revêtu du commandement, doivent ſe faire un devoir de veiller qu'aux heures marquées on donne aux ſoldats malades les alimens convenables à leur état, & qu'ils ſoient bien traités par les Médecins ; car dans une affaire on tire un mauvais ſervice de ſoldats qui ont l'ennemi & la maladie à combattre

Mais les habiles gens ont toujours penſé

penſé que la pratique journaliere des exercices militaires valoit mieux pour les troupes, que tous les Médecins. C'eſt pourquoi les Anciens exerçoient ſans relâche les ſoldats, comme nous l'avons dit, dans le champ de Mars, à découvert lorſque le temps le permettoit, & à couvert dans les jours de pluie & de nége. Ils obligeoient auſſi la cavalerie de s'exercer tantôt en raze campagne, tantôt dans des lieux rompus, dans des chemins difficiles & coupés de foſſés, afin que dans une action il ne pût rien arriver que les hommes & les chevaux n'euſſent pratiqué. On peut s'aſſurer qu'on ne ſauroit rien faire de mieux, que de tenir les troupes dans une pratique continuelle de leur métier; & que cette habitude au travail eſt tout ce qui peut contribuer le plus à leur procurer la ſanté dans les camps, & la victoire dans les combats. Enfin, il faut obſerver que ſi on laiſſe trop longtemps une grande armée dans les mêmes lieux pendant l'été ou dans

l'automne, la malpropreté, la corruption des eaux, l'infection de l'air y répandent des maladies capables de la détruire, & qu'on ne les peut éviter qu'en changeant ſouvent de camp.

III. Du fourage & des vivres.

La diſette eſt la premiere ſource des maladies, & la faim eſt plus cruelle que le fer. On peut à la guerre réparer bien des fautes en prenant ſon temps; au lieu que c'eſt ſans reſſource que les vivres & les fourages manquent quand on n'en a pas fait proviſion. Dans toute expédition le point capital eſt d'avoir toujours des vivres, & de ruiner l'ennemi en les lui coupant. Avant que la guerre ſoit commencée, il faut donc dreſſer un état exact des troupes & des frais de la campagne, afin qu'en conſéquence le bled, le fourage, & les autres eſpeces de munitions de bouche, qu'on a coutume d'exiger des Provinces, ſoient fournies de bonne heure, & miſes en magaſin en quantité plus que ſuffiſante dans des Villes bien fortifiées &

ſituées commodément pour la guerre qu'on doit faire. Si on ne peut lever en nature ces taxes de vivres, il faut les convertir en argent, pour l'employer à acheter toutes ſes munitions, & cela ſans épargne ; parcequ'on ne doit point ménager des richeſſes dont il s'agit d'aſſurer la poſſeſſion par la protection des armes.

Il faut même dans l'approviſionnement d'une place ſuppoſer que le ſiége qu'on craint, ſera plus long qu'on ne doit naturellement compter ? car ſouvent les aſſiégeans, quoique preſſés eux-mêmes par la diſette, s'obſtinent à tenir devant une place qu'ils eſperent de réduire par la famine. Outre cela, il eſt néceſſaire de publier des mandemens, & même d'obliger les habitans des cantons menacés, de tranſporter tout ce qu'ils ont de bétail, de bled, de vin, en général toutes les denrées dont l'ennemi peut ſubſiſter, dans les villes les plus ſûres, ou dans des châteaux commodes & munis de bonnes garniſons. On preſſera auſſi les gens

de la campagne de ſe renfermer dans des villes murées, avant l'irruption de l'ennemi. C'eſt pourquoi il eſt à propos d'avoir réparé de bonne heure les fortifications & toutes les machines de guerre. Si une fois vous vous laiſſez prévenir par les ennemis, leur préſence répand l'épouvante, & déconcerte tous vos travaux, & vous n'avez plus aucun ſecours à tirer des autres places dont on vous a coupé la communication; mais en tout cas, des magaſins gardés fidélement, & une diſtribution bien entendue, peuvent ſuppléer à l'abondance, ſur-tout ſi on y veille dès le commencement. C'eſt une épargne à contre-temps que de commencer à ménager les vivres lorſqu'ils manquent. Dans les expéditions difficiles, les Anciens diſtribuoient les vivres par tête, ſans avoir égard au grade; & la circonſtance ceſſant, la république tenoit compte à un chacun de ſes rations. S'il faut s'aſſurer d'avoir ſuffiſamment de bois & de fourage l'hiver, & d'eau l'été, on doit

éviter en tout temps de manquer de bled, de vin, de vinaigre, & même de ſel.

A l'égard des garniſons des villes & des châteaux, elles ſe compoſent des ſoldats de l'armée les moins propres à ſervir en campagne. On les munira, pour la défenſe, de toutes ſortes d'armes, de fléches, de fuſtibales, de frondes, de pierres, d'onagres & de baliſtes. Sur toutes choſes, on doit bien prendre garde que les habitans ne ſe laiſſent pas ſurprendre aux artifices & aux parjures des aſſiégeans. Les fauſſes conférences, les tréves ſimulées ont ſouvent été plus fatales que la force ouverte à ceux qui s'y ſont fiés. Après les précautions & les préparatifs qu'on vient d'indiquer, les aſſiégés peuvent affamer l'ennemi, s'il tient ſes forces enſemble, & le battre facilement en détail par de fréquentes ſorties, s'il les ſépare.

IV. Remedes contre la mutinerie des troupes.

Souvent dans une armée qui vient de s'aſſembler de différentes provinces, il s'éleve des mouvemens ſédi-

tieux, & des troupes murmurent hautement de ce qu'on ne les mêne point à l'ennemi, quoiqu'en effet elles n'aient envie de rien moins que de combattre ; ce qui arrive principalement à ceux qui dans leurs quartiers ont vécu dans l'oiſiveté & dans la moleſſe. La dureté du travail, qu'il faut ſupporter en campagne, les rebute, parcequ'ils n'y ſont pas préparés : l'idée d'une action leur fait peur, parcequ'ils ont négligé le maniement des armes ; & leur foibleſſe produit enfin l'inſolence. A ce mal on applique plus d'un remede. Pendant que les corps ſont chacun dans leurs quartiers, & ſéparés les uns des autres ; que les Tribuns, leurs Lieutenans, & les autres officiers tiennent leurs ſoldats dans une diſcipline ſi ſévere, qu'ils ne reſpirent que le devoir & la ſoumiſſion ; qu'on les faſſe ſans relâche manœuvrer ſous les armes ; qu'on les paſſe ſouvent en revue : qu'il ne leur ſoit accordé aucun congé : qu'au moindre ſigne, à la moindre parole, ils ſoient toujours au

commandement : qu'on les exerce ſans ceſſe & très longtemps, juſqu'à la laſſitude, à tirer des fléches, à lancer des javelots, à jetter des pierres à la main ou avec la fronde, à eſcrimer contre le pieu, à le frapper de pointe & de taille avec l'épée de bois, à courir, à ſauter & à franchir les foſſés : ſi leurs quartiers ſont près de la mer ou d'une riviere, qu'on leur faſſe apprendre à nager pendant l'été : qu'on les mene ſouvent par des lieux eſcarpés ou fourés : qu'on leur faſſe abattre des arbres, les dégroſſir, creuſer des foſſés : qu'on en mette une partie à défendre un poſte contre leurs camarades, qui tâcheront de les pouſſer boucliers contre boucliers, afin d'apprendre aux uns & aux autres l'uſage & la force de cette arme.

Des ſoldats & des cavaliers, diſciplinés & exercés de cette ſorte dans leurs quartiers, prendront néceſſairement de l'émulation pour la gloire, quand on les aſſemblera pour une expédition, & ne demanderont qu'à

combattre. En général, un ſoldat qui a de la confiance en ſon métier & en ſes forces, ne penſe point à ſe mutiner. Mais enfin s'il ſe trouve quelques ſéditieux dans les légions ou dans les auxiliaires, cavalerie ou infanterie, à commencer par les centurions, leurs lieutenans & les autres officiers, c'eſt à un Général attentif à les découvrir, non par les délations, mais par les voies non ſuſpectes de la vérité : & pour lors il les éloignera du camp, ſous prétexte de quelque commiſſion qui puiſſe leur faire plaiſir : ou il les enverra ſervir dans des villes & des châteaux ; mais avec tant d'adreſſe, qu'en ſe défaiſant d'eux, il ſemble les y envoyer par préférence. Jamais la multitude ne ſe porte à la révolte d'un commun accord ; elle y eſt excitée par un petit nombre de mutins qui fondent l'eſpérance de l'impunité de leur crime ſur le nombre des complices qu'ils s'aſſurent. Si l'extrême néceſſité oblige d'en venir aux remedes violens, il vaut mieux, pour épargner le ſang,

ne punir que les chefs, & ſe contenter à l'égard des autres, de la frayeur de l'exemple. Au reſte, il eſt plus glorieux à des Généraux d'avoir plié leurs armées à la ſoumiſſion par le travail & l'habitude, que de ne retenir leurs troupes dans le devoir que par la crainte des ſupplices.

V. Des ſignaux militaires.

Tel eſt le ſervice militaire, qu'on n'y manque point impunément dans une action ; telle eſt en particulier la néceſſité de bien obéir aux ſignaux : la victoire & la vie du ſoldat en dépendent. Comme on ne peut pas, avec la voix ſeule, faire agir une armée dans le tumulte des combats, & que cependant l'occaſion & le moment reglent ſouvent les ordres qu'il faut donner & les mouvemens qu'il faut faire, toutes les nations ont inventé des ſignaux, par leſquels une armée peut connoître & exécuter les volontés de celui qui commande. Ces ſignaux ſont de trois ſortes : les *vocaux*, les *demi-vocaux*, & les *muets*. Les vocaux ſont ainſi appellés de la voix humaine qui

les forme. Tels ſont les mots pour les gardes & pour le combat, comme *la victoire, la palme, la valeur, Dieu avec nous, le triomphe de l'Emperur*, & autres ſemblables qu'il plaît au Général de donner. On ſaura en paſſant que ces mots doivent ſe changer tous les jours, afin que l'ennemi n'ait pas le temps de les ſurprendre, & que ſes eſpions ne puiſſent pas s'en ſervir pour rôder impunément dans notre camp. Les ſignaux demi-vocaux ſe communiquent par la trompette, la buccine & le cornet. La trompette eſt d'airain & droite ; le cor eſt de même métal, & la buccine recourbée circulairement ; le cornet eſt fait d'une corne de bœuf ſauvage, garnie & embouchée d'argent ; il s'entend de loin, lorſque celui qui en donne ſait bien ménager ſon ſouffle. C'eſt par des bruits connus de ces inſtrumens, que l'armée ſait tout d'un coup ſi elle doit s'arrêter ou avancer, s'il faut pourſuivre loin l'ennemi ou ſe retirer. Les ſignaux muets ſont les aigles, les dragons, les étendarts,

les guidons rouges, les crêtes des caſques, que les ſoldats doivent ſuivre par tout où leur Commandant fait marcher ces enſeignes.

Il eſt encore d'autres ſignaux muets que le Général fait mettre ſur les chevaux, ſur les habits, & ſur les armes mêmes, afin que les ſiens en ſoient mieux différenciés des ennemis. Il peut encore faire quelques commandemens de la main ou du fouet, ou en remuant d'une certaine façon les pans de ſa robe, à la maniere des barbares. Il faut donc bien faire entendre ces ſignaux à tous les ſoldats ſans exception, & les y faire manœuvrer dans leurs quartiers, dans les marches, & dans tous les exercices des camps; car il me paroît néceſſaire de répéter continuellement pendant la paix ce qu'il s'agit de pratiquer dans la confuſion des combats. La pouſſiere peut auſſi être regardée comme un ſignal muet & commun, parce qu'en s'élevant en tourbillon des pieds des troupes, elle décéle leur marche. Des corps

ſéparés ſe donnent auſſi à connoître, par la fumée pendant le jour, & par le feu pendant la nuit, ce qu'ils ne peuvent ſe faire ſavoir autrement. Quelques-uns ſuſpendent ſur les tours des villes ou des châteaux, de groſſes pieces de bois, qui, en s'élevant & s'abaiſſant, indiquent ce qui s'y paſſe.

CHAPITRE II.

I. *Des marches à portée de l'ennemi.* II. *Paſſage des rivieres.* III. *Comment on établit un camp.*

I. Des marches à portée de l'ennemi.

CEUX qui connoiſſent le mieux la guerre, aſſurent qu'on court ordinairement plus de danger dans les marches qu'en bataille rangée. Ici tous les ſoldats ont les armes à la main : ils voient l'enemi de près, & vont à lui diſpoſés à le combattre ; au lieu que dans une marche le ſoldat eſt moins ſur ſes gardes ; il n'a pas de même ſes armes prêtes : une attaque l'étourdit, une embuſcade le trouble.

Ainſi un Général doit employer tous ſes ſoins & toute ſon habileté à mettre ſon armée à couvert des inſultes de l'ennemi pendant ſa marche, ou du moins la tenir en état de les repouſſer facilement & ſans perte : il doit avoir des tables dreſſées avec exactitude, qui lui marquent non-ſeulement la diſtance des lieux par le nombre de pas, mais la qualité des chemins, les routes qui abrégent, les logemens qui s'y trouvent, les montagnes & les rivieres. On aſſûre même que les plus habiles Généraux, non contens de ces ſimples mémoires, ont fait lever les plans du théatre de la guerre, afin de déterminer plus ſûrement leur marche ſur le tableau même des lieux.

Un Général doit encore s'inſtruire de tout en détail par les habitans du pays ; il s'adreſſera à ceux qui par leur état doivent avoir plus de lumieres & de prudence ; il les interrogera ſéparément, & confrontera leurs rapports, pour s'aſſûrer de la vérité. En cas d'in-

certitude ſur le choix des chemins, il doit ſe ſervir de bons guides, s'aſſurer de leur perſonne par une bonne garde, & de leur fidélité par les promeſſes & les menaces : ils ſerviront bien, lorſqu'ils verront qu'ils n'ont aucun moyen de s'échapper, & que l'on garde des ſupplices & des récompenſes à leur fidélité ou à leur perfidie. Il faut être ſûr auſſi de la ſageſſe & de l'intelligence de ſes guides, de crainte que l'erreur de deux ou trois perſonnes n'expoſe toute une armée. Quelquefois l'ignorance fait promettre aux gens ſimples plus qu'ils ne peuvent tenir, & ils croient ſavoir ce qu'ils ne ſavent pas.

La premiere & la plus importante de toutes les précautions, c'eſt que perſonne ne ſache de quel côté ni par quels chemins l'armée doit marcher : le ſecret fait la ſureté des expéditions. Les anciens ont eu parmi leurs enſeignes la figure du minotaure, pour déſigner qu'ainſi que ce monſtre, ſelon la fable, étoit enfermé dans les détours

profonds du labirinthe, de même les deſſeins du Général doivent toujours être impénétrables. On ſe met donc en marche avec ſureté quand l'ennemi ne ſe doute ſeulement pas qu'on doive décamper : mais comme les partis qu'il envoie en campagne, peuvent ſoupçonner, ou même voir de leurs yeux le décampement, & que d'ailleurs il ne manque guere dans une armée de déſerteurs & de traîtres, voyons comment on peut ſe retourner en cas d'attaque.

Un Général, qui ſe prépare à faire décamper ſon armée, enverra en campagne des détachemens compoſés de gens de confiance, bien montés, pour reconnoître exactement en avant, à droite, à gauche & par derriere tous les lieux où l'armée doit paſſer, & découvrir les embuſcades, s'il y en a. Ces détachemens font plus ſurement leurs affaires de nuit que de jour ; ce qui eſt d'une grande conſéquence, parcequ'il arrive que vous vous êtes trahi vous-même, lorſque l'ennemi

ſurprend vos eſpions. La découverte faite, la cavalerie débouchera la premiere, enſuite l'infanterie; les bagages, les valets, les goujats, les chariots ſeront au centre, ſuivis de l'élite de la cavalerie & de l'infanterie, qui fera l'arriere-garde, parceque dans une marche la queue eſt plus ſouvent attaquée que la tête. Il faut auſſi couvrir le bagage par les flancs avec des troupes ſuffiſantes contre les embuſcades de l'ennemi qui fond ſouvent à la traverſe. On obſervera ſur-tout de renforcer de cavaliers d'élite, de légerement armés, & d'archers à pied, la partie ſur laquelle on juge que l'ennemi doit tomber : que s'il donne attention de toutes parts, il faut être ſur ſes gardes par-tout; & de peur qu'une attaque ſubite ne produiſe un mauvais effet, il eſt néceſſaire d'avertir d'avance les ſoldats de s'y préparer, & d'avoir les armes à la main. Les évenemens qui effraient en nous ſurprenant, n'épouvantent plus lorſqu'on les a prévûs.

Les

Les Anciens, qui prenoient les dernieres précautions pour empêcher que les valets de l'armée, gens naturellement craintifs, venant par hazard à être bleſſés ou effrayés par les cris des combattans, ne troublaſſent les ſoldats, & qu'en ſe ſerrant trop, ou s'écartant mal-à-propos, ils n'embarraſſaſſent leurs propres combattans, au profit de l'ennemi; les Anciens, dis-je, prirent la méthode de ranger les équipages ſous quelques enſeignes, à l'exemple des troupes: pour cela ils choiſiſſoient parmi les valets, les plus ſages & les plus routinés, auxquels ils donnoient juſqu'à deux cens de leurs camarades à commander ſous une enſeigne, afin que dans l'occaſion ils ſuſſent ou ils devoient raſſembler les bagages. Il faut auſſi laiſſer un intervalle entre les équipages, & les troupes qui les couvrent, de peur que les combattans n'en ſoient incommodés, en cas d'action, dans le mouvement de la marche. On variera la défenſe ſelon la différence du terrein.

En raze campagne la cavalerie combat avec plus d'avantage que les gens de pied ; au lieu que dans un pays de montagnes, de bois ou de marais, l'infanterie eſt plus redoutable.

Qu'on prenne garde auſſi que, faute d'y avoir l'œil, les uns marchant plus vîte, & les autres plus lentement, la colonne de la marche ne vienne à ſe rompre ou à s'éclaircir en quelques endroits : ce ſeroit faire un jour aux ennemis qui ne manqueroient pas d'en profiter. Il eſt donc à propos de placer de diſtance en diſtance des officiers généraux, les plus habiles de leurs lieutenans, ou des tribuns, qui faſſent arrêter ceux qui vont trop vîte, & avancer les pareſſeux. En effet, ſi l'ennemi vient à paroître, des gens qui ont pris trop d'avance, penſent plutôt à fuir qu'à revenir ſur leurs pas ; & ceux qui ſont reſtés en arriere, ſe voyant abandonnés des leurs, perdent courage, & l'ennemi ſupérieur en a bon marché. On doit toujours compter qu'il placera des embuſca-

des, ou qu'il attaquera à force ouverte dans les lieux qu'il juge lui être favorables : ainſi, pour ne s'y pas laiſſer prendre, un Général prudent envoie auparavant reconnoître le pays ; & ſi l'embuſcade eſt découverte, & enveloppée comme il faut de tous côtés, on lui fait plus de mal qu'elle n'en prétendoit faire. Mais ſi l'ennemi a deſſein de vous attaquer à force ouverte dans les montagnes, il faut vous ſaiſir avant lui des endroits les plus élevés, afin qu'à ſon arrivée, il ſe trouve plus bas, & qu'il n'oſe s'avancer contre un adverſaire qui lui préſente un front & des troupes au-deſſus de ſa tête.

S'il ſe trouve des chemins étroits, mais ſûrs, il vaut mieux envoyer en avant des travailleurs avec des haches & d'autres outils pour les ouvrir, quelque travail qu'il en coûte, que de courir le riſque d'être battu en beau chemin. Outre cela, nous devons connoître la façon dont l'ennemi fait la guerre ; ſi c'eſt de nuit ou

à la pointe du jour, aux heures qu'on repaît ou qu'on a beſoin de repos, qu'il a coutume de faire ſes coups; & ſe défier de ce qu'il eſt en uſage de pratiquer. D'un autre côté, il eſt eſſentiel de ſavoir en quoi il eſt le plus fort; ſi c'eſt en cavalerie ou en infanterie; en cavaliers ſagittaires ou en cavaliers armés de lances; ſi ſa force conſiſte dans le nombre d'hommes ou dans ſes armes, afin de former là-deſſus nos diſpoſitions à notre profit & à ſon déſavantage. Il faut encore délibérer s'il eſt plus à propos de ſe mettre en marche de nuit ou de jour; calculer la diſtance des lieux où l'on veut aller; prendre ſes meſures pour que pendant l'été la diſette d'eau ne faſſe pas ſouffrir le ſoldat qui marche, & que pendant l'hiver on n'ait pas ſur ſon chemin des marais difficiles ou impraticables, ou de larges torrens: obſtacles qui expoſeroient l'armée, avant qu'elle eût gagné le poſte qu'elle doit occuper.

Comme il eſt de notre intérêt d'évi-

ter ſagement ces accidens, ſi l'ignorance ou la négligence des ennemis les y fait tomber, il ne faut pas laiſſer échapper l'occaſion de les en faire repentir. Il faut avoir de bons eſpions en campagne, attirer les déſerteurs, débaucher les ſoldats de l'ennemi, afin de découvrir ſes démarches & même ſes vûes, & tenir, ſur ces inſtructions, des détachemens de cavalerie & d'infanterie légere, toujours prêts à fondre ſur lui, lorſqu'il s'y attend le moins, dans une marche, dans un fourage, à la maraude, ou ailleurs.

II. Paſſage des rivieres.

Au paſſage des rivieres on ſe trouve ſouvent expoſé à de grands accidens, quand on ne prend pas bien ſes meſures. Si le courant en eſt trop rapide, ou le lit trop large, les équipages, les valets, & quelquefois même les ſoldats les plus mols, courent riſque de s'y noyer. On fait d'abord ſonder le gué, enſuite on fait entrer dans l'eau la cavalerie la mieux montée, rangée ſur deux colonnes ſéparées par un intervalle convenable, pour y

recevoir l'infanterie & les bagages. Dans cet ordre, la colonne ſupérieure rompt la violence de l'eau, & l'inférieure ramaſſe & tranſporte à bord ceux que le courant peut renverſer ou entraîner. Quand la profondeur de l'eau ne laiſſe point de gué ni à la cavalerie, ni à l'infanterie, ſi la riviere coule dans une plaine unie, on lui fait autant de coupures qu'on peut, pour la répandre; & par ces ſaignées on la traverſe aiſément. Pour les rivieres navigables, on les paſſe par le moyen des chevalets qu'on enfonce dans l'eau, & ſur leſquels on jette des madriers; ou bien on ſe ſert de cuves vuides qu'on lie enſemble à la hâte, & on fait un plancher deſſus. De leur côté, les cavaliers, après s'être débarraſſés de leurs équipages, mettent leurs cuiraſſes & leurs armes ſur des roſeaux ſecs, ou des joncs dont ils font des faiſceaux, & paſſent à la nage eux & leurs chevaux, en traînant après eux ces faiſceaux attachés à une longe. Mais on n'a rien trouvé de plus

commode que des batelets, faits d'un ſeul arbre, & fort légers par la qualité du bois, qui ſuivent toujours l'armée ſur des chariots. Avec des proviſions de madriers & de clous, & le ſecours des cordes dont il faut être muni pour lier & arrêter enſemble ces bateaux, on en conſtruit ſur-le-champ un pont, qui, dans le beſoin, a la ſolidité d'un pont de pierre. Mais, comme les ennemis ont coutume de dreſſer des embuſcades, ou d'attaquer ouvertement au paſſage des rivieres, il faut auparavant s'être emparé d'un bon poſte au-delà de l'eau, & ſe retrancher de même en de-çà, pour empêcher que l'ennemi n'accable vos troupes ſéparées par le lit de la riviere. Pour plus grande ſureté, vous ferez bien de paliſſader vos deux poſtes, afin de ſoutenir, avec moins de perte, les efforts de l'ennemi en cas d'attaque. Que ſi vous avez beſoin de votre pont, non-ſeulement pour paſſer, mais pour revenir & pour le paſſage de vos convois, il faut lui élever un

fort à chaque tête avec de grands foſſés, & y mettre des troupes qui garderont le pont & le paſſage autant de tems qu'ils vous ſeront néceſſaires.

III. Comment on établit un camp.

Ce qu'on vient de voir des marches nous conduit aux campemens. On ne trouve pas toujours ſur ſon chemin une ville murée où l'on puiſſe ſe loger : & il eſt auſſi imprudent que dangereux de faire camper une armée ſans retranchement, parcequ'on ſurprend aiſément des troupes aux heures qu'elles repaiſſent, ou qu'elles ſont diſperſées pour le ſervice de l'armée. En général, l'obſcurité de la nuit, la néceſſité du ſommeil, les chevaux diſperſés à la pâture, ſont autant d'occaſions d'inſultes: mais il ne ſuffit pas de choiſir, pour aſſeoir un camp, un lieux avantageux, s'il n'eſt tel qu'on n'en puiſſe pas trouver un meilleur, de peur que l'ennemi ne s'établiſſe dans ce campement préférable qu'on lui auroit laiſſé, & qu'on ne s'en trouve mal. Il faut auſſi prendre garde en été que votre camp ne ſoit trop près

des

des mauvaiſes eaux, & trop loin des bonnes : que pendant l'hiver on n'y puiſſe manquer ni de fourage, ni de bois : qu'il ne ſoit pas ſujet à être inondé en cas d'orage : qu'il ne ſoit point auſſi trop eſcarpé ou trop ſerré par ſes avenues, de peur que ſi on y étoit inveſti, on ne pût pas en déboucher facilement : enfin, qu'il ne ſoit pas commandé par des hauteurs, d'où l'on pût être incommodé par les traits de l'ennemi. Ces précautions une fois priſes avec ſoin, on fera ſon camp rond ou quarré, triangulaire ou rectangle, ſelon que le terrein le ſouffrira ; car la forme des camps n'en détermine pas la bonté. Cependant on regarde comme plus beaux ceux dont la longueur excéde d'un tiers la profondeur Les Ingénieurs doivent ſi bien prendre leurs dimenſions, que l'enceinte du camp ſoit exactement proportionnée à la grandeur de l'armée : des troupes attaquées ne pourroient pas manœuvrer dans un eſpace ſerré, & un terrein trop vaſte deviendroit

d'une trop grande défenſe.

Il y a trois manieres générales de retrancher un camp. Premierement, ſi ce n'eſt que pour y loger une nuit en paſſant, on fait tout autour à la légere un gazonage ſur lequel on plante des paliſſades ou des chauſſe-trapes de bois : ces gazons ſe levent avec des outils de fer, & ſe coupent en forme de briques, lorſque la terre tient fortement aux racines des herbes ; on les fait d'un demi pied d'épaiſſeur ſur un pied de large, & un pied & demi de long. Si la terre eſt ſi mal liée qu'on n'en puiſſe pas couper le gazon régulierement, on creuſe ſans beaucoup de façon un foſſé large de cinq pieds & profond de trois ; on reléve, ſur le bord intérieur la terre qu'on en a tirée : & l'armée repoſe en ſureté derriere ce retranchement, ſeconde méthode.

Mais les camps de demeure, ſoit d'hiver, ſoit d'été, lorſqu'on eſt à portée de l'ennemi ſe doivent fortifier avec beaucoup plus de ſoin & de

travail. Chaque centurie reçoit d'abord, des Officiers du campement, un certain nombre de pieds d'ouvrage pour ſa part : enſuite, après avoir rangé leurs boucliers & leur bagage en rond, chacun autour de ſon enſeigne, les ſoldats, l'épée au côté pour toute arme, travaillent à creuſer le foſſé, qui doit avoir neuf, onze ou treize pieds d'ouverture (car on a coutume d'obſerver les nombres impairs) & même dix-ſept ou dix-neuf, ſi on craint un effort extraordinaire de la part de l'ennemi : on borde enſuite ce foſſé, en dedans du camp, d'un clayonage ou d'un abattis d'arbres avec leurs branches, pour contenir la terre qu'on y entaſſe. De cette maſſe on conſtruit un rempart, & on lui éleve un parapet avec des créneaux, comme aux murailles des places. L'ouvrage fini, les Centurions le meſurent avec des perches de dix pieds, pour voir ſi chacun a rempli ſa tâche, & ſi le travail eſt bien fait : Les Tribuns font auſſi leurs viſites ; & ceux qui aiment leur

devoir, ne quittent point que tout ne ſoit achevé. Cependant, de peur que l'ennemi ne tombe ſur les travailleurs, toute la cavalerie, & une partie de l'infanterie que ſon rang exempte des travaux, demeurent en bataille devant le foſſé, prêtes à repouſſer les attaques. Le camp fermé, on commence par y planter les enſeignes où elles doivent demeurer, parcequ'il n'y a rien de plus majeſtueux ni de plus reſpectable aux yeux des ſoldats; on prépare le Prétoire pour le Général & ſes Lieutenans : on dreſſe enſuite les pavillons des Tribuns, qui ont pour leur ſervice particulier des ſoldats deſtinés à leur aller chercher de l'eau, du fourage, & du bois : Enfin on diſtribue, ſuivant le rang des corps, les places où les légions & les auxiliaires cavalerie & infanterie, doivent dreſſer leurs tentes.

Quatre ſoldats par centurie, & quatre cavaliers par décuries, veillent chaque nuit à la ſureté du camp : &, parcequ'il paroiſſoit impoſſible que

les mêmes ſentinelles puſſent demeurer en faction la nuit entiere, les Anciens la partagerent en quatre parties ou veilles, qui ſe comptent exactement avec des horloges d'eau, afin que chaque homme ne ſoit pas obligé de faire plus de ſes trois heures. On ſonne de la trompette pour faire monter les gardes, & on donne du cor pour les relever. Les Tribuns choiſiſſent des gens de confiance pour viſiter les poſtes, & rapporter ce qu'ils peuvent trouver contre le ſervice : on en a fait un grade militaire, & on les appelle à préſent officiers de ronde. La cavallerie en particulier fournit les grandes gardes de nuit, & des détachemens pendant le jour : on envoie les uns le matin, & les autres l'après midi, pour ne pas trop fatiguer les hommes & les chevaux.

Une des principales attentions d'un Général, ſoit dans un camp, ſoit dans une place, c'eſt de couvrir les pâturages, & d'aſſurer les convois contre les courſes de l'ennemi, de ſorte que

l'eau, le bois, le fourage, & les vivres de toute eſpece, arrivent en ſûreté ; ce qui ne peut ſe faire qu'en tenant des détachemens ſur les chemins de nos convois, dans les poſtes les plus avantageux, ſoit que ces poſtes ſoient des villes ou des châteaux murés. S'il ne s'y trouve point d'ancienne fortification, on conſtruit des forts dans le goût des camps, avec de grands foſſés & des ouvrages de terre, on y met de petits corps de cavalerie & d'infanterie ; & ces poſtes rendent les chemins libres aux convois : car l'ennemi oſe rarement s'avancer dans un pays qu'il ſait être rempli de tous côtés de troupes prêtes à le prendre en tête & en queue.

CHAPITRE III.

I. *Sur quoi ſe forme le plan d'une campagne.* II. *Des moyens d'aguerrir des milices, & de redreſſer de mauvaiſes troupes.* III. *Des meſures qu'il faut prendre pour donner bataille.* IV. *Qu'il faut ſonder les diſpoſitions des ſoldats avant que de combattre.* V. *Du choix d'un champ de bataille.*

I. Sur quoi ſe forme le plan d'une campagne.

CEUX, qui liront cet abrégé militaire, ſouhaiteroient peut-être de voir tout d'un coup des armées en bataille: mais qu'on faſſe attention qu'une affaire générale ſe décide quelque-fois en deux ou trois heures, après quoi il ne reſte ſouvent plus d'eſpérance au parti battu. Il faut donc tout imaginer, tout eſſayer, tout entreprendre, avant que d'en venir à cette derniere extrémité. Les bons Généraux cherchent moins à livrer des batailles où le péril eſt commun, qu'à combattre l'ennemi par la fineſſe & les ruſes, pour le détruire autant qu'ils peuvent

en détail, ou du moins l'épouvanter, ſans riſquer leurs propres forces. Voici quelques inſtructions générales ſur ce ſujet, que je donne d'après les Anciens.

Il eſt du devoir & du véritable intérêt d'un Général d'appeller ſouvent à ſon conſeil des Officiers ſages & éclairés de tous les corps de l'armée, d'en bannir abſolument l'adulation qui n'eſt jamais que très pernicieuſe, & d'y traiter librement avec eux de l'état reſpectif de ſes troupes & de celles des ennemis : s'il eſt ſupérieur en nombre ou non : ſi ſes troupes ſont mieux armées & mieux équipées : qui des deux a les ſoldats les plus exercés, ou les plus réſolus dans le beſoin. Il faut auſſi examiner dans ce conſeil de quel côté eſt la meilleure cavalerie, & ſur tout la meilleure infanterie, qui fait toujours la principale force d'une armée : par rapport à la cavalerie, qui des deux eſt le plus fort en cavaliers armés de lances, ou en cavaliers ſagittaires : lequel en a le plus de cuiraſſés : lequel a de meilleurs chevaux.

Enfin, il faut regarder à qui le champ de bataille eſt plus avantageux. Si on eſt plus fort en cavalerie, il faut choiſir la plaine; & ſi l'on eſt ſupérieur en infanterie, on doit chercher un terrein ſerré, coupé de foſſés & de marais, couvert de bois, & quelquefois de montagnes. La diſette ou l'abondance dans l'une ou l'autre armée, régleront auſſi les projets & les opérations. La famine, comme l'on dit, eſt un ennemi intérieur qui fait ſouvent plus de ravage que le fer. Sur-tout il faut délibérer murement s'il eſt plus à propos de temporiſer, ou d'en venir vîte à une affaire. L'ennemi a quelquefois compté de finir bien-tôt une expédition; & ſi on la traîne en longueur, ou la diſette le conſume, ou l'impatience de revoir ſon pays l'y rappelle, ou le dépit de ne rien faire de conſidérable, le rebute & l'oblige de s'en aller: c'eſt alors que ſes ſoldats épuiſés de travail, & rebutés de ſon ſervice, déſertent en foule; une partie ſe diſſipe; d'autres ſe rendent à

vous, parceque la fidélité des troupes tient rarement contre la mauvaiſe fortune ; & une armée qui étoit nombreuſe en entrant en campagne, commence à ſe fondre d'elle-même.

Il n'eſt pas moins important de connoître le génie de ſon ennemi, & le caractere de ſes Généraux : s'ils ſont ſages ou téméraires, hardis ou timides : s'ils combattent par principes ou au hazard : avec quelles nations braves ou lâches ils ont eu affaire. Il eſt auſſi néceſſaire à un Général de ſavoir ce qu'il doit attendre des forces & de la fidélité de ſes auxiliaires : comment ſont affectées ſes troupes : ce que penſent celles de l'ennemi : lequel des deux partis a le plus de confiance : preſſentiment qui éleve ou abat le cœur. Cependant une harangue d'un Général, qui paroît lui-même ne rien craindre, peut ranimer ſes ſoldats. Le courage renaît à des troupes abattues, ſi par une occaſion favorable, ou par le moyen des ruſes, on vient à faire quelque action d'éclat ; ſi la fortune

commence à tourner le dos aux ennemis ; ſi on peut leur battre quelques corps foibles ou mal armés. Mais il faut bien ſe donner de garde de mener jamais au combat une armée qui a peur, ou qui n'eſt pas bien réſolue. Il eſt auſſi fort différent d'avoir de vieilles troupes ou des milices, des ſoldats qui viennent de faire la guerre, ou des gens qui ſont depuis quelques années ſans rien faire ; car il faut compter pour nouveaux ſoldats tous ceux qui n'ont pas fait la guerre depuis long-temps.

Lorſque les légions, les troupes auxiliaires & la cavalerie arrivent de leurs quartiers pour former l'armée, un bon Général fera exercer au maniement des armes & à toutes ſortes d'évolutions, chaque corps en particulier & ſéparément, par des Tribuns choiſis & d'une capacité reconnue : enſuite il les mettra tous enſemble, & les fera manœuvrer en bataille rangée, comme pour un jour d'affaire. Dans ces exercices, il éprouvera ſou-

vent leurs forces & leur ſavoir : il verra s'il s'ameutent bien, s'ils manœuvrent, comme ils doivent, aux bruits des inſtrumens & aux mouvemens des enſeignes : s'ils obéiſſent diligemment aux commandemens & aux ſignes qu'il leur fait. Tant qu'ils feront quelques fautes, il faut continuer à les exercer, & les inſtruire juſqu'à ce qu'ils ſoient parfaitement dreſſés. S'ils ſavent à fond le maniement des armes & les évolutions, tirer les fléches, lancer les javelots, ſe mettre en bataille, on ne doit pas pour cela ſe preſſer de les mener à l'ennemi, mais chercher l'occaſion favorable de donner bataille, & les y préparer, en attendant, par de petits combats. Un Général vigilant & ſage doit donc peſer dans ſon conſeil ſes forces & celles des ennemis, comme s'il avoit à juger civilement entre deux parties. S'il ſe trouve ſupérieur par pluſieurs endroits, il ne doit pas différer de profiter de ſon avantage : mais s'il ſent que l'ennemi ſoit plus

fort que lui, il doit éviter une affaire générale, & s'en tenir aux ruſes, aux ſurpriſes, aux embuſcades, qui ont ſouvent fait triompher des troupes inférieures en force & en nombre ſous de bons Généraux.

II. des moyens d'aguerrir des milices, & de redreſſer de mauvaiſes troupes.

Tous les arts & tous les métiers ſe perfectionnent par l'exercice journalier. Si cette maxime a lieu dans les plus petites choſes, à plus forte raiſon dans les plus importantes. Or, qui doute que l'art de la guerre ne ſoit le plus grand de tous? C'eſt par lui que la liberté ſe conſerve, que les dignités ſe perpétuent, que les Provinces & l'Empire ſe maintiennent. C'eſt cet art auquel les Lacédémoniens autrefois, & enſuite les Romains, ſacrifierent toutes les autres ſciences : aujourd'hui-même, c'eſt le ſeul auquel les Barbares penſent qu'il faille s'attacher, perſuadés que la ſcience de la guerre renferme tout, ou qu'elle peut procurer tout le reſte. Enfin, c'eſt l'art de ménager la vie des combattans, & de remporter la victoire.

Un Général d'armée, revêtu des marques du commandement ſuprême, à la conduite & à la valeur duquel ſont confiées les fortunes des particuliers, la défenſe des places, la vie des ſoldats, & la gloire de l'Etat, doit être occupé tout entier non-ſeulement du ſalut de toute l'armée, mais encore de chaque combattant, parceque les malheurs qui peuvent arriver aux particuliers, ſe comptent parmi les pertes publiques, & lui ſont imputées comme des fautes perſonnelles.

S'il a donc une armée compoſée de troupes nouvelles, ou qui n'aient pas fait la guerre depuis long-tems : qu'il s'inſtruiſe à fond des forces, de la maniere de ſervir, & de l'eſprit particulier de chaque légion, de chaque corps d'auxiliaires, cavalerie & infanterie : qu'il connoiſſe, ſi cela ſe peut, les talens & la portée de tel Comte, de tel Tribun, de tel Officier, de tel Subalterne, de tel Soldat nommément : qu'il s'aſſure, par la ſévérité, l'autorité la plus grande : qu'il puniſſe dans

toute la rigueur des loix, les fautes & les délits militaires : qu'il paſſe pour ne faire grace à perſonne, & qu'il en donne des exemples dans différens lieux & dans diverſes occaſions. Après ces premieres diſpoſitions bien remplies, qu'il épie les occaſions que les ennemis courent la campagne à l'aventure, & ſe diſperſent pour piller : qu'alors il envoie ſur eux des détachemens de cavalerie éprouvée, ou de bonne infanterie, mêlés de ſoldats nouveaux, ou au-deſſous de l'âge de la milice, afin que l'avantage que l'occaſion leur fera remporter, donne de l'expérience aux troupes déja aguerries, & du courage aux autres : qu'il dreſſe auſſi des embuſcades bien ſecrettes aux paſſages des rivieres, aux gorges des montagnes, aux défilés des bois, ſur les marais & ſur les chemins propres à ces entrepriſes : qu'il regle ſi bien ſes marches, qu'il fonde ſur les ennemis aux heures qu'ils repaiſſent ou qu'ils dorment : qu'il les ſurprenne dans la ſécurité, & en déſordre, déſar-

més, leurs chevaux deſſellés; & qu'il continue ces ruſes juſqu'à ce que ſes ſoldats aient pris de la confiance en eux-mêmes dans ces ſortes d'affaires. La vûe des mourans & des bleſſés eſt un ſpectacle horrible pour des gens qui ſe trouvent pour la premiere fois à une bataille, ou qui n'en ont pas vû depuis long-tems; & la frayeur qu'ils en prennent, les diſpoſe plûtôt à fuir qu'à combattre.

Si les ennemis font des courſes, un Général doit en profiter; les attaquer fatigués d'une longue marche; leur tomber bruſquement ſur les bras; ſurprendre la queue de leurs troupes. Il doit auſſi tâcher de leur enlever bruſquement, avec de bons détachemens, les quartiers qu'ils peuvent avoir ſéparés pour la commodité du fourage ou des vivres. Enfin, il faut d'abord tenter tout ce qui ne peut être fort nuiſible en cas de mauvais ſuccès, & dont la réuſſite devient extrêmement avantageuſe. Il eſt encore d'un Général habile de ſemer la diviſion parmi

parmi les ennemis. Il n'y a point de nation, ſi petite qu'elle ſoit, qu'on puiſſe abſolument détruire, ſi elle n'aide elle-même à ſa ruine par ſes propres diſſentions : mais les haines civiles précipitent les partis à leur perte, en les aveuglant ſur tout ce qui regarde la cauſe commune.

Il y a une choſe qu'il ne faut jamais perdre de vue dans le cours de cet ouvrage ; c'eſt que perſonne ne doit déſeſpérer qu'on puiſſe faire ce qui a déja été fait. Il y a bien des années, dira-t-on, qu'on ne creuſe plus de foſſés ; qu'on n'éleve plus de retranchemens ; qu'on ne plante plus de paliſſades autour des camps mêmes où les armées doivent demeurer. Je répondrai, que ſi on avoit pris ces précautions, les ennemis n'auroient point oſé nous y inſulter de nuit & de jour, comme il eſt arrivé. Les Perſes profitant des anciens exemples qu'ils ont pris chez les Romains, enferment leurs camps de foſſés : & comme dans leur pays le terrein eſt preſque tout

ſabloneux & ſans conſiſtance, ils mettent ce ſable qu'ils tirent du foſſé, dans des ſacs-à-terre, qu'ils portent toujours avec eux pour cet uſage, & en forment un retranchement, en les accumulant les uns ſur les autres. Tous les barbares ſe font une eſpéce de camp retranché de leurs chariots qu'il lient enſemble, & paſſent tranquillement les nuits dans cette enceinte à couvert des ſurpriſes de leurs ennemis. Craignons-nous donc de ne pouvoir pas apprendre ce que les autres ont appris de nous ? C'eſt dans les livres, qu'il faut étudier ce qui ſe pratiquoit autrefois : mais perſonne, depuis long-tems, ne s'eſt donné la peine d'y rechercher ces pratiques négligées, parcequ'au ſein d'une paix floriſſante on ne voyoit la guerre que dans un grand éloignement.

Enfin, on ne regardera plus comme impoſſible de relever le militaire, malgré la preſcription apparente du temps, ſi l'expérience nous en convainc ; ſi nous faiſons voir, par des

exemples connus, que l'art de la guerre eſt ſouvent tombé en oubli chez les Anciens; qu'on l'a retrouvé dans les livres, & qu'il a repris ſon premier luſtre par l'autorité des Généraux. Nos armées d'Eſpagne, lorſque Scipion l'Emilien en prit le commandement, étoient mauvaiſes, & avoient ſouvent été battues ſous d'autres Généraux. Il les remit ſous les loix de la diſcipline; il les plia au travail, à force de leur faire remuer les terres, & de les fatiguer par toutes ſortes d'ouvrages, juſqu'à leur dire qu'il falloit que ceux qui n'avoient pas voulu tremper leurs mains dans le ſang de l'ennemi, les ſalîſſent dans la boue des travaux. A la fin, avec cette même armée, il prit la ville de Numance, & la réduiſit en cendre avec tous ſes habitans juſqu'au dernier. Metellus reçut en Afrique une armée qui venoit de paſſer ſous le joug entre les mains d'Albin; & il la redreſſa ſi bien ſur l'ancienne diſcipline, qu'elle vainquit enſuite ceux qui lui avoient fait ſubir cette igno-

minie. Les Cimbres avoient auſſi défait dans les Gaules les légions de Silanus de Manilius, & de Cæpion : mais Marius ayant raſſemblé les débris de ces troupes, les prépara ſi bien au combat, qu'il extermina, dans une affaire générale, une multitude innombrable de Cimbres, de Teutons & d'Ambrons. Cependant il eſt plus facile de former des troupes neuves, & de leur donner de l'honneur, que d'en rendre à des gens effrayés.

III. Des meſures qu'il faut prendre pour donner bataille.

Après avoir traité des ruſes & des parties moins conſidérables de la guerre, l'ordre des choſes nous conduit naturellement à une affaire générale, à cette journée incertaine & fatale aux nations, où la victoire éclate avec tous ſes avantages. C'eſt dans ces grandes occaſions que les Généraux doivent prendre d'autant plus de meſures, qu'une plus grande gloire eſt attachée à leur bonne conduite, & un plus grand danger à leurs fautes. C'eſt le moment où l'expérience, les talens, l'art de combattre, & la pru-

dence triomphent au grand jour. L'uſage des ſiécles paſſés étoit de faire prendre quelque nourriture aux ſoldats avant que de les mener au combat, afin de leur donner plus de vigueur dans le premier choc, & pour conſerver leurs forces pendant une affaire qui dureroit long-tems. Il s'agit enſuite de tirer une armée d'une place ou d'un camp à la vue des ennemis, & d'empêcher, tandis qu'elle défile par les portes, qu'ils ne l'écraſent en détail avec des forces réunies & prêtes à donner. Prévenez l'ennemi; portez toutes vos troupes ſur le champ de bataille, & rangez-les avant qu'il arrive. S'il ſe préſente le premier, avant que vous ayez commencé à déboucher de votre place ou de votre camp, il faut remettre à une autre fois, ou du moins faire ſemblant de ne vouloir pas ſortir, afin que, quand il commencera à vous inſulter, dans la penſée que vous n'oſez pas paroître, ou qu'il penſera à piller ou à s'en retourner, & qu'il ne gardera

plus ſes rangs, vous puiſſiez ſortir bruſquement ſur lui avec l'élite de vos troupes bien ſerrées & en bon ordre, & le charger contre ſon attente.

On doit obſerver de ne point engager dans une affaire des gens fatigués d'une longue marche, ni des chevaux qui viennent de faire une courſe. Il ſe conſume dans la marche beaucoup de forces qui ſont perdues pour l'action. Que doit-on attendre d'un ſoldat qui accourt au combat, hors d'haleine ? Les Anciens ſavoient éviter cet inconvénient; & dans ces derniers tems, des Généraux Romains qui y ſont tombés groſſierement, ont perdu leurs armées, pour ne rien dire de plus. Il eſt bien évident que la partie n'eſt pas égale entre deux armées, dont l'une eſt laſſe, & l'autre repoſée ; dont l'une eſt épuiſée de ſueur, & l'autre fraîche; dont l'une vient de courir, & l'autre n'a fait aucun mouvement.

V. Qu'il faut ſonder les

Le jour qu'on veut donner bataille, il eſt important d'être bien inſtruit de

ce que penſent les ſoldats ; & cela eſt aiſé. La confiance ou la crainte ſe peignent ſur leurs viſages, s'annoncent dans leurs diſcours, dans leur démarche, & dans tous leurs mouvemens. Ne faites cependant pas trop de fond ſur l'ardeur impatiente des jeunes gens, parceque l'idée d'une action remue agréablement, quand on n'en a point vû. Jugez, au contraire, qu'il faut différer la bataille, ſi les vieux ſoldats témoignent de la répugnance. Un Général, en haranguant ſes troupes, peut pourtant les animer, & leur échauffer le courage : ſur-tout s'il leur parle de l'action prochaine, d'une maniere à leur perſuader qu'ils remporteront aiſément la victoire. Pour cela, il faut leur repréſenter la lâcheté, l'ignorance, les fautes de l'ennemi ; & s'ils l'ont déja battu, en rapeller le ſouvenir : en un mot, jetter dans ſes diſcours des choſes propres à les remplir de fureur & d'indignation contre ceux qu'ils doivent combattre.

diſpoſitions des ſoldats, avant que de combattre.

Il arrive naturellement preſque à tous les hommes d'avoir peur au commencement de l'action ; mais il y en a, ſans doute, de moins fermes, à qui la ſeule vue des ennemis trouble l'eſprit. Le remede pour diminuer cette crainte, c'eſt de ranger ſouvent vos troupes en bataille dans des lieux ſûrs, d'où elles s'accoutument à voir & à reconnoître les ennemis : cependant faites-leur tenter l'occaſion dans des détachemens ; qu'elles tâchent de mettre en fuite ceux des ennemis, ou de leur tuer du monde, afin de ſe faire à leurs coutumes, à leurs armes, à leurs chevaux, parcequ'on vient bientôt à ne plus craindre les choſes avec leſquelles on s'eſt familiariſé.

V. Du choix d'un champ de bataille.

Un bon Général qui n'ignore pas que la victoire dépend en grande partie de la nature même du champ de bataille, s'attachera toujours à tirer ſa premiere force du terrein ; & le plus avantageux eſt le plus élevé. Les traits lancés de haut en bas, frappent avec plus de force. Le parti qui a la ſupé-

riorité

riorité du lieu, pouſſe avec plus d'impétuoſité les ennemis qui ſont au-deſſous de lui ; au lieu que ceux-ci ont à combattre & contre le terrein & contre l'ennemi. Cependant il y a une différence à faire : ſi vous ne comptez que ſur votre infanterie contre des gens ſupérieurs en cavalerie, il faut vous poſter dans des lieux difficiles, inégaux, eſcarpés : mais ſi vous voulez faire combattre avec avantage votre cavalerie contre l'infanterie de l'ennemi, vous devez chercher un terrein, à la vérité, un peu relevé, mais en même-tems uni, découvert, & point embarraſſé de bois ni de marais.

CHAPITRE IV.

I. *Ordre de bataille des Anciens.* II. *Des eſpaces & des intervalles.* III. *Diſpoſition de la cavalerie dans une bataille.* IV. *Des corps de réſerve.* V. *Des poſtes des Généraux dans une bataille.* VI. *Des manœuvres qu'on peut oppoſer à l'ennemi dans une bataille.* VII. *Sur combien de diſpoſitions on peut combattre.*

I. Ordre de bataille des Anciens.

AVANT que de mettre une armée en bataille, il faut avoir égard à trois choſes : au ſoleil ; à la pouſſiere & au vent. Le ſoleil, quand on l'a en face, éblouit ; le vent contraire repouſſe, rabat vos traits, & aide ceux de l'ennemi ; la pouſſiere vous bouche les yeux, & vous aveugle. Les ignorans même ſavent éviter ces inconvéniens dans le moment qu'ils font leur diſpoſition. Mais un Général prévoyant doit porter ſes vûes au-delà du préſent ; il doit prendre garde que dans le cours de la journée, le ſoleil ne lui

nuiſe en changeant d'aſpect, ou que quelque vent accoutumé à ſe lever à certaines heures, ne lui devienne contraire dans le tems de l'action. Il faut donc ſe placer de maniere qu'on ait le dos tourné à ces incommodités, & que l'ennemi (s'il ſe peut) les ait en face. Des troupes rangées pour combattre, ſont dites *être en bataille*; la partie qui regarde l'ennemi, s'appelle *le front*. Une diſpoſition ſagement faite, donne un grand avantage dans une affaire générale; mais ſi elle eſt mauvaiſe, toute la valeur des meilleurs ſoldats n'en répare pas le vice. La regle eſt de mettre en premiere ligne les vieux ſoldats appellés autrefois Princes, & de former la ſeconde de bonnes troupes nommées anciennement les Haſtaires, armés pareillement de cuiraſſes complettes, de javelots, ou de piques. Chaque homme occupe ordinairement trois pieds de front; c'eſt-à-dire que dans mille pas de terrein, on doit former un rang de ſeize cens ſoixante-ſix ſoldats, afin qu'ils

ne ſoient pas trop ouverts, & qu'ils aient en même-temps l'aiſance de ſe ſervir de leurs armes. On donne auſſi ſix pieds d'intervalle d'un rang à l'autre, pour laiſſer aux combattans la liberté de ſe porter en avant & en arriere, parceque les traits ſe lancent avec bien plus de force à l'aide du ſaut & de la courſe. Ces deux lignes ſont donc compoſées de gens d'un âge mûr, d'une expérience aſſurée, & tous peſamment armés: ſemblables à un mûr, ils ne doivent point quitter leur terrein, pas même pour pourſuivre l'ennemi, de peur de rompre leurs rangs; mais leur devoir eſt de le recevoir & de le combattre de pied ferme.

On place enſuite un troiſieme corps de gens très légérement armées, compoſé de jeunes archers, & de bons hommes de traits, qu'on appelloit anciennement Férentaires. Suit un quatrieme corps mêlé de gens de boucliers les plus leſtes, des plus jeunes archers, & d'autres ſoldats dreſſés à

ſe ſervir adroitement de l'épieu, & des martiobarbules autrement plombées : ce ſont ceux qu'on nommoit autrefois les légérement armés. Pendant que les deux premieres lignes demeurent dans leur poſte, le troiſieme & le quatrieme corps ſe portent au-delà du front de l'armée, & chargent l'ennemi avec leurs fléches & leurs armes de jet : s'ils peuvent le tourner en fuite, ils le pourſuivent, aidés de la cavalerie : ſi, au contraire, ils ſont repouſſés, ils ſe replient ſur les Haſtaires & les Princes, & regagnent leurs rangs par les intervalles de ces deux lignes qui ſoutiennent tout le combat, dès qu'on eſt venu à l'épée & aux javelots. On faiſoit quelquefois un cinquieme corps des carrobaliſtaires, des manubaliſtaires, des fuſtibalaires, & des frondeurs. Les fuſtibalaires jettent des pierres avec le fuſtibale, qui eſt un bâton long de quatre pieds, par le milieu duquel eſt attachée une fronde de cuir : on s'en ſert avec les deux mains, & il lance les

pierres preſque comme l'onagre. Les frondes ſont faites de lin, ou de ſoyes d'animaux : on croit celles-ci meilleures. On mettoit dans la même claſſe ceux qui n'avoient point de boucliers : c'étoient de jeunes ſoldats ſurnuméraires qui combattoient en lançant des pierres à la main ou des dards. Le ſixieme corps, qui fait la troiſieme & la derniere ligne de l'armée, doit être compoſé des ſoldats les plus fermes, armés de grands boucliers, & cuiraſſés de pied en cap, que les Anciens appelloient triaires. Ils attendoient l'évenement du combat, & ſe repoſoient ſur leurs armes, afin de tomber enſuite plus vivement ſur l'ennemi avec des forces fraîches & entieres ; car s'il arrivoit quelque échec aux premieres lignes, il ne reſtoit d'eſpérance à rétablir les affaires que dans la vigueur de celle-ci.

III. Des eſpaces & des intervalles.

Mais, outre l'ordonnance générale des lignes, il y a des dimenſions à obſerver. Dans l'étendue de mille pas de terrein, un rang doit contenir ſeize

cens ſoixante-ſix fantaſſins, parceque chaque homme occupe trois pieds de front. Que ſi dans mille pas de terrein on veut former ſix rangs, il faut avoir neuf mille neuf cens quatre-vingt-ſeize hommes; & ſi de ce même nombre on ne veut faire que trois rangs, il faudra occuper deux mille pas de terrein, mais il vaut mieux multiplier les rangs que de trop étendre le front. Nous avons déja dit qu'il doit reſter un intervalle de ſix pieds d'un rang à l'autre: or, comme chaque ſoldat de la file en occupe encore un, ſi l'on veut mettre un corps de dix mille hommes ſur ſix de hauteur, il occupera mille pas en longueur, & trente-ſix pieds en hauteur. Selon ce compte, il ſera fort aiſé de ſupputer l'étendue proportionelle du terrein néceſſaire pour placer vingt ou trente mille hommes; & un Général ne peut point s'y tromper, lorſqu'il ſait une fois la capacité de ſon terrein. Mais ſi le champ de bataille eſt trop étroit, ou ſi l'on a des troupes ſurabondantes, il eſt à

propos de former neuf rangs, & même plus, parcequ'il y a plus d'avantage à combattre ſerré que ſur trop d'étendue. Un ordre de bataille trop prolongé aux dépens de ſa profondeur, eſt aiſément rompu au premier choc de l'ennemi; & après cela il n'y a plus de remede. Quant à la diſtribution des troupes, par rapport aux poſtes qu'elles doivent occuper, à la droite, à la gauche, ou au centre, on ſuit la regle ordinaire, qui eſt d'avoir égard au rang de chaque corps; ou bien on les répartit différemment, ſuivant les ennemis à qui l'on a affaire.

III. Diſpoſitions de la cavalerie dans une bataille.

L'infanterie miſe en bataille, on place la cavalerie ſur les aîles, obſervant que toute la cavalerie peſante, armée de cuiraſſes & de lances, touche immédiatement l'infanterie, & que la cavalerie légere, compoſée d'archers ou de cavaliers non cuiraſſés, ſoit alignée plus loin; car les flancs de l'infanterie doivent être couverts par la cavalerie la plus forte, & c'eſt à la cavalerie légere à enve-

loper & à mettre en déſordre les aîles de l'ennemi. Un Général doit auſſi ſavoir quelles troupes, quelles compagnies de cavalerie il faut oppoſer à telles autres des ennemis; & je ne ſais par quelle raiſon, dont on ne peut rendre compte, certains corps combattent mieux contre certains autres, & pourquoi ceux qui en ont battu de plus forts, ſont ſouvent vaincus par de plus foibles. Que ſi on n'a pas une auſſi bonne cavalerie que celle de l'ennemi, il faut, à l'exemple des anciens, l'entremêler de fantaſſins très leſtes, armées de boucliers légers, & dreſſés à cette eſpece de ſervice : on les appelloit autrefois velites. Après cela, quand les meilleurs chevaux des ennemis viendroient vous attaquer, ils n'auroient pas beau jeu contre vos deux armes mêlées. Ç'a été la ſeule reſſource de tous les anciens Généraux, qui ſuppléoient ainſi au défaut de leur cavalerie, en formant de jeunes gens bien diſpos à courir légerement, & à marcher dans l'eſcadron, chacun entre

deux chevaux, avec des boucliers légers, des épées & des armes de jet.

IV. Des corps de réſerve.

C'eſt une excellente méthode, & qui contribue beaucoup au gain d'une bataille, que celle d'avoir en réſerve derriere l'armée, des troupes d'élite de cavalerie & d'infanterie, ſous la conduite de Lieutenans Généraux, de Comtes & de Tribuns non employés ſur la ligne. Les unes ſe poſtent vers les aîles, les autres vers le centre, toujours prêtes à voler dans l'inſtant partout où l'on ſeroit preſſé trop vivement, afin d'empêcher la diſpoſition générale de ſe rompre, pour boucher les vuides que le déſordre y auroit fait, & rabattre l'audace des ennemis par ce remplacement ſubit. L'invention de cette méthode eſt dûe aux Lacédémoniens; les Carthaginois les imiterent; & les Romains, après ceux-ci, l'ont obſervée partout: en effet, il n'y en a point de meilleure. Le corps de bataille ne doit avoir qu'une action générale pour repouſſer ou pour rompre, s'il ſe peut, les ennemis: mais ſi

l'occaſion demande de former le *coin* ou la *tenaille*, c'eſt avec des troupes reſervées qu'il faut faire ces diſpoſitions. Il en eſt de même, ſi on eſt obligé de former la *ſcie*. Si, pour cela, on va prendre des gens ſur la ligne, on mettra la confuſion partout; & au cas qu'un pelotton volant des ennemis preſſe une aîle ou quelque autre partie de votre bataille, & que vous n'ayez point de troupes de réſerve à lui oppoſer, ſi vous tirez de l'infanterie ou des chevaux de votre corps de bataille, en voulant vous couvrir d'un côté, vous vous découvrirez de l'autre avec plus de danger encore. Si vous n'avez pas de troupes de reſte, il vaut mieux faire votre front de bataille plus court, pour vous ménager des réſerves plus conſidérables. En un mot, il faut avoir vers le centre un bon corps de réſerve, compoſé de l'élite de votre infanterie, & bien armé, dont vous puiſſiez former le coin, pour percer & rompre bruſquement les ennemis; & de même vers les aîles

des réſerves de cavalerie cuiraſſée & armée de lances, avec de l'infanterie légere, pour tourner & enveloper les aîles de l'armée ennemie.

V. Des poſtes des Généraux dans une bataille.

Le premier Général ſe place ordinairement à l'aîle droite, entre la cavalerie & l'infanterie : de ce poſte il peut gouverner tout le corps de bataille ; ſe porter librement partout où il eſt beſoin ; diriger, par ſes ordres, les mouvemens de ſes deux armes ; & les animer, par ſa préſence, à faire leur devoir. C'eſt à lui à tourner l'aîle gauche de l'ennemi qui lui eſt oppoſée, & à la charger par derriere avec ſa réſerve de cavalerie mêlée d'infanterie légere. Le ſecond Général ſe place au centre de l'infanterie pour la ſoutenir & l'encourager. Il doit avoir auprès de lui un corps de réſerve de ſa plus brave infanterie & bien armée, pour en former le coin & percer la ligne des ennemis, ou pour leur oppoſer la tenaille, au cas qu'ils formaſſent le coin les premiers. La gauche eſt le poſte du troiſieme Général,

qui doit avoir du courage & de la prudence, parceque cette partie de l'armée eſt difficile à mener, & n'a pas la même force que la droite. C'eſt pourquoi ce Général a beſoin d'avoir une réſerve de bonne cavalerie & d'infanterie très-leſte, pour s'en ſervir à étendre doujours ſa gauche, afin de l'empêcher d'être envelopée.

On ne doit point pouſſer le cri du combat avant que les deux armées ne ſe ſoient jointes; c'eſt une marque de lâcheté ou d'ignorance que de crier de loin, puiſque l'ennemi eſt bien autrement épouvanté, quand l'horreur du cri & le fer des traits le frapent en même temps. Il faut auſſi toujours tâcher de vous mettre en bataille le premier. Vous pouvez faire à votre gré vos diſpoſitions, quand perſonne ne s'y oppoſe: vous augmentez par-là la confiance de vos troupes, & vous la diminuez à votre adverſaire, parcequ'on ſe donne un air de ſupériorité en préſentant le combat; & les ennemis qui voient votre armée ſe

qui ſe termine en pointe par le front, & qui s'élargit à ſa baſe. Son uſage eſt de rompre la ligne des ennemis, en faiſant qu'un grand nombre d'hommes lancent leurs traits vers un même endroit : les ſoldats l'appellent *tête de porc*. A cette diſpoſition on en oppoſe une autre qu'on appelle la *tenaille*, parceque ſa figure reſſemble à la lettre V. Elle ſe forme d'un corps de ſoldats d'élite bien ſerrés qui reçoivent le coin, l'enferment des deux côtés, & l'empêchent d'entamer le corps d'armée. On choiſit auſſi de braves gens pour former la *ſcie*. C'eſt une diſpoſition en ligne droite qu'on porte promptement au front de bataille pour y reparer le déſordre. Le peloton eſt un corps qui n'a point de poſte ſur la ligne, qui voltige de toutes parts, chargeant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. A ces pelotons on en oppoſe d'autres plus nombreux ou meilleurs. Gardez-vous bien de penſer à changer votre ordonnance, lorſque l'action eſt engagée, ou à tranſporter

ter quelques corps de leurs poſtes dans d'autres ; de ces changemens il nait auſſi-tôt du déſordre & de la confuſion dont l'ennemi ne manque pas de profiter.

VII. Sur combien de diſpoſitions on peut combattre.

Il y a ſept ſortes de diſpoſitions ou facons de ranger une armée en bataille pour une affaire générale. La premiere eſt celle du quarré long à grand front, ſur laquelle on a preſque toujours combattu, & dont on ſe ſert encore aujourd'hui : mais les habiles gens ne la jugent pas excellente, parce que dans la longueur qu'il faut lui donner, il ne ſe rencontre pas toujours un terrein égal & propre pour un ordre uniforme ; & pour lors ſi la ligne vient à floter dans quelques-unes de ſes parties elle eſt ſujette à être percée par ces endroits flotans : d'ailleurs, ſi l'ennemi eſt ſupérieur en nombre, il vous prend en flanc, envelope votre aîle droite ou la gauche, & vous met en grand danger d'être battu, ſi vous n'avez pas des troupes de réſerve qui s'y portent

promptement pour lui faire tête. Cette premiere diſpoſition ne convient donc qu'à un Général, qui par le nombre & la valeur de ſes troupes, peut entreprendre de tourner l'ennemi par ſes deux aîles, & de l'embraſſer de tous côtés.

La ſeconde & la meilleure de toutes les diſpoſitions, c'eſt l'oblique. Par celle-ci, avec peu de troupes, mais bonnes & diſtribuées à propos, on peut remporter la victoire, quand même on auroit à redouter le nombre & la valeur de l'ennemi. Voici comment on la met en œuvre. Les armées étant en préſence & s'avançant pour ſe charger, vous tiendrez votre gauche hors de la portée des fléches & de la droite de l'ennemi : vous joindrez obliquement leur gauche par votre droite; & commençant le combat avec votre meilleure cavalerie & l'élite de votre infanterie, vous tacherez de plier leur gauche, de l'enveloper, & de la prendre par derriere : ſi vous avez une fois commencé à la pouſſer, le reſte de

votre droite venant alors à s'étendre, & ſecondant vivement l'effort de la tête; vous remporterez infailliblement la victoire, ſans que la partie de votre armée que vous avez refuſée à l'ennemi, ait été expoſée : ſi votre adverſaire s'en ſert le premier, vous ferez paſſer à votre gauche la cavalerie & l'infanterie que nous avons dit qu'on devoit avoir en réſerve derriere l'armée ; & par cette manœuvre oppoſant à l'artifice de l'ennemi des forces multipliées, vous ſerez en état de lui réſiſter*. Une armée rangée dans cet ordre oblique, donne à peu près la figure de la lettre A, ou d'un niveau de maçon.

La troiſiéme diſpoſition eſt ſemblable à la ſeconde, moins bonne cependant & différente, en ce que l'on engage le combat par ſa gauche contre la droite de l'ennemi ; car l'effort de ceux de la gauche eſt toujours foible & imparfait. J'explique néanmoins comment on l'emploie. Si votre gauche vaut beaucoup mieux que votre

* *Voyez les remarques.*

droite, vous la renforcez encore de l'élite de votre cavalerie & de votre infanterie, & vous la mettez la premiere aux priſes avec la droite de l'ennemi, que vous vous hâtez autant qu'il eſt poſſible de pouſſer & d'envelopper, tandis que le reſte de votre armée où ſont vos plus foibles troupes, demeure aſſez éloigné de l'ennemi pour ne craindre, ni ſes traits, ni un coup de main. Il faut ſeulement prendre garde que votre ligne ainſi diſpoſée en écharpe, ne ſoit percée par les coins de l'ennemi. Vous ne pouvez donc vous ſervir avantageuſement de cette diſpoſition, qu'au cas que votre adverſaire ſoit plus foible de ſa droite, & que vous ſoyez conſidérablement plus fort de votre gauche.

La quatrieme diſpoſition eſt celle-ci. Votre armée marchant en pleine bataille, quand vous ſerez à quatre ou cinq cens pas de l'ennemi, il faut tout d'un coup, contre ſon attente, faire doubler le pas à vos deux aîles, laiſſant votre centre en chemin, les por-

ter bruſquement contre les deux ſiennes, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, & tâcher de les rompre promptement, & de les mettre en fuite. Mais, quoique cette maniere de combattre puiſſe vous donner tout d'un coup la victoire, ſi vous avez de très braves gens & capables d'une vive exécution, elle eſt pourtant dangereuſe, en ce qu'elle oblige celui qui s'en ſert de laiſſer ſon centre à nud, & de partager ſon armée en trois parties; ce qui donne enſuite beau jeu à l'ennemi, s'il n'eſt pas défait au premier choc, pour attaquer & les aîles diviſées & le centre abandonné à lui-même.

La cinquieme diſpoſition eſt ſemblable à la quatrieme : mais elle a cela de plus, que les légerement armés & les archers ſe mettent en premiere ligne devant le centre pour le couvrir contre les efforts de l'ennemi. Après cette précaution, on attaque ſans inquiétude la gauche des ennemis par ſa droite, & leur droite par ſa

gauche. Si on peut les mettre en fuite, on eſt auſſi-tôt vainqueur : & ſi on ne réuſſit pas, le centre du moins n'eſt point en danger, ſe trouvant protégé par l'armure légere & les archers.

La ſixieme diſpoſition, qui eſt très bonne, a beaucoup de rapport avec la ſeconde : c'eſt là reſſource de ceux qui ne peuvent compter ni ſur le nombre, ni ſur la bonté de leurs troupes ; & s'ils la ſavent bien employer, elle leur donne ſouvent la victoire : la voici. Votre armée en bataille s'approchant de celle de l'ennemi, il faut attacher bruſquement votre droite à ſa gauche, & y engager le combat avec ce que vous avez de meilleur en cavalerie & en infanterie, tenant pendant ce temps-là le reſte de l'armée fort éloigné de la droite des ennemis, & diſpoſé en long comme un javelot qui ſe préſente de pointe. Alors preſſant vivement leur gauche, & la prenant en flanc & par derriere, vous ne ſauriez manquer de la mettre en déroute. Il ne faut pas craindre que l'en-

nemi puiſſe ſecourir les ſiens par ſa droite ou par ſon centre, parceque votre corps d'armée eſt tenu alongé & diſpoſé comme la lettre I, & que par-là il eſt fort éloigné de la ſienne. On combat ſouvent dans les marches ſur cette ſixieme diſpoſition.

La ſeptieme diſpoſition eſt celle qui tire ſes avantages de la ſituation du terrein : on peut auſſi, par ſon ſecours, faire tête à l'ennemi avec des troupes moins bonnes & moins nombreuſes que les ſiennes. Pour vous en ſervir, il faut pouvoir appuyer une de vos aîles à la mer, ou à une riviere, à un lac, à un marais, à une ville, à une montagne, à un ravin qui empêche l'ennemi de vous déborder. Alors vous diſpoſerez le reſte de votre armée à l'ordinaire, excepté que vous renforcerez de toute votre cavalerie & de vos gens de trait, l'aîle qui n'eſt point appuyée, & vous combattrez avec aſſurance, parceque d'un côté vous êtes protégé par la nature du terrein, & de l'autre par votre cavalerie dou-

blée. Au reſte, il faut avoir pour maxime générale, quand on ne veut combattre que de ſa droite, de la garnir de ſes plus braves troupes; d'en faire autant quand on ne veut ſe ſervir que de la gauche; & de même, ſi on forme quelques coins devant ſon centre pour rompre l'ordonnance de l'ennemi, de les compoſer des ſoldats les mieux exercés : on n'a rien imaginé de meilleur. Ce n'eſt ordinairement qu'un petit nombre d'hommes qui gagnent les batailles Le grand art dans un Général eſt de ſavoir les choiſir, & & de les bien placer, conformément à ſon plan & aux ſervices qu'ils peuvent rendre.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

I. *Qu'il faut aider l'ennemi à fuir.* II. *Comment on ſe retire de devant l'ennemi, ſi l'on n'a plus envie de combattre.* III. *Des chameaux & des cavaliers cataphractaires.* IV. *Des chariots de guerre & des éléphans.* V. *Qu'à perte égale on peut être vainqueur, & qu'il y a des reſſources après une défaite.* VI. *Maximes générales.*

I. Qu'il faut aider l'ennemi à fuir.

LA plupart des Capitaines, qui ne connoiſſent pas bien la guerre, ſe laiſſent ſéduire à l'appas d'une victoire complette, & s'imaginent qu'il n'y a qu'à reſſerrer l'ennemi, l'acculer dans ſon terrein, ou l'embraſſer par le nombre de leurs troupes, de ſorte qu'il ne lui reſte aucun moyen de s'échapper: mais le déſeſpoir fait naître le courage à des gens qui ſe voient ainſi enfermés; la peur même prend les armes, lorſqu'elle n'a plus d'eſpérance; & l'on court volontiers à la mort, lorſqu'on ſait qu'il faut pé-

rir néceſſairement. On a fort loué la ſentence de Scipion ; qu'il faut faire un pont d'or à ſes ennemis pour faciliter leur fuite. En effet, trouvant une fois un chemin libre pour ſe ſauver, l'eſprit de déroute devient général, ils fuient de concert, & ce n'eſt plus qu'une boucherie. Que riſque-t'on en pourſuivant des vaincus, qui, pour mieux courir, ont jetté les armes qui pouvoient les défendre ? Plus l'armée des fuyards eſt grande, plus on en tue. On ne compte plus le nombre avec des gens à qui la peur trouble l'eſprit, & qui redoutent autant le viſage du vainqueur que ſes traits : mais des gens enfermés comme nous l'avons ſuppoſé, quoique foibles & en petit nombre, ſont cependant égaux à leurs ennemis, par cela même que ſe voyant ſans eſpérance, ils ſentent qu'ils n'ont plus d'autre reſſource que de ſe battre en déſeſpérés.

Le ſalut des vaincus, eſt de n'en point attendre.

Il ne me reſte plus, après ce qu'on vient de lire ſur la partie des batailles, qu'à examiner comment on peut éviter de combattre, & faire ſa retraite en préſence de l'ennemi. Les habiles gens qui ſe ſont trouvés dans ces occaſions, aſſurent qu'il n'y en a point de plus périlleuſes. En effet, en ſe retirant ſur le point de combattre, un Général diminue le courage des ſiens, & augmente celui des ennemis. Cependant, comme on eſt ſouvent obligé d'en venir là, il faut voir comment on peut s'en tirer ſans danger. Que vos gens ne ſachent pas que vous vous retirez pour éviter le combat; qu'ils croient, au contraire que c'eſt un artifice pour attirer l'ennemi dans des lieux plus avantageux pour le combattre, & plus propres à lui dreſſer des embuſcades, au cas qu'il vous ſuive. Ces raiſons ſont néceſſaires pour raſſurer des troupes qui ne ſongeroient qu'à fuir, ſi elles ſentoient que leur Général manquât de confiance.

II. Comment on ſe retire de devant l'ennemi, ſi on n'a plus envie de combattre.

Il faut auſſi prendre garde que l'en-

nemi ne s'apperçoive de votre retraite, & ne tombe auſſi-tôt ſur vous. Le moyen dont on s'eſt ſervi le plus généralement, c'eſt d'étendre ſa cavalerie devant ſon infanterie, pour dérober aux ennemis la vue des gens de pied, & la connoiſſance de leurs mouvemens. Enſuite, derriere ce rideau, on retire toutes ſes troupes, les unes après les autres, en commençant par les premieres diviſions qui ſe ramenent derriere les ſuivantes ; celles-ci ne bougeant point, juſqu'à ce que leur tour ſoit venu de marcher, & de ſe joindre, en reculant peu-à-peu, à celles qui ſe ſont retirées les premieres.

Des Généraux ont préféré les retraites de nuit : Ils faiſoient reconnoître les chemins, & s'éloignoient en diligence à la faveur de l'obſcurité, afin que l'ennemi ne s'en appercevant qu'à la pointe du jour, ne pût les atteindre. Cependant ils envoyoient en avant l'infanterie légere, pour occuper ſur la marche des collines avantageuſes, ſous leſquelles ils puſſent ſur-

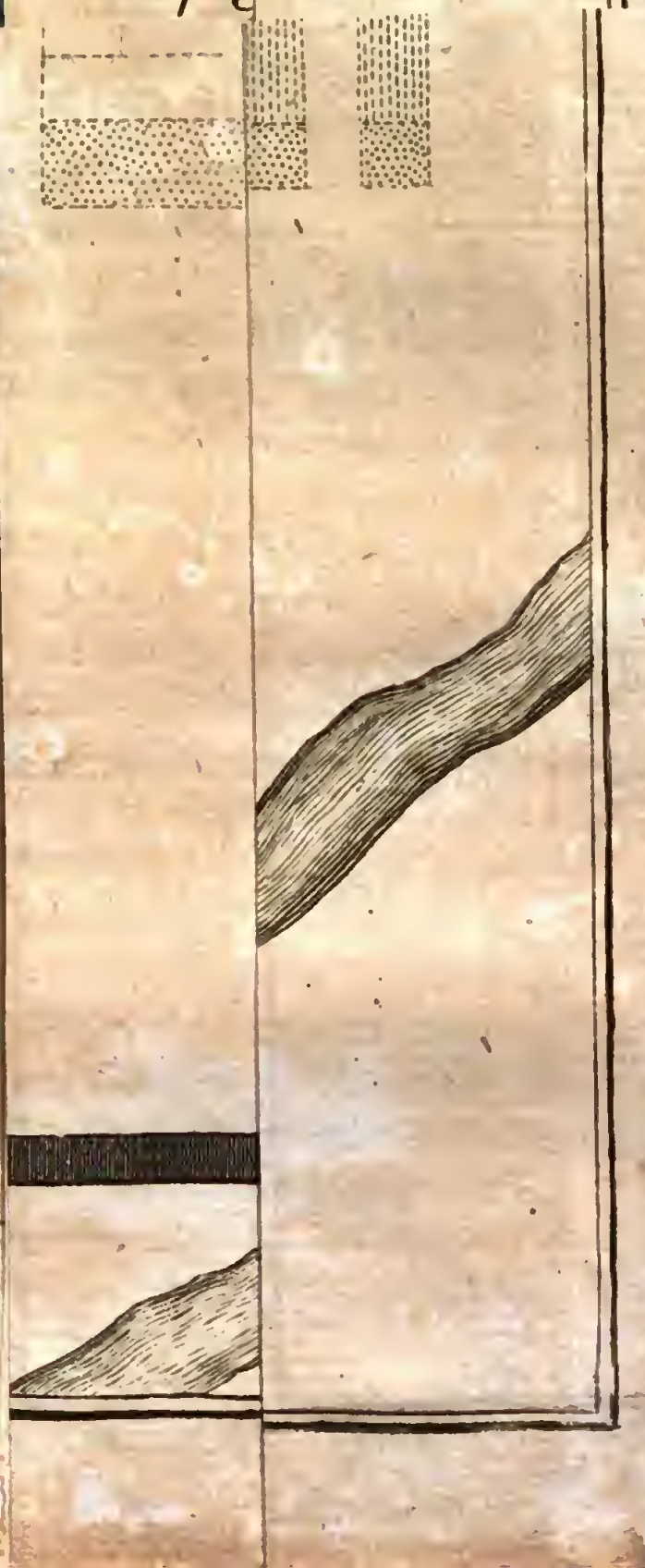
le-champ mettre toute leur armée en ſureté : & , ſi l'enemi s'attachoit à pourſuivre, l'armure légere, qui étoit maîtreſſe des hauteurs, fondoit ſur lui avec la cavalerie. Il n'y a rien de plus dangereux pour des gens qui pourſuivent inconſidérément, que d'être attendus par des troupes préparées à les recevoir, ou embuſquées : & les retraites ſont juſtement les vraies occaſions pour dreſſer des embuſcades, parce qu'on s'abandonne avec moins de précaution ſur des gens qui ſemblent fuir ; & plus cette confiance eſt exceſſive, plus les riſques en ſont grands.

Les ſurpriſes arrivent ordinairement dans les marches, quand on n'eſt point ſous les armes, qu'on repaît négligemment, & qu'on eſt épuiſé de fatigues, lorſque les chevaux ſont diſperſés à la pâture, ou que l'on ne ſoupçonne pas qu'on coure aucun danger : voilà ce qu'il faut éviter pour ſoi, & faire payer bien cher à l'ennemi, d'autant plus que le nombre & la valeur

ne ſervent de rien dans ces occaſions bruſques à ceux qui y ſont pris. Celui qui eſt battu dans une affaire générale, peut rejetter ſon malheur ſur la fortune, quoique l'art & la ſcience aient le plus de part aux évenemens des batailles : mais celui qui s'eſt laiſſé ſurprendre, & qui a donné dans les embuſcades de ſon ennemi, ne peut point abſolument excuſer ſa faute, parcequ'il pouvoit éviter d'y tomber, par ſa vigilance, & par le moyen de bons eſpions. Quand c'eſt l'ennemi qui ſe retire, voici le piége qu'on lui tend ordinairement. On le fait ſuivre à la piſte par un petit détachement de cavalerie, & l'on envoie en avant, par d'autres chemins, un bon corps de troupes ſe placer ſécretement ſur ſa marche. Lorſque ce détachement de cavalerie a atteint l'armée ennemie, il la tâte légérement, & ſe retire auſſitôt. L'ennemi, s'imaginant que tout le riſque eſt paſſé, ne s'obſerve plus, & laiſſe marcher ſes troupes en déſordre ; alors, ce corps qui étoit allé l'at-

MANUEL

V.º VII. pa



HARVARD

tendre par un autre chemin, tombe ſur lui, & lui fait porter la peine de ſon imprudence. Beaucoup de Généraux, pour ne point tomber dans les embuſcades, envoient devant eux occuper les lieux difficiles & les défilés des bois, lorſqu'ils en ont à traverſer; & aſſûrent encore par derriere leur retraite contre la pourſuite des ennemis, en leur barrant les chemins avec des abbatis d'arbres.

Au reſte, preſque toutes les occaſions de ſurpriſes & d'embuſcades dans les retraites ſont communes à l'un & à l'autre parti. Celui qui ſe retire, peut laiſſer derriere lui des troupes dans des vallées propres à cela, ou dans des montagnes couvertes de bois; & ſi les ennemis tombent dans le piége, revenir ſur ſes pas, & joindre ſes forces à celles de ſon embuſcade. De ſon côté, celui qui pourſuit; peut faire prendre de l'avance à de bonnes troupes, par des routes détournées, pour couper le chemin à ſon ennemi, & l'attaquer de front; tandis que l'ar-

mée qui le ſuit, l'attaquera par derriere. Celui qui eſt pourſuivi, peut remarcher & tomber la nuit ſur ſon ennemi dans le temps du ſommeil; & celui qui pourſuit, peut auſſi, quoique fort éloigné de ſon adverſaire, lui dérober des marches, & le ſurprendre au paſſage des rivieres. Celui qui précede, tâche d'écraſer les troupes de l'ennemi qui paſſeront les premieres pendant que le reſte en eſt ſéparé par le lit de la riviere; & l'armée qui ſuit, double le pas pour atteindre ceux des ennemis qui n'ont point encore pû paſſer.

III. Des chameaux & des cavaliers cataphractaires.

Anciennement quelques nations ont combattu ſur des chameaux, comme font encore aujourd'hui certains peuples d'Afrique. Cet animal, fait pour les ſables & pour endurer la ſoif, ſait, dit-on, par un inſtinct ſûr, reconnoitre les chemins que la pouſſiere a couverts: du reſte, excepté la nouveauté qui peut d'abord étonner, il n'eſt pas d'un grand uſage dans les combats. Les cavaliers *cataphractaires* ou armés de toutes piéces, ſont, à la

vérité, à couvert des bleſſures par leurs armes défenſives; mais à cauſe du poids & de l'embarras de ces mêmes armes, il eſt facile de les prendre, & ils tombent ſouvent entre les mains des fantaſſins : cependant, placés devant les légions, ou mêlés avec les légionaires, ils rendent un bon ſervice : & quand les armées ſe choquent & combattent de pied ferme, ils percent ſouvent la ligne de l'ennemi.

IV. Des chariots de guerre, & des éléphans.

Antiochus & Mithridate ſe ſervirent, dans leurs guerres contre les Romains, de chariots armés de faulx, qui firent d'abord beaucoup de peur, & dont on ſe moqua enſuite. Une pareille machine trouve difficilement un terrein toujours uni ; peu de choſe l'arrête ; & un ſeul de ſes chevaux tué ou bleſſé, la fait prendre : mais les Romains s'en défaiſoient particulierement par l'expédient que voici. Au moment que l'affaire s'engageoit, ils ſemoient promptement par tout le champ de bataille des chauſſe-trapes, ſur leſquelles les chevaux de ces cha-

riots de guerre venant à ſe jetter à toute bride, ne pouvoient manquer de ſe perdre. La chauſſe-trape eſt une machine défenſive compoſée de quatre pointes ; elle en préſente toujours une debout portant ſur les trois autres, de quelque façon qu'elle tombe.

Les éléphans, par l'énormité de leurs maſſes, par leurs cris effrayans, & par la nouveauté du ſpectacle, épouvantent d'abord les hommes & les chevaux. Pirrhus en mit le premier en bataille contre les Romains dans la Lucanie ; après lui Annibal en Afrique. Le Roi Antiochus en Orient, & Jugurtha en Numidie, en avoient un grand nombre. Un centurion, dans la Lucanie, coupa avec ſon épée la trompe à un de ces animaux ; & l'on imagina différens moyens de s'en défendre. Entr'autres, on atteloit deux chevaux bardés à un chariot, de deſſus lequel des ſoldats armés de toutes pieces portoient aux éléphans de grands coups de ſariſſes : avec leurs armes défenſives, ils n'avoient rien à

craindre des archers que les éléphans portoient, & ils évitoient la fureur de ces animaux par la viteſſe de leurs chevaux. D'autres fois on leur oppoſoit des fantaſſins cataphractaires, qui, outre l'armure complette, avoient encore, le caſque, les épaules & les bras hériſſés de grandes pointes de fer, pour empêcher les éléphans de les ſaiſir avec leur trompe. Cependant les anciens les combattirent, principalement avec des velites : c'étoient de jeunes gens armés à la légere, extrêmement agiles, & fort adroits à lancer de cheval les armes de jet. Ils voltigeoient autour des éléphans, & les tuoient avec des épieux ou de grands javelots : mais dans la ſuite les ſoldans s'enhardiſſant, s'attroupoient pour les attaquer à coups de traits, ſans autre façon, & les abattoient ſous la grêle des armes de jet qu'ils leur lançoient. On y joignit des frondeurs, qui, avec la fronde ou le fuſtibale, aſſommoient à coups de pierre les conducteurs des éléphans, & les ſol-

dats qui étoient dans les tours ; & c'eſt le meilleur expédient qu'on ait trouvé.

Outre cela, à l'aproche de ces bêtes, les ſoldats ouvroient leurs rangs pour les laiſſer paſſer ; & lorſqu'elles avoient pénétré aſſez avant dans le corps de bataille, on les entouroit, & on les prenoit ſans les bleſſer avec leurs conducteurs. Il eſt bon auſſi de placer derriere la ligne, des baliſtes trainées ſur leurs affuts par deux chevaux ou mulets, pour percer les éléphans, quand ils s'avanceront à la portée du trait. Ces baliſtes doivent être un peu plus grandes qu'à l'ordinaire, pouſſer les traits plus loin & avec plus de force. Le fer des traits doit auſſi être plus fort & plus large, pour faire de grandes bleſſures dans ces grandes corps. Nous avons raporté un nombre de moyens pratiqués autrefois, & d'armes employées contre les éléphans, afin que ſi jamais on ſe trouve dans le cas, on ſache ce qu'on peut oppoſer à ces bêtes énormes.

S'il arrive qu'une partie de votre armée ſoit victorieuſe, & que l'autre ſoit battue, il ne faut point du tout déſeſpérer. Dans ces occaſions, la fermeté & la confiance d'un Général peuvent mettre la victoire de ſon côté; & nous en avons un grand nombre d'exemples. En effet, condition égale pour les pertes & pour les avantages, on regarde comme vainqueur celui qui ne ſe laiſſe point abattre par la mauvaiſe fortune. Il vous faut donc le premier dépouiller les morts de l'ennemi, crier le premier victoire, & ſonner des fanfares. Par des ſignes de confiance vous étourdirez l'ennemi, & vous enflerez le cœur à vos troupes, comme ſi vous aviez battu partout. Le malheur même d'une défaite entière n'eſt pas irréparable, & ſouvent la fortune a aidé des Généraux à s'en relever. Mais un homme prudent qui ſait que les armes ſont journalieres, prévient les évenemens; il ſe défie de lui-même, & ne riſque jamais une affaire générale ſans avoir

V. Qu'à perte égale on peut être vainqueur, & qu'il y a des reſſources après une défaite.

pris ſes meſures pour ſauver ſon armée ſans beaucoup de perte, en cas de mauvais ſuccès. Par exemple, en mettant quelques collines à ſa portée, ou quelque poſte fortifié ſur ſes derrieres, il y fera ſa retraite, en diſputant le terrein à l'ennemi avec ſes plus braves troupes, tandis que les autres ſe mettent en ſureté. Souvent auſſi une armée battue a défait à ſon tour, par la réunion de ſes forces, un ennemi qui la pourſuivoit en déſordre : & l'on ſent bien en effet dans quelle dangereuſe ſituation tombent des gens emportés par la joie de la victoire, lorſqu'on leur fait changer leur fierté en frayeur.

Mais enfin, quelque perte qu'on ait faite, il faut raſſembler les débris de ſon armée, redonner du courage à ſes ſoldats par des exhortations convenables, & leur diſtribuer d'autres armes : enſuite on fait de nouvelles levées ; on cherche à ſe renforcer par de nouveaux ſecours ; & (ce qui ſert bien plus encore à relever

le cœur de ſes troupes) il faut leur faire prendre leur revanche ſur les vainqueurs par des embuſcades, par des ſurpriſes dont on cherche les occaſions; & elles ne manquent guere, grace au penchant qu'a l'eſprit humain de s'enfler & de ſe relâcher imprudemment dans la proſpérité. Si quelqu'un s'imagine qu'on propoſe des reſſources où il n'y en a point, on le prie d'obſerver dans l'hiſtoire, que ceux à qui la victoire devoit reſter, ont toujours perdu des batailles dans les commencemens.

VI. Maximes générales de guerre.

Telle eſt la nature des choſes de la guerre, que ce qui vous eſt utile, nuiſe néceſſairement à votre ennemi; & que ce qui le favoriſe, vous ſoit toujours contraire. Sur ce principe, pour faire, ou ne faire pas quelque choſe, ne vous reglez jamais ſur ſa conduite, mais uniquement ſur le plan de vos intérêts; car vous commencez à agir contre vous-même, dès que vous imitez une démarche que l'ennemi a faite pour ſon avantage;

& de même, ce que vous aurez fait pour le vôtre, lui deviendra nuiſible, s'il veut l'imiter.

Plus vos troupes auront fait de ſervice dans les camps de Province, & plus vous aurez pris de peine à les exercer; moins vous courrez de danger en campagne.

Il ne faut jamais mener des ſoldats au combat, qu'on ne les ait éprouvés auparavant.

Il vaut mieux réduire l'ennemi par la faim, par des ruſes, par la terreur, que par des batailles, où la fortune a ſouvent plus de part que la valeur.

Il n'eſt point de meilleurs deſſeins que ceux qui ſeront abſolument ignorés de l'ennemi avant leur exécution.

L'occaſion à la guerre fait ordinairement plus que la valeur.

On gagne beaucoup à débaucher les ſoldats de l'ennemi, & à les recevoir, s'ils ſe livrent de bonne-foi, parceque les transfuges lui font plus de tort que ceux qu'on lui tue.

Il vaut mieux avoir plus de corps

de

de réſerve derriere l'armée, que de trop étendre ſon front de bataille.

Qui peut connoître au juſte l'état reſpectif de ſes forces & de celles de ſon ennemi, eſt difficilement battu.

La valeur eſt ſupérieure au nombre.

Le terrein fait ſouvent plus que la valeur.

Peu de gens naiſſent braves; beaucoup le deviennent par la force d'une bonne inſtitution.

Une armée ſe fortifie par le travail, & s'énerve par l'oiſiveté.

N'engagez jamais une affaire générale, que vous ne voyez le ſoldat ſe promettre la victoire.

La nouveauté étonne; les choſes communes ne font plus d'impreſſion.

Celui qui pourſuit inconſidérément un ennemi avec des troupes débandées, veut lui céder la victoire.

Qui n'a pas fait proviſion de bled & de vivres néceſſaires, eſt vaincu ſans coup férir.

Si l'on eſt ſupérieur aux ennemis par le nombre & par la bonté de ſes

troupes, il faut combattre ſur la diſpoſition du quarré long, qui eſt la premiere.

Si vous vous ſentez inférieur à l'ennemi, il faut porter obliquement votre droite contre ſa gauche : c'eſt la ſeconde diſpoſition.

Si vous comptez ſur la bonté de votre gauche, attachez-la obliquement à la droite de l'ennemi : c'eſt la troiſieme diſpoſition.

Si l'on a des ſoldats extrêmement bien dreſſés, il faut charger bruſquement les deux aîles des ennemis par les deux ſiennes, laiſſant le centre en chemin : c'eſt la quatrieme diſpoſition.

Si l'on a d'excellente infanterie légere, il faut en couvrir ſon centre, & attaquer les deux aîles des ennemis par ſes deux aîles, le centre ne bougeant point : c'eſt la cinquieme diſpoſition.

Qui ne compte ni ſur le nombre ni ſur la valeur de ſes troupes, donne de ſa droite ſur la gauche des enne-

mis; s'il eſt forcé de combattre, le reſte de ſon armée demeurant en arriere diſpoſé en colonne, & alongé comme un javelot : c'eſt la ſixieme diſpoſition.

Quand on a des troupes foibles & peu nombreuſes, il faut appuyer un de ſes flancs à une montagne, à une ville, à la mer, à une riviere : c'eſt la ſeptieme diſpoſition.

Qui compte ſur ſa cavalerie, cherche un terrein qui lui convienne, & combatte principalement de ſa cavalerie.

Qui fait fond ſur ſon infanterie, lui choiſiſſe un champ de bataille convenable, & combatte principalement de ſon infanterie.

Si un eſpion rode dans votre camp, faites rentrer pendant le jour tous vos ſoldats dans leurs tentes, & il eſt d'abord pris.

Quand vous connoîtrez que l'ennemi a éventé vos deſſeins, changez-les auſſi-tôt.

Conſultez avec pluſieurs perſonnes

ce qui ſe peut faire : mais, pour ce que vous voulez exécuter, ne prenez conſeil que de peu de gens choiſis & fideles, ou plûtôt que de vous ſeul.

La crainte & les châtimens corrigent les ſoldats dans leurs quartiers. En campagne, l'eſpérance & les récompenſes leur font faire leur devoir.

Les bons Généraux ne donnent jamais des batailles, que par occaſion ou par néceſſité.

Il y a bien de l'art & de la ſageſſe à preſſer davantage l'ennemi par la faim que par le fer.

Il y auroit beaucoup d'inſtruction à donner ſur la cavalerie : mais, comme elle s'eſt perfectionnée, depuis les Anciens, du côté de l'exercice & des évolutions, & qu'elle a beaucoup gagné pour l'armement & la qualité des chevaux, je penſe qu'il n'y a rien à chercher dans les livres. Ce qui ſe pratique aujourd'hui nous ſuffit.

Que les ennemis ne ſachent point ſur quelle diſpoſition vous allez les combattre, de peur qu'ils ne vous en faſſent perdre les avantages par des meſures contraires.

Voilà, en abrégé, Empereur invincible, ce que les Ecrivains militaires les plus diſtingués nous ont laiſſé de préceptes pratiqués dans différens temps, & confirmés par les expériences. Les Perſes admirent votre dextérité à tirer les fléches : les Huns & les Alains voudroient en vain imiter votre adreſſe & votre bonne grace à manier un cheval : le Sarrazin & l'Indien n'égalent pas votre légéreté à la courſe : les maîtres d'eſcrime eux-mêmes tiennent à honneur de comprendre une partie de ce que vous exécutez. Quelle gloire pour votre Majeſté, de joindre les regles de la tactique, l'art de combattre & la ſcience de vaincre, à tous ces nobles exercices ! De réunir enſemble, au même point de perfection, la capacité & la va-

leur, & de montrer à tout votre Empire que vous ſavez faire également le devoir de ſoldat & de Général!

Fin du troiſieme Livre.

A L'EMPEREUR
VALENTINIEN.
PRÉFACE.

LES hommes groſſiers & ſauvages, dans les premiers temps du monde, vécurent diſperſés comme les bêtes, & ne formerent des liens de ſociété, que par l'établiſſement des Villes, où l'utilité commune prit le nom de république; c'eſt pourquoi les Nations les plus puiſſantes, & les Princes revêtus du pouvoir ſouverain, n'ont point imaginé de plus grande gloire, que de fonder des Villes, ou d'en réparer d'autres déja fondées, pour leur donner leur nom: c'eſt en cela qu'éclate la grandeur de VOTRE-MAJESTÉ. *D'autres Princes ont travaillé à peu de Places, ou même à une ſeule; mais, par des travaux continuels, vous en avez rétabli ſans nom-*

bre, à un point de perfection, qu'elles ſemblent moins bâties par les mains des hommes, que faites par un coup du Ciel. Votre félicité, votre modération, la pureté de vos mœurs, votre clémence exemplaire, votre amour pour les beaux-arts, vous mettent au-deſſus de tous les Empereurs. Nous admirons vos vertus, & le bonheur de votre regne : nous poſſédons ce qui a fait les deſirs des ſiecles précédens, & ce qui ſera à jamais les regrêts de la poſtérité. Nous nous félicitons, avec tout l'Univers, d'avoir reçu tout ce que les vœux des humains peuvent demander, & tout ce que la bonté divine peut leur accorder. Rien ne montre mieux l'utilité des fortifications, & la ſageſſe des vues de VOTRE MAJESTÉ *dans les grands ouvrages qu'elle fait faire, que l'exemple de Rome même, qui ne dut autrefois le ſalut de ſes Citoyens qu'à la défenſe du Capitole : un Fort ſeul ſauva cette ville deſtinée à l'Empire du monde entier. L'attaque & la défenſe des places*

ces ſont donc une partie importante, & qui entre néceſſairement dans l'ouvrage que j'ai entrepris par le commandement de VOTRE MAJESTÉ. *Je vais la traiter méthodiquement, ſur les lumieres des différens Auteurs qui en ont écrit; & je ne plaindrai point un travail qui peut contribuer à l'utilité publique.*

INSTITUTIONS MILITAIRES.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

I. *De la fortification naturelle & artificielle des places.* II. *De l'enceinte des places.* III. *Du rempart.* IV. *Des herſes & des portes.* V. *Des foſſés.* VI. *Comment on ſe couvre contre les fléches des aſſiégeans.* VII. *Des munitions de bouche pour un ſiége.* VIII. *Des munitions de guerre.* IX. *Des cordes des machines.* X. *Moyens pour empêcher qu'on ne manque d'eau.* XI. *Maniere de faire du ſel.* XII. *Du premier aſſaut.*

I. De la fortification naturelle.

LEs Places & les Châteaux ſont forts par la nature ou par l'art ; &,

ce qui vaut mieux encore, par l'un & par l'autre ; par la nature, quand leur aſſiette eſt ſur un lieu élevé ou eſcarpé, environné de la mer, de marais, ou de rivieres ; par l'art, quand on les entoure de remparts & de foſſés. Il eſt plus ſûr de profiter des avantages naturels du lieu, lorſqu'il s'agit de bâtir une place ; parcequ'en les négligeant, il faut tout tirer de l'induſtrie & du travail : cependant on voit de vieilles places aſſiſes dans des plaines découvertes, qu'au défaut de la ſituation on a rendues imprenables à force d'art & d'ouvrages.

I. De l'aſſiette & artificielle des places.

Les Anciens trouverent que l'enceinte d'une place ne devoit point être ſur une même ligne continue, à cauſe des béliers qui batteroient trop aiſément en bréche : mais, par le moyen des tours placées dans le rempart aſſez près les unes des autres, leurs murailles préſentoient des parties ſaillantes & rentrantes. Si les ennemis veulent appliquer des échelles, ou approcher des machines contre une

II. De l'enceinte des places.

muraille de cette conſtruction, on les voit de front, de revers, & preſque par derriere; & ils ſont comme enfermés au milieu des batteries de la place qui les foudroient.

III. Du rempart. Pour donner la plus grande force à un rempart, voici comment on le conſtruit: On éleve deux murs paralleles, à vingt pieds l'un de l'autre; dans cet intervalle, qui fera l'épaiſſeur du rempart, on jette la terre qu'on a tirée du foſſé, & on la foule à coups de batte. Les deux murs ne ſe font point de même hauteur: celui qui regarde l'intérieur de la place doit être beaucoup plus bas que l'autre, afin que l'on puiſſe pratiquer une pente douce & aiſée pour monter de la ville à ſes défenſes. Il eſt difficile à un bélier de ruiner un mur qui eſt ſoutenu par des terres; & quand par hazard il emporteroit les pierres, cette maſſe de terre foulée réſiſteroit encore à ſes coups comme une véritable muraille.

IV. Des herſes & des portes. Il s'agit de garentir les portes des feux qu'on peut y jetter; Pour cet

effet, on les couvre de peaux fraîches ou de lames de fer; mais cela ne vaut pas l'invention des anciens, qui eſt d'ajouter devant les portes un réduit, à l'entrée du quel on met une herſe ſuſpendue avec des cordes ou des chaînes de fer: &, ſi les ennemis s'aviſent d'entrer, la herſe tombe ſur eux, les enferme & les livre aux aſſiégés. Cependant il faut encore que la muraille au-deſſus de la porte ſoit conſtruite en maſſe-coulie; afin de verſer de l'eau, & d'éteindre le feu s'il étoit à la porte.

V. Des foſſés.

Il faut faire devant les places les foſſés très larges & très profonds, afin que les aſſiégeans ne puiſſent pas facilement les combler, & que les eaux qui y ſont, venant à regorger dans leurs mines, les empêchent de les continuer. La profondeur des foſſés & les eaux ſont les deux grands obſtacles à ces travaux ſouterrains.

VI. Comment on ſe couvre contre les fléches.

Comme il eſt à craindre que la grande quantité de fléches, que peuvent tirer les aſſiégeans, ne faſſe aban-

des assiégeans.

donner le rempart, & ne leur donne la facilité d'escalader la place, la plus grande partie des soldats de la garnison doivent avoir de grands boucliers, & des armures complettes; & pour les mieux couvrir encore, on tend sur les remparts des voiles & des couvertures de crin. Ce double parapet flottant amortit les fléches, & les laisse difficilement passer. A cela l'on a ajoûté l'invention des *metelles*, qui sont des caisses de bois qu'on remplit de pierres, & on les arrange le long des courtines avec tant d'art, que les assiégeans en montant à l'escalade, ne peuvent y toucher sans faire pleuvoir les pierres sur leurs têtes.

VII. Des munitions de bouche pour un siége.

Nous parlerons, dans leur lieu, des différentes méthodes d'attaque & de défense; mais il faut savoir auparavant qu'il y a deux manieres en général d'attaquer une place: la premiere, quand on la presse de vive force, & qu'on livre des assauts: la seconde, quand, après avoir investi la place, on détourne l'eau aux assiégés, &

qu'on leur coupe tous les vivres pour les faire rendre par famine ; & c'eſt la façon de fatiguer les aſſiégés à ſon aiſe & ſans rien riſquer. Pour n'y point être expoſé, il faut, au moindre ſoupçon qu'on a du deſſein de l'ennemi, tranſporter dans la place tous les vivres qu'il peut y avoir à la campagne, afin que les aſſiégés en aient au-delà même du beſoin, & que la diſette oblige les ennemis de ſe retirer. Il eſt à propos de ſaler non-ſeulement les porcs, mais encore tous les animaux qu'on ne peut pas faire vivre dans une place fermée, afin de ménager le pain par la viande. La volaille eſt néceſſaire pour les malades, & ſe nourrit à peu de frais dans la ville. Il faut ſurtout amaſſer beaucoup de fourage, & brûler tout ce qu'on n'en peut pas enlever. On doit auſſi faire de grandes proviſions de vin, de vinaigre, de fruits, & de légumes de toute eſpece, & ne rien laiſſer qui puiſſe ſervir à l'ennemi. L'agrément & l'utilité perſuadent encore que l'on doit avoir

grand ſoin des jardins publics & particuliers. Mais il ſert peu d'avoir amaſſé de grandes proviſions, ſi dès le commencement la diſtribution ne s'en fait avec ſageſſe. Ceux qui ont obſervé l'œconomie au milieu de l'abondance, n'ont jamais été expoſés à la famine. Souvent auſſi on a fait ſortir d'une place aſſiégée les femmes, les enfans & les vieillards, de peur que la diſette des vivres ne forçât la garniſon à ſe rendre.

VIII. Des munitions de guerre. Il faut faire proviſion de bitume, de ſoufre, de poix liquide, & de cette huile qu'on nomme incendiaire, pour brûler les machines des ennemis. On garde, dans les magaſins, du fer & de l'acier avec du charbon, pour fabriquer des armes, & du bois propre à faire des hampes à toutes ſortes de traits. On ramaſſe avec beaucoup de ſoin dans les rivieres des pierres rondes, parcequ'elles en ſont plus peſantes, & qu'on les jette mieux. On les entaſſe dans les tours & ſur les remparts, les plus petites pour être

jettées à la main avec la fronde ou le fuſtibale, les médiocrement groſſes pour être lancées avec les onagres, & l'on range les plus peſantes & les plus roulantes le long des parapets, pour écraſer les aſſaillans, & briſer les machines. On fait auſſi de très grandes roues de bois verd, ou bien on coupe ſur les plus forts arbres de gros cylindres, qu'on polit pour leur donner plus de volubilité. Ces maſſes abandonnées à leur impétuoſité ſur les décombres d'une brêche, renverſent les ennemis, & jettent l'épouvante partout. Il faut avoir auſſi en magaſin des poutres, des madriers, & des clous de toute grandeur ; car on ne réſiſte aux machines des aſſiégeans que par d'autres machines, ſurtout lorſqu'il s'agit de donner promptement de la hauteur aux murailles & aux parapets, pour n'être pas commandé par les tours mobiles des aſſiégeans.

Il faut auſſi avoir une attention particuliere à ſe fournir de cordes de

IX. Des cordes des machines.

nerfs : les onagres, les baliſtes, & les autres machines ne ſervent de rien, ſi elles ne ſont bandées avec des cordes de cette eſpece. On aſſure cependant que les crins des chevaux ſont bons : & il eſt hors de doute, par l'expérience que les Romains en ont faite dans un cas preſſant, que les cheveux des femmes n'ont pas moins de force. Au ſiége du Capitole, les machines étant démontées, à force de ſervir, & les cordes de nerfs manquant abſolument, les Dames donnerent leurs cheveux à leurs maris, qui en remonterent les machines, & repouſſerent vigoureuſement les ennemis : ſacrifice louable qui ſauva la liberté de ces femmes vertueuſes & celle de leurs maris. Il faut auſſi faire proviſion de couvertures de poil & de peaux crues, pour couvrir les baliſtes & les autres machines.

X. Moyens pour empêcher qu'une place ne manque d'eau.

C'eſt un grand avantage pour une place, que d'avoir dans ſon enceinte des fontaines qui ne tariſſent point. Quand on en eſt privé, il faut creuſer

des puits à toute profondeur, & en tirer les eaux avec des cordes : mais ſi on eſt aſſiégé dans des fortereſſes ſituées ſur des montagnes, dans un terrein ſec, ou ſur le roc, comme il arrive quelquefois, on cherche des veines d'eau plus baſſes hors de l'enceinte de la place, & on les protége avec les batteries des murailles & des tours qui en aſſurent la communication. Que ſi cette ſource eſt hors de la portée du trait, mais cependant au-deſſous de la place, & ſur le même côté, il faut conſtruire entre le corps de la place & cette ſource, un petit fort qu'on appelle bourg, dans lequel on établit des baliſtes & des archers pour éloigner les ennemis, & défendre les gens qu'on envoie à l'eau. On creuſe encore de bonnes citernes dans tous les bâtimens publics, & dans beaucoup de maiſons particulieres, pour recueillir les eaux de pluie. Au reſte, la ſoif a rarement fait prendre une place, malgré le peu d'eau qu'il y avoit, lorſque les aſſiégés ne

s'en ſervoient que pour boire.

XI. Maniere de faire du ſel.

Si l'on eſt aſſiégé dans une ville maritime, & que le ſel vienne à manquer, on conduit l'eau de la mer dans des canaux & des réſervoirs plats, où la chaleur du ſoleil la réduit en ſel. Mais ſi l'ennemi vous empêche d'approcher de l'eau, comme cela arrive ſouvent, on amaſſe les ſables que la tempête a portés au loin, on les lave dans de l'eau douce, que l'action du ſoleil convertit auſſi en ſel.

XII. Du premier aſſaut.

Quand on attaque des places de vive force, le péril eſt réciproque : cependant il en coûte plus de ſang aux aſſiégeans dans les aſſauts meurtriers qu'ils livrent ; mais les aſſiégés ont plus de peur. La hardieſſe des aſſaillans qui menacent d'emporter la place, l'appareil effrayant des troupes en bataille ſous les murailles, le bruit des trompettes, les cris des hommes, épouvantent d'autant plus qu'on y eſt moins accoutumé. Alors, ſi les aſſiégés ne ſont point faits aux dangers, & qu'ils ſe laiſſent étonner au premier aſſaut,

on dreſſe les échelles, & la ville eſt priſe: Mais, ſi cet aſſaut eſt ſoutenu vigoureuſement par des gens aguérris, le courage croît auſſi-tôt aux aſſiégés, la peur n'a plus de lieu aux attaques, & l'on n'emploie des deux côtés que l'art & la force.

CHAPITRE II.

I. *Machines pour l'attaque des places.* II. *Du bélier, de la faulx, & de la tortue.* III. *Des vignes, des mantelets, & du cavalier.* IV. *Des muſcules.* V. *Des tours mobiles.* VI. *Comment on met le feu aux tours mobiles.* VII. *Comment on exhauſſe la muraille.* VIII. *Uſage des mines contre les tours mobiles.* IX. *Des échelles, harpes, exoſtres, & ſollonons.* X. *Des baliſtes, onagres, ſcorpions, arbalêtes, fuſtibales, & frondes, pour la défenſe des murs.* XI. *Des matelats, nœuds coulans, loups & colones peſantes contre le bélier.*

ON ſe ſert, pour prendre une place, de tortues, de béliers, de faulx, de vignes, de mantelets, de muſcules, de

I. Machines pour l'attaque des places,

tours. Je vais montrer la conſtruction de ces machines, avec la maniere de s'en ſervir dans l'attaque, & d'y réſiſter dans la défenſe.

II. Du bélier, de la faulx, & de la tortue.

On conſtruit la *tortue* avec des membrures & des madriers; & on la garantit du feu, en la revêtiſſant de cuirs crus, de couvertures de poil, ou de pieces de laine: elle couvre une poutre armée à l'un de ſes bouts d'un fer crochu, pour arracher les pierres de la muraille: alors on donne le nom de *faulx* à cette poutre, à cauſe de la figure de ſon fer; ou bien, on la garnit de fer à cette tête, & on l'appelle *bélier*, ſoit parcequ'elle abbat les murailles par la dureté de ſon tront, ſoit parcequ'elle recule, à la façon des vrais béliers, pour frapper enſuite avec plus de force. La tortue a auſſi tiré ſa dénomination de ſa reſſemblance avec l'animal de ce nom. Comme tantôt il retire, & tantôt il avance ſa tête, de même cette machine fait rentrer & reſſortir ſa poutre, pour heurter plus violemment.

Les Anciens appelloient *vignes*, des galeries d'approche, à qui le ſoldat donne aujourd'hui un nom barbare. On compoſe cette machine d'une charpente légere, & on lui donne ſept pieds de haut, & huit de large, ſur ſeize de long, avec un double toît de planches & de claies. Ses côtés ſe garniſſent d'un tiſſu d'oſier impénétrable aux coups de pierres, & aux traits : &, de crainte du feu, on couvre le tout en dehors de cuirs frais ou de couvertures de laine ; on joint de front pluſieurs de ces machines, ſous leſquelles les aſſiégeans s'avancent à couvert au pied des murailles pour les ſaper. Les *mantelets* ſont faits d'une charpente ceintrée, & couverte d'un tiſſu d'oſier qu'on garnit de peaux fraîches ou de pieces de laine : On les conduit où l'on veut, comme des chariots, par le moyen de trois petites roues placées, l'une au milieu ſur le devant, & les autres ſur le derriere aux deux extrémités. Les aſſiégeans approchent ces mantelets des murailles ; &, de

III. Des vignes, des mantelets, & du cavalier.

deſſous ce couvert, ils délogent les aſſiégés des remparts à coups de fléches, avec la fronde, ou des traits, pour faciliter l'eſcalade. Le *cavalier* eſt une terraſſe qu'on éleve avec du bois & de la terre contre les murailles, pour lancer des traits dans la place.

IV. Des muſcules. On nomme *muſcules* de petites machines ſous leſquelles les aſſiégeans comblent le foſſé de la place avec des pierres, de la terre, & des faſcines qu'ils y portent; conſolident & applaniſſent le terrein, afin que les tours ambulantes puiſſent approcher de la muraille ſans obſtacles. On les appelle muſcules, du nom d'un petit poiſſon de mer. Comme ce poiſſon ſert de guide aux baleines, & leur eſt continuellement utile malgré ſa petiteſſe, de même ces petites machines deſtinées au ſervice des grandes tours, marchent devant elles pour leur ouvrir le paſſage, & leur frayer les chemins.

V. Des tours mobiles. Les *tours* ſont de grands bâtimens aſſemblés avec des poutres & des madriers,

driers, & revêtus avec ſoin de peaux crues, ou de couvertures de laine, pour garantir un ſi grand ouvrage des feux des ennemis. Leur largeur ſe proportionne ſur la hauteur ; quelquefois elles ont trente pieds en quarré, quelquefois quarante ou cinquante : mais leur hauteur excéde les murs & les tours de pierre les plus élevées. Elles ſont montées avec art ſur pluſieurs roues, dont le jeu fait mouvoir ces prodigieuſes maſſes. La place eſt dans un danger évident, quand la tour eſt une fois jointe aux murailles ; ſes étages ſe communiquent en dedans par des échelles, & elle renferme différentes machines pour prendre la ville. Dans le bas étage eſt un bélier pour battre en bréche ; le milieu contient un pont fait de deux membrures, & garni d'un parapet de clayonnage. Ce pont, pouſſé en dehors, ſe place tout d'un coup entre la tour & le haut du mur, & fait un paſſage aux ſoldats pour ſe jetter dans la place. Le haut de la tour eſt encore bordé de com-

battans armés de longs épieux, de fléches, de traits & de pierres, pour nettoyer les remparts. Dès qu'on en eſt venu là, la place eſt bien-tôt priſe. Quelle reſſource reſte-t-il à des gens qui ſe confioient ſur la hauteur de leurs murailles, lorſqu'ils en voient tout-à-coup une plus haute ſur leur tête ?

VI. Comment on met le feu aux tours mobiles.

Il y a pluſieurs manieres de ſe défendre contre ces redoutables machines. Si les aſſiégés ont du courage & de l'aſſurance, ils font une ſortie avec des troupes d'élite ; &, après avoir repouſſé l'ennemi, ils arrachent les cuirs qui couvrent la tour, & y mettent le feu : mais ſi la garniſon n'oſe pas riſquer une ſortie, on lance avec de grands baliſtes des *marteaux* ou des *phalariques* qui percent les peaux & les couvertures, & portent le feu dans le bois. Les marteaux ſont une ſorte de fléches ardentes qui mettent le feu par tout où elles peuvent s'attacher. La phalarique eſt une eſpece de lance armée d'un gros fer, entre

lequel & la hambe on entortille des étoupes pleines de ſouffre, de bitume, de réſine, & d'huile incendiaire. Ce trait lancé vivement par les baliſtes, perce les couvertures des tours, s'attache au corps de la machine, & la brûle ſouvent. On ſaiſit encore les momens que les aſſiégeans ne ſont point ſur leurs gardes: on deſcend avec des cordes des hommes qui portent de la lumiere dans des lanternes, & on les remonte de même après qu'ils ont mis le feu aux machines.

VII. Comment on exhauſſe la muraille.

Les aſſiégés, pour n'être point commandés & écraſés par une machine ſupérieure aux remparts, exhauſſent la partie du mur où la tour s'efforce d'approcher & cela ſe fait par une maçonnerie de pierre & de ciment, de terre détrempée ou de brique, ou enfin par une charpente. Ces tours redoutables ceſſent de l'être dès qu'elles ſe trouvent inférieures aux défenſes qu'on leur oppoſe. Mais voici la ruſe que les aſſiégeans ont coutume d'employer. La machine paroît d'abord plus baſſe

que les parapets de la place ; elle l'eſt en effet : mais elle renferme un autre petite tour qu'on ne voit pas, & que l'on fait monter avec des cordes & des poulies lorſqu'il en eſt temps ; elle s'éleve tout d'un coup au-deſſus des défenſes, & les ſoldats qui y ſont ſe jettent dans la place.

VIII. Uſage des mines contre les tours ambulantes.

Quelquefois on préſente au-devant d'une tour qui s'avance, de très longues poutres revêtues de fer, pour l'éloigner des murailles. Au ſiége de Rhodes, les aſſiégeans ayant conſtruit une tour mobile ſupérieure de beaucoup, & aux remparts, & à toutes les tours de la place, un Ingénieur imagina un moyen de la rendre inutile : Il ouvrit pendant la nuit une galerie ſouterraine qui paſſoit par-deſſous le mur de la place, & la pouſſa ſous le chemin où la tour devoit paſſer le lendemain pour approcher des murailles. Les ennemis qui ne ſoupçonnoient rien de l'artifice, conduiſirent la tour juſques ſur l'endroit qui étoit miné. Le ſouterrain fondit auſſi-

tôt ſous le poids de cette maſſe énorme, qui s'y enfonça de maniere qu'il ne fut pas poſſible de l'en retirer. On fut obligé de laiſſer là la tour, ce qui ſauva la place.

IX. Des échelles, harpe, exoſtre, & tollenon.

Les tours une fois jointes aux murailles, les frondeurs avec des pierres, les archers, les manubaliſtaires, les arbalêtriers avec les fléches, & en général les gens de traits à coup de plombées & d'autres armes de jet, délogent les aſſiégés du rempart; & auſſi-tôt on dreſſe les échelles: mais on y eſt ſouvent expoſé au ſort de Capanée, à qui on attribue l'invention de l'eſcalade, & qui fut précipité ſi rudement par les Thébains, que les Poëtes ont feint qu'il avoit été écraſé par la foudre. Les aſſiégeans ſe ſervent auſſi d'autres moyens pour emporter une place: ce ſont la *harpe* ou pont à cordes, l'*exoſtre* ou pont à couliſſes, & le *tollenon* ou baſcule. La harpe eſt une eſpece de pont-levis ainſi appellé de ſa reſſemblance avec l'inſtrument de ce nom; ce pont de membrures,

appliqué perpendiculairement contre la tour, a, comme la harpe, des cordes qui l'abaiſſent ſur le mur par le moyen des poulies ; & auſſi-tôt des ſoldats ſortant de la tour, ſe jettent ſur les remparts par ce paſſage. L'exoſtre eſt ce même pont que nous avons décrit plus haut, & qu'on pouſſe en avant du corps de la tour ſur la muraile. Le tollenon eſt une baſcule faite avec deux grandes pieces de bois, l'une plantée bien avant en terre, & l'autre qui eſt plus longue, attachée en travers au ſommet de la premiere, & dans un tel point d'équilibre, qu'en abaiſſant une de ſes extrêmités, l'autre s'éleve. On attache donc à l'un des bouts de cette poutre une eſpece de caiſſe d'oſier ou de bois, où l'on met une poignée de ſoldats ; &, en abaiſſant l'autre bout, on les éleve & on les porte ſur les murailles.

X. Des baliſtes, onagres, ſcorpions, arbalêtes, fuſtibales, frondes, &c. pour

Aux machines d'attaque dont on vient de parler, les aſſiégés en oppoſent d'autres, qui ſont les baliſtes, les onagres, les ſcorpions, les arbalêtes,

les fuſtibales, les frondes & les flé- la défenſe des pla-
ches. La baliſte ſe bande avec des cor- ces.
des de nerfs; & plus elle a ſes bras prolongés, c'eſt-à-dire, plus elle eſt longue, plus elle pouſſe loin les traits; ſur-tout ſi elle eſt faite ſelon les proportions de l'art, & ſervie par d'habiles gens qui en aient étudié auparavant la portée, elle perce tout ce qu'elle frappe. L'uſage de l'*onagre* eſt de jetter des pierres; & ſelon qu'il eſt grand, & que ſes cordes de nerfs ſont groſſes, il pouſſe des corps plus ou moins peſans, mais avec une violence comparable à celle de la foudre. Ces deux machines ſont les plus terribles de toutes. Ce qu'on nomme à préſent *manubaliſte*, s'appelloit auparavant *ſcorpion*, parceque cette machine tue avec des dards minces & déliés. Il me paroît ſuperflu de décrire le fuſtibale, l'arbalête & la fronde, armes aſſez connues par l'uſage qu'on en fait à préſent. J'ajoûte par rapport à l'onagre, que les maſſes qu'il lance ſont d'un poids à écraſer, non-ſeule-

ment les hommes & les chevaux, mais à briſer auſſi les machines des ennemis.

XI. Des matelats, nœuds-coulans loups, & colones peſantes, contre le bélier.

Il y a pluſieurs moyens de réſiſter aux béliers & aux faulx. Quelques-uns deſcendent, avec des cordes, des matelats & des couvertures de laine le long de la muraille, aux endroits où le bélier bat en brêche, pour en amortir la violence. D'autres ſaiſiſſent les béliers avec des nœuds coulans, les tirent obliquement du haut du mur à force de bras, & les renverſent avec leurs tortues. Pluſieurs attachent à des cordes un fer dentelé fait en maniere de pince, qu'on appelle *loup*, avec lequel ils accrochent le bélier, le renverſent, ou le ſuſpendent de façon qu'il ne peut plus agir. Quelquefois on roule du haut des murs des colonnes & des maſſes de pierre ou de marbre ſur les béliers pour les rompre. Si, malgré tout cela, le bélier ouvre la muraille, & qu'il y faſſe brêche, ce qui arrive ſouvent, la ſeule reſſource qui reſte c'eſt de démolir les mai-

maiſons, de conſtruire un autre mur en dedans, & de tâcher de faire périr les ennemis ſur le rempart, s'ils entreprennent de vous forcer.

CHAPITRE III.

I. *Des mines.* II. *Derniere reſſource d'une place forcée.* III. *De la garde des remparts.* IV. *Ruſe des aſſiégeans.* V. *Ligne de contrevallation.* VI. *Des machines de défenſe.* VII. *Comment on prend la hauteur des murailles.*

IL y a une autre maniere ſourde & ruſée de prendre les places : ce ſont les mines. On emploie un grand nombre de travailleurs à ouvrir la terre, comme font les Beſſes, peuples induſtrieux à fouiller les mines d'or & d'argent, & l'on conduit vers la ville une galerie ſouterraine Cet ouvrage a deux uſages : ou les aſſiégeans le pouſſent ſous le corps de la place, & s'y introduiſent la nuit, ſans que les aſſiégés s'en apperçoivent, ouvrent la I. Des mines.

porte à leurs gens, & égorgent les habitans dans leurs maiſons ; ou du moins, quand leurs mineurs ſont arrivés aux fondemens de la muraille, ils la ſappent ſur une grande étendue, & l'étaient avec des bois ſecs qu'ils entourent de ſarmens & de différentes matieres combuſtibles. Après avoir diſpoſé les troupes pour l'aſſaut, on met le feu aux étaies, & la muraille, qui s'écroule tout d'un coup, fait une large brêche.

II. Derniere reſſource d'une place forcée.

Il y a une infinité d'exemples de villes forcées ou ſurpriſes, où l'on a fait périr juſqu'au dernier les ennemis qui y étoient entrés. En effet, la place n'eſt point encore perdue, ſi les aſſiégés demeurent maîtres des remparts, des tours, & des lieux les plus élevés. De-là la garniſon peut reſſerrer les vainqueurs, & les écraſer de tous côtés, dans les rues & dans les places, tandis que des fenêtres & des toits des maiſons, la bourgeoiſie de tout ſexe & de tout âge fait pleuvoir ſur eux les pierres & les traits. Pour

ne point courir un pareil danger, on ouvre ordinairement les portes de la ville aux aſſiégés afin de leur ôter la penſée d'une défenſe opiniâtre que produiroit le déſeſpoir.

III. De la garde des remparts.

Souvent les aſſiégeans uſent de ruſe, font ſemblant de ſe rebuter, & levent le ſiége; mais auſſi-tôt que la garniſon, ſe livrant à une fauſſe ſécurité, a abandonné la garde des remparts, ils profitent de l'obſcurité de la nuit, reviennent ſur leurs pas, & eſcaladent la place. C'eſt pourquoi il faut faire une garde encore plus exacte, quand l'ennemi ſe retire, qu'auparavant. Pour la même raiſon, les remparts & les tours doivent être garnis de guérites où les ſentinelles ſoient à couvert du froid & de la pluie pendant l'hiver, & de l'ardeur du ſoleil pendant l'été. On s'eſt bien trouvé de nourrir, dans les tours, des chiens fort ardens, & d'un nez exquis, pour éventer de loin l'approche des ennemis; & l'on prétend que les oies n'ont pas moins de ſagacité pour avertir, par

leurs cris, des entrepriſes de nuit. Les Gaulois commençant à entrer dans le Capitole, c'en étoit fait du nom Romain, ſi Manlius, accourant au cri des oies, n'eût ſauvé la citadelle par ſa valeur. C'eſt ainſi que ces hommes, qui devoient mettre toute la terre ſous leur joug, furent conſervés par la vigilance d'un oiſeau, ou par un bonheur étonnant.

IV. Ruſe des aſſiégeans.

Ce n'eſt pas dans les ſiéges ſeulement, mais dans tout ce qui concerne la guerre, que l'on regarde comme la premiere choſe d'étudier & de connoître à fond les coutumes de ſon ennemi. On ne trouve l'occaſion de lui tendre des pieges, qu'autant que l'on ſait les tems qu'il ſe relâche de ſon ſervice, & qu'il eſt moins ſur ſes gardes, ſi c'eſt au milieu du jour, le ſoir ou la nuit, quand ſes ſoldats prennent du repos ou qu'il repaiſſent. Ces heures & ces pratiques des aſſiégés une fois connues, l'aſſiégeant ſuſpend ſes attaques dans les mêmes tems pour fomenter leur négligence; & lorſ-

qu'elle eſt arrivée à un certain point par la tranquillité qu'on leur a laiſſée, on approche tout d'un coup les machines, ou l'on dreſſe les échelles, & on prend la place. Auſſi les aſſiégés ont-ils ſur les remparts des amas de pierres, & des machines toujours en état, afin qu'en cas de ſurpriſe, les ſoldats, accourant à la premiere allarme, trouvent ſous leurs mains de quoi jetter & lancer ſur la tête des aſſaillans.

V. Ligne de contre-vallation contre les ſorties.

La négligence expoſe les aſſiégeans aux ſurpriſes, comme les aſſiégés. Car ſi la garniſon ſait profiter des momens favorables, elle fait tout-à-coup une ſortie vigoureuſe, tue aiſément des gens qui ne s'y attendent pas, brûle les béliers, les machines, les plate-formes même, & renverſe tous les ouvrages du ſiége. Mais les aſſiégeans creuſent autour de la place, au-delà de la portée du trait, un bon foſſé, qu'ils bordent d'un retranchement de terre & de paliſſades, & qu'ils flanquent encore de petites tours pour ar-

rêter les ſorties des aſſiégés. Cet ouvrage s'appelle *contrevallation*, & l'on trouve ſouvent dans les hiſtoires, aux deſcriptions des ſiéges, que telle ville a été entourée d'une ligne ſemblable.

VI. Des machines de défenſe.

Les mêmes machines ſervent à l'attaque & à la défenſe des places, mais avec cette différence que les armes de jet, ſoit plombées, lances, piques ou javelots, frappent avec plus de force de haut en bas. De même les fléches décochées avec l'arc, & les pierres pouſſées avec la main, la fronde ou le fuſtibale, vont d'autant plus loin, qu'elles partent de plus haut. Pour les baliſtes & les onagres, ſervis par d'habiles gens, ils l'emportent ſur toutes les autres machines, & il n'y a ni bravoure ni armes défenſives qui puiſſent garantir de leurs coups : ſemblables à la foudre, elles briſent & fracaſſent tout ce qu'elles atteignent.

VII. Comment on prend la hauteur des murailles.

Pour que les échelles & les machines aient l'utilité qu'on en attend, il faut leur donner une hauteur qui paſſe celle des remparts. Il y a deux métho-

des pour trouver cette meſure. La premiere eſt d'attacher un ruban mince & léger au bout d'une fléche, qu'on envoie contre le rempart ; & lorſqu'elle eſt plantée au ſommet, on eſtime l'élévation de la muraille ſur la longueur connue du ruban : ou, ſi l'on aime mieux, lorſque le ſoleil fait tomber obliquement ſur la terre l'ombre des tours & des murailles, on la meſure ſans que les aſſiégés s'en apperçoivent. On plante enſuite en terre une perche de dix pieds, & on meſure l'ombre qu'elle donne. Or, par le calcul, il eſt aiſé de trouver la hauteur des murailles, par la proportion d'une ombre à l'autre, dès qu'on ſait combien telle hauteur donne d'ombre. J'ai, ce me ſemble, rédigé, pour le bien public, ce que les Auteurs militaires nous ont laiſſé d'ancien, & ce que l'expérience a fait inventer de nouveau dans ces derniers temps ſur l'attaque & la défenſe des places. Mais je repete encore qu'il faut prendre les plus grandes précautions pour munir

une place contre la faim & la ſoif, qui ſont des maux ſans remede. Il faut y enfermer d'autant plus de proviſions, que l'on ſait que les ennemis peuvent la tenir plus long-temps inveſtie.

Fin du quatrieme Livre.

A L'EMPEREUR *VALENTINIEN.*

PRÉFACE.

APRES avoir achevé de traiter, par l'ordre de VOTRE MAJESTÉ, *de la guerre qui ſe fait par terre, il ne me reſte plus, ce me ſemble, qu'à parler de la marine; & il n'y a pas beaucoup de choſes à dire ſur cette partie de la milice, parceque depuis long-temps on n'a plus affaire que ſur terre avec les nations barbares.*

INSTITUTIONS MILITAIRES.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Des flottes des Romains.* II. *Des Officiers des armées navales.* III. *Origine des liburnes.* IV. *Conſtruction des liburnes.* V. *Des jours propres pour la coupe des bois.* VI. *Dans quels mois on doit couper les bois.* VII. *De la grandeur des liburnes.* VIII. *Les noms & le nombre des vents.* IX. *Des mois les plus ſûrs pour la navigation.*

I. Des flottes des Romains.

LE Peuple Romain, dans les premiers tems, ne mettoit de flottes en mer que dans la néceſſité d'une

guerre, quand la gloire ou le bien de l'Etat y étoient intéreſſés : mais dans la ſuite la république jugea à propos d'avoir toujours des forces maritimes entretenues, pour n'être jamais priſe au dépourvû de ce côté-là, & parce-qu'on n'oſe pas aiſément inſulter une puiſſance qu'on voit en état de ſe venger. Il y avoit toujours à Miſene & à Ravenne deux flottes équippées, & montées chacune par une légion. On leur avoit aſſigné ces ports, afin qu'elles fuſſent aſſez près pour veiller à la garde de Rome, & qu'elles puſſent, ſans délai, & ſans accourir de quartiers éloignés, faire voile vers toutes les parties du monde. La flotte de Miſene étoit à porté des Gaules, des Eſpagnes, de la Mauritanie, de l'Afrique, de l'Egypte, de la Sardaigne & de la Sicile : & la flotte de Ravenne avoit ſa route directe vers l'Epire, la Macédoine, l'Achaïe, la Propontide, le Pont, l'Orient, les Iſles de Crete & de Chipre. Elles étoient placées avantageuſement, parceque dans

les expéditions la diligence fait ſouvent plus que la force ou la valeur.

II. Des Officiers des armées navales. Le Préfet de la flotte de Miſene commandoit dans les mers de la Campanie, & celui de la flotte de Ravenne dans la mer Ionienne. Dix Tribuns, à la tête d'autant de cohortes, obéiſſoient à chacun de ces deux officiers. Chaque bâtiment avoit encore ſon Capitaine, qui étoit chargé du ſoin de la manœuvre, & d'exercer journellement les timoniers, les rameurs & les ſoldats.

II. Origine des liburnes Diverſes Nations ont été, en différens temps, très puiſſantes ſur mer : ce qui a donné de la réputation aux différentes ſortes de navires dont elles ſe ſervoient : Mais la grande victoire qu'Auguſte remporta à Actium, principalement avec ſes bâtimens liburniens, leur fit donner la préférence ſur tous les autres ; & les Empereurs Romains ont, depuis, compoſé leurs flottes de navires ſemblables. Tous les vaiſſeaux de guerre ſe conſtruiſent à préſent ſur le même modele, &

s'appellent liburnes du nom de la Liburnie. Cette Province fait partie de la Dalmatie, & a pour capitale la ville de Jadere.

IV. De la conſtruction des liburnes.

Si, pour bâtir une maiſon, on recherche la qualité du ſable & des pierres, on doit être d'autant plus attentif ſur le choix des matériaux pour la conſtruction des liburnes, qu'il eſt plus dangereux de monter un mauvais navire. On conſtruit les liburnes principalement avec le cyprès, le pin cultivé ou ſauvage, le méleze & le ſapin; & les cloux de cuivre valent mieux, pour en attacher les pieces, que ceux de fer. Quelque grande qu'en paroiſſe d'abord la dépenſe, on y gagne cependant ſur la durée. Les cloux de fer expoſés à l'air & à l'humidité, ſont bientôt détruits par la rouille; au lieu que ceux de cuivre ſe conſervent en leur entier même dans l'eau.

V. Des jours propres pour la coupe des bois.

Il faut, ſur-tout, obſerver de couper les arbres, pour la conſtruction des liburnes, depuis le quinze de la

lune juſqu'au vingt-trois : le bois coupé dans tout autre temps, eſt ſujet à être mangé par les vers, & ſe pourrit dès l'année même : ce qui eſt fondé en raiſons phyſiques, & confirmé par la pratique conſtante de tous les Architectes.

VI. Dans quels mois on doit couper les bois.

Les bois de marine ſe doivent couper après le ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire, pendant les mois de juillet & d'août, & depuis l'équinoxe d'automne juſqu'au premier de janvier : la ſéve ne donnant plus dans ces mois-là, le bois en eſt plus ſec & plus dur ; cependant il ne faut pas le travailler auſſi-tôt qu'il a été abbattu, ni le mettre en œuvre pour les navires, dès qu'il a été ſcié. Les arbres abbattus doivent demeurer un certain temps ſur terre ſans qu'on y touche ; & les pieces de marine qu'on en a tirées, veulent auſſi être attendues. Si on ne les laiſſe pas ſécher, la ſéve qui n'en eſt point encore ſortie les fait gercer : de-là les voies d'eau ſi dangereuſes en mer.

Quant à la grandeur des bâtimens,

les plus petites liburnes ont un ſeul rang de rames, les médiocres deux, & celles d'une juſte grandeur, trois, quatre, & quelquefois cinq. Cela ne doit pas paroître ſi énorme, puiſqu'on rapporte qu'au combat d'Actium il y avoit de beaucoup plus grands navires à ſix rangs de rames, & même plus. On joint encore aux grandes liburnes des brigantins montés de vingt rameurs environ à chaque bord : ils ſont faits pour tenter des ſurpriſes, pour intercepter les vaiſſeaux de charge & les proviſions de l'ennemi, pour obſerver ſes mouvemens, & découvrir ſes deſſeins. Mais comme le blanc feroit trop appercevoir ces bâtimens, on en teint les voiles & les cordages d'un vert d'eau qui imite la couleur de la mer ; il n'y a pas juſqu'au goudron qui n'en ſoit coloré : les matelots même & les ſoldats ſont habillés de cette couleur, pour être moins vûs de nuit & de jour, lorſqu'ils vont à la découverte.

VII. De la grandeur des liburnes.

On ſait que les vents & les flots

VIII. Les noms & le nombre des vents.

ſont ſouvent plus funeſtes aux liburnes que les ennemis. Tout homme qui commande une armée de mer, doit donc s'attacher aux pronoſtics des tempêtes. C'eſt par l'étude de la philoſophie naturelle, qu'il connoîtra la nature des vents, & qu'il apprendra à en prévoir les effets pour les prévenir. Les Anciens croyoient que, ſelon la poſition des points cardinaux, il n'y avoit que quatre vents qui ſouffloient des quatre parties du monde; mais l'expérience, qu'on a acquiſe depuis, en fait compter douze. Commençons par le levant, d'où vient le vent d'*Eſt*, qui a à droite l'*Eſt-Sud-Eſt*, & à gauche l'*Eſt-Nord-Eſt*. Au midi eſt le vent du *Sud*, le *Sud-Sud-Oueſt* à droite, & le *Sud Sud-Eſt* à gauche. Au couchant ſouffle le vent d'*Oueſt* : il a à droite l'*Oueſt-Nord-Oueſt*, & à gauche l'*Oueſt-Sud-Oueſt*. Au ſeptentrion eſt le vent de *Nord*, qui a le *Nord-Nord-Eſt* à droite, & le *Nord-Nord-Oueſt* à gauche. Ces vents ſoufflent ſouvent ſeuls, quelquefois

fois deux enſemble, & même trois dans les grandes tempêtes : par leur violence, les mers qui ſont naturellement tranquilles, deviennent furieuſes ; & leurs ſouffles capricieux changent, ſelon les ſaiſons & les côtes, le calme en tempête, & la tempête en calme. Un vent favorable mene une flotte au port qu'elle deſire, & le vent contraire l'arrête, la force de reculer & d'eſſuyer les dangers de la mer : mais on n'a guere vu faire naufrage à ceux qui ont eu une connoiſſance parfaite des vents.

IX. Des mois les plus ſurs pour la navigation.

La rigueur & l'inconſtance des ſaiſons ne permettent pas de tenir la mer toute l'année. Il y a de certains mois propres à la navigation ; il y en a de douteux, & d'autres où la mer eſt abſolument impraticable. Pendant le cours du Phenite, c'eſt-à-dire, après le lever des Hyades, depuis le vingt-ſept de mai juſqu'au lever de l'Arcture, c'eſt-à-dire, juſqu'au quatorze de ſeptembre, la navigation eſt regardée comme ſûre, parceque la

douceur de l'été calme la fureur des vents. Depuis ce temps-là juſqu'à l'onzieme de Novembre, elle commence à être dangereuſe; car la violente conſtellation de l'Arcture ſe leve après le treize de Septembre; le vingt-quatre du même mois arrive le fâcheux temps de l'équinoxe; les chevreaux pluvieux ſe levent environ le ſept d'Octobre, & le taureau le onze du même mois: mais c'eſt au mois de Novembre que le coucher des Vergilies commence à exciter de fréquentes tempêtes. Ainſi, depuis le onze de Novembre juſqu'au dix de Mars, les mers ſont fermées. Pendant ce temps là les jours ſont courts & les nuits longues: les nuages épais, les brouillards, la rigueur compliquée des vents, de la pluie & de la nége chaſſent, non-ſeulement les vaiſſeaux de la mer, mais encore les voyageurs des chemins. Cependant, après l'ouverture de la navigation qui ſe célebre par des joûtes ſolemnelles, à la vue du Peuple & de pluſieurs Nations

étrangeres, il y a encore du danger à ſe mettre en mer juſqu'au quinze de Mai, à cauſe de pluſieurs aſtres dangereux & de la ſaiſon même. Ce n'eſt pas que l'induſtrie laborieuſe des marchands demeure oiſive ; mais il y a bien d'autres circonſpections à avoir pour une armée navale, qui ne doit pas s'expoſer en mer comme des particuliers à qui l'appas du gain fait affronter les dangers.

CHAPITRE II.

I. *Préſage des tempêtes par les aſtres.* II. *Pronoſtic du beau temps & du mauvais.* III. *Du flux & reflux* IV. *De la manœuvre.* V. *Des armes & des machines navales.* VI. *Des ruſes qu'on pratique ſur mer.* VII. *Conſeils pour un combat naval.*

LE lever & le coucher de quelques aſtres excitent de violentes tempêtes. Quelques Auteurs ont voulu les aſſigner à certains jours ; mais elles varient ſouvent par diverſes cauſes, & I. Préſage des tempêtes, par les aſtres.

il eſt refuſé à l'eſprit humain d'avoir une connoiſſance parfaite du Ciel. Ainſi, pour un jour il faut en compter trois ; car on a obſervé que les tempêtes arrivoient, ou le jour marqué, ou la veille, ou le lendemain, & on les a différenciées par des noms Grecs qui expriment ces trois cas. Mais ce détail deviendroit inutile, pluſieurs Auteurs ayant donné des obſervations circonſtanciées, non-ſeulement ſur les mois, mais même ſur les jours. Les paſſages des Planetes cauſent auſſi ordinairement du mauvais temps, lorſqu'elles entrent dans certains ſignes, ou qu'elles en ſortent. Les raiſons des Savans & l'expérience du vulgaire nous répondent auſſi que les jours interlunaires ſont extrêmement orageux.

II. Pronoſtics du beau temps & du mauvais.

La lune eſt une eſpece de miroir, où l'on peut voir pluſieurs ſignes de tempêtes ou de beau temps. La couleur rouge dénote les vents ; la bleuâtre la pluie ; & mêlées enſemble, elles annoncent de groſſes pluies & des tempêtes furieuſes. La lune belle & bril-

lante promet aux vaiſſeaux la ſérénité qu'elle porte ſur ſon diſque, ſur-tout ſi à ſon quatrieme jour les cornes de ſon croiſſant ne ſont point émouſſées, ni ſon diſque rougeâtre ou offuſqué par des vapeurs. On remarque auſſi les levers & les couchers du ſoleil. Qu'il éclaire également l'horiſon, ou que des nuages le dérobent de temps en temps ; qu'il ſoit brillant, ou qu'il jette une lumiere pâle : ce ſont autant de pronoſtics connus. Cet aſtre enflammé annonce du vent, & ſon diſque obſcurci une pluie prochaine. L'air, la mer même, la grandeur ou la couleur des nuées, inſtruiſent les matelots attentifs de ce qu'ils en doivent attendre. Les oiſeaux & les poiſſons leur donnent auſſi quelques ſignes. Virgile les a dépeints ingénieuſement dans ſes Géorgiques, & Varron les a bien décrits dans ſes livres de la navigation. Les Pilotes ſont profeſſion de ſavoir toutes ces choſes ; mais l'uſage & une habitude groſſiere ont plus de part à leurs connoiſſances que les obſervations réfléchies.

III. Du flux & reflux.

La mer eſt le troiſieme élément du monde. Outre le ſouffle des vents qui l'agite, elle eſt animée par un mouvement & une reſpiration propre : dans certaines heures du jour & de la nuit, elle va & vient par une certaine agitation qu'on appelle flux & reflux. Tantôt, comme un torrent, elle déborde vers les terres, & tantôt, elle refoule ſes eaux vers leur lit. Ce mouvement réciproque aide ou retarde les navires, ſelon qu'il eſt favorable ou contraire ; & c'eſt ſur quoi il eſt important de bien prendre ſes meſures quand on veut donner un combat. La violence de la marée ne peut ſe vaincre par la force des rames, puiſque le vent même lui cede ; & comme elle varie ſelon la diverſité des côtes & les phaſes de la lune, il faut, avant que d'engager un combat naval, connoître les heures de la marée pour les côtes où l'on ſe trouve actuellement.

IV. De la manœuvre.

L'habileté des pilotes conſiſte à bien connoître la carte des mers où l'on

navigue, afin d'éviter les rochers, les vigis, les bancs de ſable, les bas fonds, & autres écueils. Plus la mer eſt profonde, plus on eſt en ſureté. Si l'on demande de la vigilance dans le Capitaine, & du ſavoir dans le Pilote, il faut de la force dans les rameurs, parceque les combats navals ſe donnent en temps calme, où il n'eſt plus queſtion du ſouffle des vents pour faire agir des maſſes comme les liburnes. Elles ont beſoin de toute la force des rames, pour choquer violemment de leurs éperons les vaiſſeaux ennemis, & pour en éviter le choc à leur tour. Dans ces manœuvres, c'eſt du bras des rameurs & de l'adreſſe du timonier qui manie le gouvernail, que dépend en partie la victoire.

V. Des armes & des machines navales.

On ſe ſert, dans un combat de mer, non-ſeulement de toutes les eſpéces d'armes qu'une armée de terre porte à une bataille, mais encore de machines & d'inſtrumens tels qu'on en emploie à l'attaque & à la défenſe des places. Rien n'eſt ſi cruel qu'un

combat naval, où les hommes périſſent dans les flammes & dans les eaux. La premiere précaution doit donc être de munir les ſoldats d'armes défenſives, d'armures complettes, ou de demi-cuiraſſes, avec des caſques & des jambieres, d'autant plus qu'ils ne peuvent pas ſe plaindre du poids de leurs armes, puiſqu'on combat dans les vaiſſeaux ſans ſe remuer de ſa place. On leur donne encore des boucliers plus forts pour réſiſter aux coups de pierre, & plus larges à cauſe des faulx, des crocs, & des autres eſpeces d'armes navales. De part & d'autre on ſe lance des pierres, des fléches, des dards, des plombées, avec les frondes, fuſtibales; onagres, baliſtes, & ſcorpions: mais l'abordage eſt terrible. Les plus hardis joignent leurs liburnes à celles de l'ennemi, jettent des ponts ſur ſon bord pour y paſſer; & c'eſt là qu'on combat de près avec l'épée, & comme on dit, corps à corps. On éleve auſſi ſur les grandes liburnes des châteaux & des tours, afin

afin de pouvoir plus facilement, comme du haut d'un rempart, incommoder les ennemis, & leur tuer du monde. Enfin, l'on envoie avec les baliſtes, dans les vaiſſeaux ennemis, des fléches enveloppées d'étoupes imbibées d'huile incendiaire, de ſoufre & de bitume; & ces fléches ardentes enflamment bientôt des planches enduites de cire, de poix & de réſine. Dans ces combats, ceux-ci périſſent par le fer; ceux-là ſont écraſés par les pierres; les autres ſont conſumés par les flammes au milieu des flots; & tous ſont privés de ſépulture.

VI. Des ruſes que l'on pratique ſur mer.

Les ſurpriſes ont lieu ſur mer comme ſur terre. On dreſſe des embuſcades dans les endroits des Iſles qui y ſont le plus favorables pour défaire plus facilement un ennemi qui n'eſt pas ſur ſes gardes. Si ſes Matelots ſont fatigués d'avoir longtemps ramé; s'il a le vent ou la marée contraires; ſi la rade où il eſt n'a point d'iſſue; enfin, ſi l'occaſion de le combattre vient comme on l'a ſouhaitée, il faut don-

ner la main aux bienfaits de la fortune, & engager le combat avec les avantages qu'elle nous offre. Mais si, par leur vigilance, les ennemis ne donnent point dans les piéges qu'on leur tend, & qu'ils nous forcent à en venir à un combat général, alors il faut mettre ses liburnes en ordre de bataille, non pas sur une ligne droite comme on range les armées de terre, mais sur une ligne courbe en forme de croissant. Votre centre sera concave, & vos aîles s'avanceront en s'arrondissant, afin que si l'ennemi veut enfoncer le centre, il se trouve enveloppé par la disposition même de vos aîles. Pour la même raison, on doit placer sur les aîles les meilleures troupes & les plus fortes liburnes de sa flotte.

VII. Conseil pour un combat naval.

Il faut tâcher de tenir le large avec votre flotte, & d'acculer celle de l'ennemi contre les côtes, parceque des vaisseaux qui sont poussés vers les terres, perdent l'impétuosité de la manœuvre que demandent les actions na-

vales. Dans ces combats, on tire de grands avantages de trois sortes d'armes, qui sont les poutres ferrées, les faulx, & les haches à deux tranchans. Ces poutres ferrées aux deux bouts, sont longues & déliées, & pendent au mât en maniere de vergue. Quand les navires viennent à s'aborder stribord ou bas bord, on met en branle ces especes de béliers, qui abattent & tuent les matelots & les soldats, & percent souvent les vaisseaux par le côté. La faulx est un fer tranchant & courbé, attaché à une longue perche : il coupe tout d'un coup les cordages des vergues & des voiles, & rend le bâtiment paresseux & inutile. La hache à deux tranchans est une hache double, faite d'un fer très large & très acéré, qui coupe des deux côtés. C'est avec cette arme que des matelots ou des soldats déterminés vont dans de petits canots, au plus fort de la chaleur du combat, couper secrettement les cordes qui lient le gouvernail des navires des ennemis : d'où s'ensuit la prise du bâtiment qui est par-là mis

hors de combat. Quelle défenſe peut-il faire après avoir perdu ſon gouvernail ? Je crois devoir paſſer ſous ſilence les *pataches* ou barques armées dont on ſe ſert pour les gardes de nuit & de jour ſur le Danube : le grand uſage qu'on en fait aujourd'hui, a porté ces bâtimens à un point de perfection qu'on chercheroit inutilement dans les livres des Anciens.

FIN.

REMARQUES

REMARQUES
SUR
LA TRADUCTION.

INSTITUTIONS Militaires de Végece. Les titres Latins ſont: *de Re militari ; Epitome rei militaris ; Inſtitutorum rei militaris*, &c. Celui de la Traduction m'a paru les exprimer tous. J'ai retranché deux noms à l'Auteur. Il s'appelloit *Flavius Renatus Vegetius.*

A l'Empereur Valentinien. Il eſt certain que c'eſt le ſecond. Voyez la Préface du Traducteur.

LIVRE I.

Préface. *Que ſous les auſpices de l'Empereur* : le Latin y ajoute l'aſſiſtance de Dieu : *Niſi poſt Deum faverit Imperator.*

Et c'eſt cet accès que les ſciences trou-

verent auprès du Trône, qui les fit fleurir: Végece dit : *Sic regnantium teſtimoniis crevit eloquentia, dum non culpatur audacia.* Mais il eſt queſtion des ſciences & des Lettres en général, non de l'éloquence en particulier. En récompenſe on trouve ſouvent ailleurs des termes généraux, au lieu d'expreſſions propres : ce qu'on ne ſouffriroit point en François.

Et quand je conſidere que votre Majeſté : dans le Latin, votre *clémence*, *clémentiam veſtram.* Végece donne ailleurs à Valentinien les titres de *tranquillitas*, *celſitudo*, *perennitas*, *&c.* Dans la Préface du ſecond & du cinquieme livre on trouve celui de *Majeſtas*; & je m'y ſuis fixé, parceque c'eſt le terme conſacré parmi nous. Si on penſe que c'étoit une raiſon pour ne pas m'en ſervir, on doit faire attention que les Romains du ſiécle de Végece avoient le même méchaniſme de politeſſe que nous. Il y avoit long-temps, qu'ils parloient au pluriel à une ſeule perſonne :

qu'aux noms propres ils avoient ſubſtitué des noms de dignités : qu'ils perſonifioient les qualités : enfin que le goût des titres avoit pris la place de l'antique urbanité.

La levée des troupes & les exercices des nouveaux ſoldats ſont le ſujet de cet eſſai : le Latin ajoute, que l'ouvrage ſera diviſé par Chapitres, *per quoſdam gradus ac titulos* ; ce qu'il étoit peu néceſſaire à Végece de dire, & que je n'ai point rendu, d'autant plus que cela ne prouve point que la diviſion de ſes Chapitres, telle qu'on la trouve dans ſes livres, ſoit de lui.

Je tâcherai de faire connoître l'eſprit de l'ancienne milice : Végece ajoute, *pro utilitate romanâ*, pour l'utilité de l'Empire Romain.

Les Savans qui ont raiſonné là-deſſus. Végece dit qu'il n'obmettra pas les obſervations faites par de très ſavans hommes ſur cette matiere. Mais les obſervations ne répondant point à cette annonce, ce n'eſt pas lui faire Chap. I. Num. 2.

tort, que de le faire parler plus ſimplement.

Ibid. *Comme ſi la nature ſe refuſoit, &c* : le Latin feroit entendre crûment que l'on doit craindre les bleſſures, à proportion qu'on ſait qu'on a moins de ſang. *Quia metuunt vulnera qui minus ſanguinis ſe habere noverunt.* J'ai cru devoir donner un tour moins dur à cette penſée, qui d'ailleurs eſt fauſſe.

Num. 3. *Ils ſavent ſupporter les ardeurs du ſoleil* : le Latin ajoute : *& ſe paſſer de l'ombre*, qui n'eſt qu'un pléonaſme.

Ibid. *Le plus de temps qu'on pourra dans des camps. In agrariis.* C'étoient des quartiers, ou des poſtes, ordinairement ſur les frontieres. Comme les Romains y faiſoient toujours des retranchemens, c'étoient en effet des camps ; & il ne s'agit ici que de l'idée générale.

Ibid. *On n'avoit point imaginé d'autres bains.* Cela, ajouté, rend la période plus nombreuſe, & la penſée plus forte.

La grande taille a été autrefois extrêmement recherchée. Je n'ai point ajouté, comme dans le Latin, *par le Conſul Marius.* Stewechius prétend, d'après ſon ami Janus Mellerus Palmerius, qu'il donne pour un homme très fin, que ce n'eſt qu'une gloſe qui a paſſé dans le texte. C'eſt du moins une choſe de petite importance. Num. 5.

Souvent, dit-il, *il y en a deux*, *&c.* Un peu de liberté dans ce paſſage de Virgile étoit néceſſaire pour en rendre l'application plus juſte. Num. 6.

Des profeſſions de femmes. Aliquid ad gynæcea pertinens. Ces *gynæcea* étoient l'appartement des femmes, ou proprement celui où elles travailloient à la laine, & à d'autres ouvrages, convenables à un ſexe délicat, & qui le ſont peu à des hommes. Il ſuffit que Végece entende des profeſſions de femmes; le lieu où elles travailloient n'y fait rien. On trouve, dans les notices de l'Empire, des *gynæcea ou gynæcia* établis dans pluſieurs Provinces & ſur-tout dans les Gaules, où ſe fai- Num. 7.

ſoient des étoffes, des habits, & d'autres ouvrages ſemblables pour la maiſon de l'Empereur & pour ſes troupes. Si Végece veut parler de ces manufactures, les profeſſions qui s'y exerçoient peuvent auſſi être regardées comme des profeſſions qui amolliſſent.

Ibid. *Indiſtinctement les milices.* Le Latin dit, *les milices qui ſont attachées aux héritages.* Les milices de la campagne ſe levoient, ſous les derniers Empereurs, à-peu-près comme elles ſe levent aujourd'hui dans preſque toute l'Europe, & ne valoient pas mieux.

Ibid. *Un mérite ſupérieur, &c.* Je me ſuis ſervi de temps indéfinis, au lieu d'exprimer ſéchement une concluſion; & je ne me ſuis point fait de ſcrupule de ſacrifier un jeu de mots qui eſt dans le Latin, *à magnis ergo viris magnâ diligentiâ idoneos eligi convenit juniores.*

Num. 8. *Malgré les ſoins, &c.* Il y a là quelques tranſpoſitions qui étoient néceſſaires pour lier les idées de Végece, qui ſe tiennent ſouvent fort mal.

Ibid. *Ceux de Paterne, &c.* On en trouve des fragmens dans le livre attribué à Papinien & ailleurs. Il étoit Préfet du Prétoire ſous l'Empereur Commode, & eut part à ſa mort, ſelon Lampride. Il s'appelloit Tarrutenus Paternus.

Saluſte en parlant, &c. Cet endroit de Saluſte eſt perdu avec les ouvrages où il étoit. Chap. II. Num. 1.

On voit multiplier les dangers. On entend aſſez que ce ſont les eaux & les ennemis, contre leſquels le latin dit qu'on a également à combattre. Ce tour de penſée revient ailleurs. Num. 2.

Ibid. *Les valets, &c.* Dans le Latin, *lixæ quos galearios vocant.* Ces *lixæ* étoient des valets deſtinés à la propreté & à d'autres uſages de l'armée, à laver les habits, & faire la cuiſine des ſoldats. Ils étoient différens des *calones* ; & il ne s'agit point ici de cette différence.

Celui du pieu, &c. Il y a ici une liaiſon qui n'eſt point dans le Latin. J'ai de même ménagé des tranſitions Num. 3.

dans les nombres du Chapitre précédent, pour leur donner une ſuite. On me reprocheroit de ne pas le faire toutes les fois que je le pourrai.

Num. 4. *Fait ſouvent une bleſſure mortelle.* Le Latin ajoute : car il faut néceſſairement que tout ce qui entre de la pointe, pénetre les parties vitales. Mais cela s'entend de ſoi-même, & par ce qui précede.

Num. 6. *L'exercice du pieu tel &c.* J'ai retranché, *révenons à notre ſujet*, qui rendoit la phraſe languiſſante, & j'ai pris un autre tour.

Num. 7. *Avec des arcs faits exprès.* Il y a dans le Latin : des arcs de bois, *arcubus ligneis.* Mais cela paroîtroit d'abord ridicule, parcequ'on ne penſe pas qu'il y en ait jamais eu d'autres : ce que je n'avance cependant point. Il eſt ſûr que ceux des arbalêtes étoient ſouvent de fer. Quels que ſoient ces arcs, ils ſont là par oppoſition à ceux dont on ſe ſervoit contre l'ennemi, comme les fléches fauſſes. Peut-être que ces arcs ſe faiſoient groſſierement

ſans beaucoup de choix dans le bois. En un mot, ils étoient faits exprès pour cet exercice.

Ibid. *Claudius dut la gloire, &c.* C'eſt le Conſul Appius Claudius qui prit Capoue ſur Annibal, avec ſon collegue Q. Fulvius. Pour réſiſter à la cavalerie des Campaniens, ils mêlerent dans la leur des pelotons de velites, qui avoient ſept dards de quatre pieds à lancer.

Et la façon dont les femmes de ces inſulaires élevoient leurs enfans, &c. Num. 8. Tout le monde connoît cette façon, & l'on ſait, encore mieux, que ces ſortes de petits détails ne ſont guere agréables. Voici le Latin. *Ut matres parvos filios nullum cibum contingere ſinerent, niſi quem ex fundâ deſtinato lapide percuſſiſſent.*

L'uſage des fléches plombées, &c. Num. 9. Le Latin ajoute : qu'on nomme *martiobarbules.* Mais cela eſt répété plus bas. Le nom étoit commun à l'arme & au ſoldat. Il ſignifie proprement un barbeau du Dieu Mars. On ſent la

métaphore ſoldateſque, & la difficulté de la faire ſentir en François, où le terme de martiobarbule étonne & ne ſignifie rien.

Num. 10. *On faiſoit ſauter les jeunes cavaliers, &c.* Il faut ſe ſouvenir, lorſqu'on trouvera ce terme de ſauter, au lieu de celui de monter, qu'il n'y avoit point encore d'étriers.

Num. 11. *Juſqu'à ſoixante livres, &c.* Il faut entendre une charge, quelle qu'elle ſoit, ſans compter les armes, & prendre les ſoixante livres environ pour cinquante. La livre Romaine avoit trois onces à-peu-près de moins que la nôtre.

Num. 12. *En laiſſant perdre les exercices, &c.* Dans le Latin ce nombre eſt lié au précédent par un préambule inutile.

Ibid, *A qui il eſt impoſſible de tenir un bouclier & la lance d'enſeigne de la main gauche.* Le Latin dit ſimplement, *qui tiennent la lance de la main gauche*, & laiſſe à conclurre qu'ils ne peuvent pas tenir le bouclier de la même main. Il étoit plus ſimple de l'ex-

primer, & de désigner cette lance.

Ibid. *Mais les fantassins des Barbares en font beaucoup d'usage sous un autre nom.* Dans le Latin, *Bebras vocant.* Encore ce mot de *Bebras* est-il fort disputé entre les Commentateurs. Et quand il ne le seroit pas, un terme barbare orneroit peu la narration.

Qui ne fait cesser le carnage, &c. Ch. III. Num. 2. Le Latin ajoute, qu'on est assommé comme des bêtes, *more animalium.*

La comparaison, quoique juste, est au moins inutile.

Il y a deux manieres de retrancher les camps. Num. 4. Le Latin dit: trois différentes manieres, *diversa triplexque munitio est.* C'est que Végece compte mal-à-propos, pour la troisieme façon, la méthode d'assurer les travailleurs, en cas qu'on ait l'ennemi sur les bras. On a plus de difficulté à se retrancher; mais Végece ne dit pas qu'on se retranche différemment.

Et se mettront brusquement sur quatre de hauteur. Num. 6. Dans le Latin: ils formeront une bataille, une ligne quar-

rée. *Quadratam aciem*, qui n'eſt autre choſe, dans cet endroit-là, que quatre rangs formés par un doublement, & non le bataillon quarré peu connu des Romains.

Num. 7. *A la promenade.... On faiſoit promener les cavaliers & les fantaſſins.* Dans le Latin : *ambulare.* Nous n'avons point de terme propre pour le militaire.

Voilà, Empereur invincible, &c. Les quatre phraſes ſuivantes ne faiſoient dans le Latin qu'une ſeule période fort embrouillée ; je n'en ai conſervé que le fond.

Num. 8. *Nota.* De pluſieurs Chapitres Latins je n'en fais qu'un, comme je l'ai dit dans la Préface. Ceux, qui ne ſont plus des Chapitres en François, deviennent des nombres, & j'en conſerve les titres dans le ſommaire & à la marge. Il eſt vrai que je change quelques-uns de ces titres qui étoient mal faits, & que j'en abrége d'autres qui étoient trop longs, avec d'autant plus de liberté, que cette diviſion par petits

Chapitres eſt, ſelon toutes les apparences, d'un ſiécle fort éloigné de celui de Végece. Par exemple, le dernier Chapitre, qui eſt en François le dernier nombre, étoit intitulé : *De adhortatione rei militaris romanæque virtutis.* Comme c'eſt en effet la concluſion du livre, le mot ſeul de *concluſion* m'a paru ſuffiſant. L'antépénultieme nombre avoit pour titre : *Quantum ſpacium ire vel redire debeant, vel quoties in menſe exerceri cum educuntur milites ambulatum.* Ce qui faiſoit un argument preſque auſſi long que le nombre même. J'ai mis : *Ce que c'étoit que la promenade des ſoldats.* Le *quoties* & le *quantum* ſont expliqués où ils doivent l'être. Ces deux exemples ſuffiſent pour tout l'ouvrage. Je laiſſe à juger ſi de pareilles libertés ſont contraires à la fidélité de la Traduction, ou ſi une exactitude inviolable produiroit ſeulement quelque choſe de ſoutenable.

LIVRE II.

Préface *Les ordonnances de l'ancienne milice.* Le Latin dit : *Inſtituta majorum artis armaturæ.* Ce qui ſignifieroit proprement les régles de l'eſcrime, c'eſt le ſens naturel d'*artis armaturæ.* Mais des triomphes & des victoires n'ont point rapport à l'eſcrime, & le texte déſigne aſſez ce que Végece a voulu dire. Peut-être auſſi le terme d'*armatura* eſt-il une faute de Copiſte, au lieu d'*armorum*, qui ne préſenteroit à la vérité qu'une idée générale, mais que la matiere détermine.

Et qu'elle ſait les faire exécuter avec ſuccès. Il y a dans le Latin : Puiſque les effets conſtans d'un art en ſont la preuve indubitable. *Si quidem indubitata approbatio artis ſit rerum ſemper effectus.* Conſéquence dure & inutile.

De faire ce ſecond extrait. Le Latin ajoute ; Moins pour apprendre quel-

que choſe à Votre Majeſté, que pour lui faire reconnoître des choſes qu'elle ſait. *Majeſtati veſtræ non tam diſcenda, quam recognoſcenda.* Ce compliment eſt déja dans la Préface du premier Livre, & ne feroit ici qu'embarraſſer la narration.

Au Maître du monde, au premier des mortels, au vainqueur de toutes les nations barbares. Le texte étoit trop formel pour pouvoir l'adoucir. *Domino ac Principi generis humani, domitori omnium gentium barbararum.* Il n'y a guere de pudeur dans ces louanges, quoique dans une Epître Dédicatoire.

Mon premier eſſai ſur les levées, &c. Le Latin ajoute : *Tanquam famulus obtuli* : ce qui n'eſt que de ſtyle en latin & en françois.

La milice ſe diviſe en trois parties, &c. Avant cette diviſion le latin dit, que la milice comprend des hommes & des armes, comme l'excellent Poëte Latin l'exprime dans le début de ſon Poëme : *Res militaris, ſicut Latinorum* chap. I. Num. 1.

egregius autor carminis ſui teſtatur exordio, armis conſtat & viris. Végece fait alluſion au premier vers de l'Enéide, *Arma virumque cano.* J'ai cru que cette froide érudition pouvoit ſe retrancher, ſans rien gâter.

Ibid. *L'une de navires de guerre appellés liburnes, l'autre de pataches.* Le latin nomme celles-ci *naves luſorias*, par oppoſition aux vaiſſeaux de guerre.

Ibid. *Beaucoup moins à entretenir.* Après cette phraſe, il y a dans le latin une grande définition morale & grammaticale du nom d'*armée*, qui perdroit toute ſa grace en françois. *Exercitus ex re ipſâ atque opere exercitii nomen accepit, ut ei nunquam liceret obliviſci quod vocabatur.* En françois ce n'eſt plus la même choſe: armée ne vient pas d'exercice comme en latin, mais d'armes. Végece aimoit les étymologies, & ceux pour qui je le traduis, n'en ont pas beſoin.

Ibid. *Le nom de légion vient d'un équivalent d'élire. Legio à legendo.*

Mais

Mais légion n'auroit pas la même analogie avec *élire ;* ce ne peut être qu'avec un équivalent, qui eſt le ſynonyme latin, *lego.*

Il eſt impoſſible que des troupes ainſi mal aſſorties puiſſent bien agir de concert, &c. Il y a dans le latin, que des gens qui ne s'accordent pas avant que de combattre, doivent néceſſairement parvenir plus lentement à la victoire. *Neceſſe eſt autem tardius ad victoriam pervenire, qui diſcrepant antequam dimicent.* Ce qui demandoit un autre tour. Num. 2.

Mais il n'appartient qu'à Votre Majeſté, &c. J'ai fait là quelques tranſpoſitions ; j'ai tâché de donner un ſens raiſonnable à des expreſſions vagues, & de faire parler Végece convenablement. Num. 3.

Suivant le Code Militaire. Le latin dit : Selon la régle du Droit Militaire. *Secundùm normam militaris juris.* C'étoient les Ordonnances des Empereurs, ſujettes à bien des changemens. Num. 4.

Num. 5. *Imprimer des marques inéffaçables ſur la main des nouveaux ſoldats.* Le latin dit : Des points ſur la peau, qui doivent demeurer. *Victuris in cute punctis.* C'étoient des lettres ou d'autres ſignes qu'on gravoit dans la main avec un fer chaud ou autrement.

Ibid. *Ils jurent par Dieu, par le Chriſt, & par l'Eſprit-Saint.* Il étoit plus court de mettre, *par la Trinité.* Mais Végece vivoit dans un ſiécle Arien, & un Arien pouvoit ſe ſervir des mêmes termes que les Trinitaires, ſans les entendre de même. Il y a dans le latin : *Jurant ergo per Deum, & per Chriſtum, & per Spiritum ſanctum.* J'ai crû que je n'avois qu'à rendre fidélement les expreſſions de Végece. Il eſt ſûr au moins qu'il étoit Chrétien.

Ibid. *Comme à l'image vivante de la Divinité.* Il y a dans le latin : Comme à un Dieu préſent & corporel. *Tanquam præſenti & corporali Deo.*

Ibid. *Pour l'Empire Romain.* Végece ſe ſert du terme de *République.*

Pro romanâ republicâ. Il n'entend pas assurément un gouvernement libre.

Les images des Empereurs.... sont aussi sous la garde de cette cohorte. Le latin dit que cette cohorte les révere : *veneratur* ; c'est-à-dire, qu'elle a l'honneur de les garder. Num. 6.

En principaux Soldats, ou pour me servir du terme propre, en Officiers. Le latin les appelle Princes, *Principes.* Mais ce terme a une signification bien différente dans notre langue, & en latin il est commun à tous les légionaires qui formoient la seconde ligne ou la premiere, selon Végece, & qui s'appelloient le corps des Princes. Comment se nommoient leurs Officiers ? Les Romains n'avoient donc point de nom générique pour distinguer l'Officier du Soldat, & il falloit toujours nommer le grade. Chap. II. Num. 1.

Ibid. *Les Optionaires sont des Lieutenans, &c. Optiones ab optando.* J'ai conservé l'étymologie en françois par un autre tour.

Ibid. *On appelle Tesseraires ceux*

qui portent le mot ou l'ordre. En latin ; *Teſſera.* Végece définit ce terme. *Præceptum ducis, quo vel ad opus vel ad bellum movetur exercitus.* Ce qui n'eſt point exact. *Teſſera* ſignifie l'ordre & le mot.

Ibid. *Ceux qui ſont chargés de faire faire les exercices, ont deux noms honorables, qui expriment l'utilité de leurs fonctions.* Dans le latin : *Campigeni hoc eſt anteſignani, quia eorum operâ atque virtute exercitii genus creſcit in campo.* Campigenes & Anteſignaires ne ſignifieroient rien.

Ibid. *Ceux qui ſonnent de la trompette, ceux qui donnent de la buccine ou cor, & ceux qui ſe ſervent du cornet, &c.* Il y a dans le latin trois noms qui ne ſe rendent point en françois par trois autres. *Tubicines, cornicines & buccinatores.*

Ibid. *On nomme armurés doubles, &c.* Dans le latin : *Armaturæ duplares.* Le terme *armatura* ſignifie dans Végece, tantôt le ſoldat qui ſait ou qui apprend l'eſcrime, tantôt l'art

même de l'eſcrime, quelquefois une différence d'armes comme *levis armatura*, les légerement armés.

Ibid. *Pour les autres, on les appellè travailleurs, parcequ'ils ſont obligés aux travaux, &c.* Dans le latin : *Munifices appellantur, quia munia facere coguntur.* Chaque langue a ſes analogies, qu'on ne peut faire ſentir dans une autre langue que par d'autres analogies, qui ſouvent ſont imparfaites.

C'étoit un chef vigilant, &c. Le latin ajoute, *& ſobre* : *diligens & ſobrius.* Cela étoit bon en latin : mais cette ſeconde qualité ne ſe comptant point encore dans nos troupes parmi les qualités militaires, je l'ai laiſſée. Num. 3.

Et les machines de guerre. Il y a dans le latin : Et toutes les machines avec leſquelles on prend les places des ennemis, & l'on défend les ſiennes. *Cæteraque quibus, vel expugnantur adverſariorum civitates vel defenduntur propriæ*, qui n'eſt qu'un commentaire. Num. 4.

Num. 5. *A la maniere des Beſſes.* C'étoient des peuples de Thrace fort adroits à tous les ouvrages des mines. Végece en parle encore ailleurs ſur le même ton. Ils ſont nommés dans Cæſar, *lib. 3. de bell. civ.*

Num. 6. *Tant on prenoit de ſoin alors à exercer les troupes.* Cette réfléxion eſt tranſpoſée de quelques phraſes plus haut.

Ibid. *Auſſi donnoit-on au Tribun les louanges, &c.* Dans le latin : *On donne*, au préſent. Végece oublie qu'il vient de parler de temps anciens ; ce qui lui arrive ſouvent.

Ch. III. Num. 1. *Un dizainier, appellé à préſent chef de chambrée.* Dans le latin, ce terme n'eſt plus militaire en françois.

Ibid. *La chambrée s'appelloit auſſi manipule, parceque, &c.* La raiſon qu'en donne Végece, quoique Grammaticale, eſt de ſon imagination. Le nom de manipule vient des anciennes enſeignes de Romulus, qui étoient de vrais manipules, ou poignées d'herbes, ſous leſquels combattoit un certain nombre d'hommes.

La cavalerie a ſes turmes, &c. Le latin dit, que la cavalerie a ſes turmes, comme l'infanterie ſes Centuries ou Manipules; que comme la Centurie a ſon enſeigne, la Turme a ſon étendart; qu'il y a trente-deux cavaliers ſous celui-ci, comme il y a cent hommes ſous celle-là. Mais ces ſortes d'oppoſitions n'ont rien de fort élegant, dès qu'elles n'en ſont pas plus inſtructives. J'ai fait parler Végece plus ſimplement. Il confond ici le manipule avec la centurie; & dans le N°. précédent, c'eſt la chambrée qu'il nomme manipule. Il ſe trompe deux fois. Au reſte, c'eſt de ce nom que le ſoldat s'appelloit *manipulaire. Suſcepere duo manipulares Imperium Populi Romani transferendum*, dit Tacite. Deux ſimples ſoldats entreprirent de diſpoſer de l'Empire. Num. 24

Ibid. *Vigilant, actif, plus prompt à exécuter, &c.* Il y a dans le latin: *Vigilans, agilis, ſobrius, magis ad facienda paratus, &c.* La ſobriété & l'agilité dans un Centurion feroient

plaiſanter, quoique fort mal-à-propos.

Num. 3. *Les ordinaires, les autres Officiers, & tous les ſoldats qui combattoient dans cette premiere ligne, devant & autour des enſeignes, s'appelloient des Princes.* Le latin ſembleroit dire que cette ligne ne fût compoſée que d'officiers, & que les enſeignes fuſſent hors de la ligne : deux choſes qui ne peuvent pas être. *Sed ante ligna & circa ligna, nec non in primâ acie dimicantes principes vocabantur ; hoc eſt ordinarii cæterique principales.* Cette queue a bien l'air d'une Gloſe de Commentateur.

Ibid. *De grandes & de petites épées.* Le latin ajoute : Qu'on nomme à préſent *ſpathas & ſemi-ſpathas.* Ces noms ont quelque rapport avec eſpadon & demi eſpadon ; mais il y a trop de différence dans la choſe. La grande épée de l'infanterie Romaine étoit beaucoup plus courte & plus large que notre eſpadon, & la petite étoit proprement un poignard.

Ibid.

Ibid. *Se formoit à la droite par la ſixieme cohorte.* J'ai placé de ſuite l'ordonnance des Haſtaires après celle des Princes, parceque c'eſt l'ordre de la Tactique & de la narration. Le latin parle des légerement armés, avant les Princes.

Ibid. *Les férentaires.* En latin, *ferentarii.* C'étoient des légerement armés, à qui on ne peut pas donner d'autre nom. Selon Varron, le terme latin vient de *ferre*, porter. Comme ils ne combattoient point de pied ferme, proprement ils ne tenoient pas leurs armes; ils les portoient, & les jettoient. C'étoient des traits ou des pierres.

Ibid. *Eſcarmoucheurs & gens d'eſcrime.* Dans le Latin, *exculcatores & armaturas.* Grande guerre entre les Critiques ſur le premier nom. Les uns veulent *auxiliatores*, les autres *ſcultatores*; ceux-ci *excurſatores*, ceux-là *ſcutatores*, &c. Au moins leur deſtination étoit-elle d'eſcarmoucher. Pour l'*armaturas*, c'eſt le mot magique de Végece, qui en fait tout ce qu'il veut.

Peut-être entend-il des gens d'eſcrime de l'armure légere : & cela n'eſt pas eſſentiel.

Ibid. *Les tragulaires.* Dans le latin, *tragularii.* Le trait qui leur donnoit ce nom, s'appelloit *tragula.*

Num. 5. *Les légérement armés s'avançoient ; &c.* Végece fait encore paſſer en revûe toute cette armure légere. C'eſt aſſez d'une fois.

Num. 6. *Chaque cohorte avoit ſes boucliers peints différemment, &c.* Végece rapporte un nom grec qu'on donnoit à ces marques, & ce nom ne fait rien à la choſe.

Ibid. *De jeunes gens bien choiſis & dreſſés avec ſoin.* Le latin ajoute : le matin & le ſoir. *Non ſolum mane, ſed poſt meridiem.* Addition déplacée. D'ailleurs ce n'eſt qu'une répétition.

Num. 7. *C'eſt de cette ſorte de ſervice, qu'on les appelle munifices.* Dans le latin : *Munifices ab eo appellantur quod hæc munia faciunt.* Je ne pouvois pas là les appeller travailleurs.

Les Anciens avoient ſagement éta-

bli. Il y a dans le latin : divinement. *Ab antiquis divinitùs inſtitutum eſt.* Ce n'étoit qu'un établiſſement fort ſage. Ch. IV. Num. 1.

Ibid. *Animés par l'intérêt, motif le plus puiſſant ſur le cœur de tous les hommes.* Dans le latin : *More humani ingenii, ut pro illis habeat maximam curam, in quibus ſuam videt poſitam eſſe ſubſtantiam.* Il vaut mieux dire les choſes en général.

Il ſemble qu'un Conſeil Supérieur à celui des hommes ait préſidé à l'établiſſement de la Légion. J'ai rabattu un peu de l'enthouſiaſme du latin. *Non tantum humano conſilio, ſed etiam Divinitatis inſtinctu legiones à romanis arbitror conſtitutas.* Num. 2.

Et les ſoldats ſe reglent ſur ce qu'on ſonne. Le Latin dit autre choſe qui ne ſignifie rien. Mais chaque inſtrument devoit avoir ſes airs ou bruits particuliers, pour les différens commandemens ; & ce n'eſt pas deviner que de l'aſſurer. Au reſte, dans tout cet ar- Num. 3.

ticle ſur les inſtrumens militaires, le texte eſt très corrompu.

Ibid. *En effet la raiſon veut qu'on pratique ſouvent, &c.* C'eſt la chûte générale des raiſonnemens de Végece, que tout dépend de la pratique ; qu'il faut s'exercer dans la paix aux travaux & aux manœuvres de la guerre, &c. Maximes excellentes en elles-mêmes, dont la répétition ennuie, & que Végece ne croyoit pas pouvoir trop répéter.

Num. 4. *Revenons aux exercices.* Le latin ajoute : *D'où l'armée a pris ſon nom.* Ce qui n'eſt pas vrai en françois. Voyez la troiſieme remarque du chapitre I.

Ibid. *On exerçoit, matin & ſoir, les nouveaux ſoldats, &c.* Végece rebat dans ce nombre preſque tout ce qu'il a dit des exercices dans le premier livre ; & j'aurois peut-être bien fait de ne prendre ici que ce qu'il y a de neuf.

Ibid. *Les exercices de l'eſcrime, qui*

ne ſont plus aujourd'hui qu'un vain ſpectacle du cirque. Le latin dit : *Armaturam quæ feſtis diebus exhibetur in circo.* Ainſi les combats du cirque ſont encore appellés *armatura* par Végece. Je lui ai fait dire que ces exercices ne ſont plus qu'un vain ſpectacle, pour mieux faire ſentir la différence des temps.

L'athlète, le chaſſeur, le cocher. Num. 5.
J'ai ajouté, *qui ſe donnent en ſpectacle dans le cirque*, pour faire entendre ce que c'étoit que ces cochers & ces chaſſeurs. On lâchoit des bêtes, comme des cerfs, des ſangliers, des lions, dans les cirques ou dans les amphithéâtres ; & des gens deſtinés à cela les chaſſoient ou les combattoient : le peuple s'en mêloit auſſi. On connoît les courſes des chars. Les cochers ont été quelquefois des gens de la premiere qualité ſous les Empereurs qui avoient de la paſſion pour ces jeux. Néron étoit auſſi bon cocher qu'acteur. Sous ce Prince ils étoient diviſés en quatre quadrilles ; la blanche,

la rouge, la bleue & la verte. Domitien y en ajouta encore deux, la dorée & la pourpre. Le peuple s'affectionnoit juſqu'à la fureur pour les unes ou les autres de ces couleurs. C'étoient les bleus & les verds à Conſtantinople, où le peuple avoit le même loiſir qu'à Rome ; & Juſtinien, en favoriſant les uns au préjudice des autres, mit dans l'Etat deux factions qui n'étoient d'abord que dans l'amphithéâtre.

Num. 6. *Elle eſt munie de baliſtes, &c.* Le latin dit d'abord de traits, enſuite de baliſtes, puis il revient aux traits. J'ai fait les tranſpoſitions néceſſaires pour éviter les redites.

Ibid. *Sur des chariots tirés par des bœufs.* La baliſte eſt traînée par des mulets, & l'onagre par des bœufs. Je n'en conclurai rien.

Ibid. *Des canots faits d'une ſeule piece de bois.* L'auteur ajoute qu'on les nomme *monoxyli*, mot grec qui exprime la même choſe.

LIVRE III.

Préface. *Annibal, ſe préparant à porter la guerre en Italie, voulut prendre des leçons d'un Lacédémonien. Lacedæmonium doctorem quæſivit armorum.* C'eſt peut-être Soſile ou Philenius deux Lacédémoniens qui ſuivirent Annibal dans toutes ſes expéditions, & qu'on a pris ſeulement pour des gens de lettres, dont le Général Carthaginois ſavoit fort bien ſe paſſer.

Dont la dignité eſt aujourd'hui repréſentée par des Comtes du premier ordre. Dans le Latin : *Comites majores.* Les Empereurs faiſoient d'un Courtiſan un Comte, & de ce Comte un Général d'armée. Il y avoit des Comtes de la premiere, de la ſeconde & de la troiſieme claſſe. Chap. I. Num. 1.

Envain on aura de bonnes armées, ſi on ne ſait pas y maintenir la ſanté. Dans le latin : *Nunc quod vel maximè providendum eſt, quemadmodum ſanitas cuſtodiatur exercitûs admonebo.* Il Num. 2.

eſt, je crois, plus ſimple de dire les choſes tout de ſuite, que d'avertir ſans ceſſe qu'on va les dire.

Num. 3. *La diſette eſt la premiere ſource des maladies, & la faim eſt plus cruelle que le fer.* Il y avoit encore là une Préface. *Ordo poſtulat ut de commeatu pabuli frumentique dicatur, ſæpius enim penuria quam pugna conſumit exercitum, & ferro ſævior fames eſt.* J'ai mieux aimé lier cet article des vivres avec le précédent par un rapport naturel, que par une raiſon d'ordre qui n'exiſte que dans la volonté de l'Auteur. Pourquoi l'ordre demande-t'il qu'il parle des vivres dans cet endroit?

Ibid. Ibid. *Et cela ſans épargne.* Cette addition, & quelques libertés dans la phraſe ſuivante, étoient néceſſaires pour donner du jour au raiſonnement de Végece.

Ibid. *Et même d'obliger les habitans.* Le latin ajoute: *Per idoneos perſcrutatores*: des Critiques liſent *executores*. Il falloit bien que le Prince envoyât des

gens pour cela. Leur nom nous importe peu.

Tel eſt le ſervice militaire, &c. Dans ces trois premieres phraſes on n'a conſervé que le ſens. Num. 5.

Ibid. *Les vocaux, les demi-vocaux, & les muets.* Le latin dit, que les deux premiers ſignaux ſe tranſmettent par les oreilles, & la troiſieme eſpece par les yeux; ce qu'on devine aſſez, ſans qu'on le diſe.

Ceux qui par leur état doivent avoir plus de lumieres & de prudence. Dans le latin: *Prudentioribus & honoratis.* Ce terme d'*honoratis* répondroit en françois à un autre qui eſt auſſi impropre. Ch. II. Num. 1.

Ibid. *Les valets, les goujats: Calones, ſagmarii.*

Ibid. *Parmi les valets.* Le latin dit: *Calones, quos galearios vocant.* Dans le premier Livre, ce ſont les *lixæ* que Végece dit qu'on appelloit *galearios.* Il me ſemble avoir remarqué que les *lixæ* étoient des valets communs, &

que les *Calones* appartenoient aux particuliers.

Ibid. *Des Officiers Généraux les plus habiles, de leurs Lieutenans, ou des Tribuns, &c.* Végece dit : *Exercitatiſſimi Campi Doctores, Vicarii, vel Tribuni.* Ces *Campi Doctores* font tantôt, dans Végece, les fonctions de nos Majors de Régiment pour les exercices, tantôt celles de nos Majors de Brigade pour les campemens. Ici placés avant les Tribuns, ils reſſemblent à des Officiers Généraux. J'ai haſardé le terme avec d'autant plus de raiſon, que l'ordre du Commandant ſe trouve mieux obſervé.

Num. 3. *Les Ingénieurs doivent, &c.* Le latin les nomme *agrimenſores.*

Ibid. *Des Officiers de campement.* J'ai rendu des termes généraux par d'autres termes généraux, qui s'entendent mieux dans notre langue. Il y a dans le latin : *Campi Doctoribus & Principiis.*

Ibid. On les appelle à préſent Offi-

ciers de ronde. En latin. *Circitores vocantur.* C'étoit un grade ; & les rondes ne ſe tiroient que de ces *Circitores*, qui étoient conſéquemment de bas Officiers, comme nos Caporaux & nos Anſpeſſades.

Cet abrégé militaire. Le latin ajoute : Tiré des meilleurs Auteurs : *Ex probatiſſimis auctoribus ;* ce qui a déja été dit & redit. Ch. III. Num 1.

Ibid. *Le caractere de ſes Généraux.* Le latin dit, de ſes Comtes, *Comites ;* parceque c'étoient ordinairement des Comtes qui commandoient alors les armées, ſoit dans l'Empire Romain, ſoit chez les Nations Gothiques.

Ibid. *Un Général vigilant & ſage.* Vegece le veut encore *ſobre* : C'eſt une vertu qu'il ne ſépare jamais des autres qualités militaires. Je l'ai laiſſée dans le latin, comme j'ai déja fait au ſecond Livre & pour les mêmes raiſons. Voyez la remarque du N°. 3. du Chap. II. & celle du N°. 2. du Chap. III. Liv. II.

En déſordre déſarmés. Le latin ajou- Num. 2.

te, ſans chauſſure, *diſcalciatos.*

Ch. IV. Num. 2. *Trente-ſix pieds en hauteur.* Dans le latin il y a quarante-deux pieds ; ce qui eſt une faute. Six rangs à ſix pieds l'un de l'autre, ne donnent que trente pieds pour les intervalles, & ſix pour l'épaiſſeur des rangs, à un pied ſuppoſé pour chaque rang. Apparemment que les Copiſtes avoient compté ſix intervalles pour ſix rangs.

Num. 5. *Le cri du combat.* Le latin ajoute : *Quem barritum vocant ;* terme métaphorique que je n'ai point dû rendre. Le *barritus* eſt proprement le cri des éléphans.

Num. 6. *Il n'eſt pas queſtion ici de ces coups de main, &c.* Il a fallu faire un ſens à la premiere phraſe de ce nombre, pour l'ajuſter aux ſuivantes. Il manque quelque choſe dans le texte : *Exceptis ſuperventibus, vel incurſionibus repentinis ex occaſione, quam nunquàm Dux exercitatus amittit ; nam in itineribus, &c.* Des Commentateurs ont retranché toute la Période *exceptis ſuperventibus*, juſqu'à *nam*,

parcequ'elle n'a pas en effet de membre correſpondant : mais il y a toujours quelque choſe à deſirer devant le *nam*. Il faut plutôt ajouter que retrancher ; & je l'ai fait, en allant droit au ſens.

Ibid. *Par des pelotons volans*. Le latin ajoute : *Quos drungos vocant*. Quand j'aurois ajouté auſſi : *qu'on appelle dronges*, je n'aurois mis dans la narration qu'un terme barbare.

Une armée, rangée dans cet ordre oblique, donne à-peu-près la figure de la lettre A, *ou d'un niveau de Maçon*. Num. 7. Saumaiſe prétend que c'eſt plutôt un côté de la lettre, & qu'il faut lire : *Ad ſimilitudinem autem lateris* A *litteræ, vel libellæ fabrilis, acies in hoc dimicandi genere conſtituitur*. Il eſt vrai que la droite diſpoſée en écharpe, reſſemblera à un des côtés de la lettre : mais toute l'armée, comme Végece l'entend, ſera bien éloignée d'y reſſembler. Il ne faut pas prendre cette figure à la rigueur ; c'eſt-à-dire, que l'armée étant rangée de front ſur une même ligne, la gauche & le centre

ne bougeant point, la droite tourne tout d'une piece ſur le centre par un demi-quart de converſion : elle formera avec lui un angle obtus, & ſe préſentera obliquement, & par l'aîle, aux ennemis. Cet angle conſidéré dans un certain ſens reſſemblera un peu à un A. Les figures que je donne de cette diſpoſition & des autres, ſont, je crois, conformes aux texte : ſi elles le ſont aux regles de la tactique, je l'examinerai dans mon Commentaire.

Chap. V. Num. 1. *Le ſalut des vaincus, &c.* Dans le latin c'eſt le vers de Virgile. *Una ſalus victis, &c.*

Num. 2. *Avec des abbatis d'arbres.* Végece, qui court toujours après les noms, ajoute que ces abbatis s'appellent des entraves ; *compedes vocant.*

Num. 3. *Certains peuples d'Afrique.* Dans quelques éditions latines : *Macetes Urſiliani* : dans d'autres ces Peuples ont d'autres noms encore plus inconnus.

Ibid. *Les cavaliers cataphractaires.* En conſervant ce terme effrayant, j'y

ai joint le Commentaire.

De chariots armés de faulx. En latin : *Quadrigis falcatis.* Il y avoit de ces chariots à un, à deux, & à quatre chevaux. Comme il n'eſt pas queſtion ici du nombre des chevaux, mais de la machine ſeulement, il faut prendre ces *quadrigæ* pour des chariots en général. Num. 4.

Dans les camps de Province. En latin. *In agrariis ;* c'étoient des quartiers ou camps retranchés ſur les frontieres : ici je les appelle camps de Province, par oppoſition aux campemens dans le Pays ennemi.

Ibid. *Il faut porter (obliquement) votre droite, &c.* Les mots, inſérés en parenthèſe dans cette ſentence & dans les trois ſuivantes, ôtent tout d'un coup l'obſcurité.

Ibid. *Quelle gloire pour Votre Majeſté ! &c.* Le latin ſembleroit dire qu'il ne manque à Valentinien, que de joindre aux exercices du corps, dans leſquels il excelle, l'art de la tactique dont Végece vient de lui donner des

leçons : mais, au lieu d'un compliment, ce ſeroit une très grande impertinence, & une maladreſſe dont l'Auteur n'eſt pas capable ; ſur-tout après avoir dit à Valentinien dans ſa Préface du premier Livre, que ſes Inſtitutions Militaires ſont moins pour inſtruire un Prince éclairé, que pour lui faire voir qu'il marche ſur les traces des Guerriers fondateurs de l'Empire Romain. Dans la Préface du ſecond Livre, il loue encore l'Empereur ſur ſes victoires & ſes triomphes, & les attribue à une profonde connoiſſance de la guerre. Quoi qu'il en ſoit, ſi un Traducteur peut prendre quelques libertés, c'eſt ſans doute dans un compliment ; & je n'en prens ici que pour former un ſens néceſſaire.

LIVRE IV.

Préface. *Votre modération, la pureté de vos mœurs, votre clémence exemplaire, &c.* C'eſt-là le compliment qui ne peut pas convenir à Valentinien

nien III, à moins qu'on ne diſe qu'il l'a peut-être mérité au commencement de ſon régne. J'ai traduit *caſtimonia* par pureté de mœurs, parceque le mot propre convient mieux dans un certain ſtyle.

On éleve deux murs paralleles. Le texte eſt fort embrouillé, ou peut-être corrompu. Je ne me ſuis attaché qu'au ſens. Chap. I. Num. 3.

Ibid. *Si la diſtribution ne s'en fait avec ſageſſe.* Le latin ajoute : par de bons Adminiſtrateurs, *peridoneos procuratores.*

De gros cylindres. Le latin ajoute : *Quos taleas vocant.* Ce mot de *taleas* eſt fort conteſté par les critiques, & celui de *cylindre* n'a pas beſoin d'être expliqué par un autre. Num. 8.

Sacrifice louable, qui ſauva la liberté de ces femmes vertueuſes & celle de leurs maris. Cela eſt traduit très infidelement, & n'en eſt peut-être pas plus mal. Voici le latin : *maluerunt enim pudiciſſimæ (matronæ) deformato ad tempus capite, libere vivere cum* Num. 9.

maritis, quàm hoſtibus integro decore ſervire. C'eſt, ce me ſemble, faire un grand tort à ces Dames Romaines, que d'intéreſſer la pudeur, la liberté, & l'amour conjugal, à un ſacrifice pareil. Encore Végece fait-il entendre qu'elles ſavoient bien que leurs cheveux reviendroient : *Deformato ad tempus capite* Nous dirions en françois, que ſi ce ſacrifice coûta à ces femmes généreuſes, ce ne fut que par la crainte d'être moins aimables aux yeux de leurs maris.

Ibid. *De couvertures de poil & de peaux crues, pour couvrir les baliſtes & les autres machines.* Le texte latin eſt inintelligible, ou plutôt entierement défiguré. Il faut, dit le latin, amaſſer des cornes ou des cuirs crus, pour couvrir les cuiraſſes & d'autres machines ou défenſes. *Cornua quoque vel cruda coria proficit colligi, ad cataphractas tegendas alia que machinamenta ſive munimina.* S'agit-il de couvrir auſſi *ces autres machines*, ou d'en faire proviſion pour couvrir encore

les cuiraſſes, ou armures complettes ? Pourquoi couvrir des armures avec des peaux crues, & comment avec des cornes ? Stewechius, qui explique avec tant de prolixité tous les endroits qui ſont clairs comme le jour, paſſe à côté de celui-ci ſans y toucher. J'ai pris la liberté, ſans entrer dans la carriere des Scaliger & des Saumaiſe, de lire *cilicia* au lieu de *cornua*; *baliſtas* au lieu de *cataphractas*; & il en réſulte un ſens raiſonnable qui quadre à la matiere. Les cilices ou couvertures de poil, & les cuirs crus étoient néceſſaires pour couvrir les baliſtes & les autres machines de jet, comme les cordes de nerf pour les bander. J'aimerois mieux encore lire *catapultas* au lieu de *cataphractas*; le rapport des lettres de ces deux noms eſt une eſpece de démonſtration que l'un a été changé en l'autre. Mais comme Végece ne parle jamais de la catapulte que ſous le nom d'onagre, j'en laiſſe le jugement aux Critiques éclairés.

Num. 10. *Un petit fort qu'on appelle bourg.* Dans le latin *Quem burgum vocant.* J'ai conſervé ce Commentaire, quoique fort inutile, pour faire voir l'origine d'un terme qui eſt devenu ſi univerſel dans les langues Modernes.

Num. 12. *Mais les aſſiégés ont plus de peur.* Sans cette addition le raiſonnement reſteroit imparfait.

Chap. II. Num. 1. *De tortues, de béliers, de faulx, de vignes, de mantelets, de muſcules, &c.* Les deux termes de vignes & muſcules en latin *vineæ & muſculi*, expliqués comme ils le ſont dans la narration, ont moins d'inconvénient que les termes de l'art moderne, qui ne leur répondroient que fort imparfaitement.

Num. 3. *A qui le ſoldat donne aujourd'hui un nom barbare* : dans le latin. *Quas nunc militari barbaricoque uſu cauſias vocant.* On ne me fera ſurement pas un procès d'avoir négligé le terme de *cauſias.*

Num. 5. *Ce pont pouſſé en dehors ſe place, &c.* Dans le latin. *Quem ſubito prola-*

tum, &c. J'ai traduit par *pouſſé*, parceque ce pont eſt le même que l'exoſtre du N°. IX. où il eſt oppoſé à la harpe qui eſt un pont-levis qui s'abaiſſe.

Phalarique. Ce trait eſt appellé autrement *telum murale*. *Phalarica* vient de *phala*, tour. Num. 6.

Les aſſiéges, pour n'être point commandés & écraſés par une machine ſupérieure aux remparts. Dans le latin : *Ne defenſores mœnium (machina) de ſuper urbi ventura poſſit opprimere.* Végece s'eſt plû ici à ſe ſervir des expreſſions poétiques de Virgile *Lib.* II. *Æneid.* Num. 7.

Aut hæc in noſtros fabricata eſt machina muros
Inſpectura domos venturaque deſuper urbi.

Conduiſirent la tour : le Latin ajoute *ſur ſes roues*. Mais Végece a déja dit que les tours ne ſe remuoient pas autrement. Il faut les imaginer ſolides, & à-peu-près comme des rouleaux vuides. Num. 8.

Les archers, les manubaliſtaires, Num. 9.

les arbalêtriers. Dans le latin : *Sagittarii, manubaliſtarii, arcubaliſtarii.* L'arbalête étoit bien une manubaliſte ou baliſte de main; cependant il paroît que Végece les compte pour deux armes.

La harpe ou pont à cordes, l'exoſtre ou pont à couliſſes, &c. J'ai ajouté *pont à cordes, & pont à couliſſes*, pour en donner une idée plus nette. Si Stewechius avoit fait attention que Végece, en parlant de la harpe, dit qu'elle ſe lâche ou s'abaiſſe avec des cordes par le jeu des poulies, *chordæ pontem de ſuperiori parte trochleis laxant*; & que l'exoſtre ſe pouſſe tout d'un coup du corps de la tour ſur les remparts, *de turri in murum repente protenditur*; il auroit vû que ce dernier pont devoit être à couliſſes, & ne l'auroit pas figuré en pont-levis comme la harpe.

Ibid. *Appliqué perpendiculairement.* Cela eſt ajouté pour la clarté.

Ibid. *L'exoſtre eſt le même pont que nous avons décrit plus haut.* Deux

poutres & un parapet de clayonage ne donnent pas une deſcription fort exacte d'un pont. Il faut entendre que ces deux poutres en ſont les piéces principales, qu'elles ſont aſſemblées par des traverſes d'une longueur raiſonnable, & qu'elles portent des madriers.

Sur le rempart : Le Latin dit : *Intra binos parietes*; pour déſigner l'eſpace entre la muraille ruinée & le nouveau mur. Num. 115

Ce ſont les mines. Le latin dit qu'on appelle ces ouvrages ſouterrains. *Cuniculos à leporibus qui cavernas ſub terris effodiunt, ibi que conduntur.* Auroit-on trouvé fort agréable que, pour ne rien perdre de mon Auteur, j'euſſe dit que ces ouvrages ſe nomment des lapinieres du nom des lapins? &c. C'eſt le péché de Végece, de courir après les étymologies. En me juſtifiant de les ſupprimer dans le texte, je les rétablis dans les remarques pour ceux qui les aiment. Chp. III. Num. 1.

Ibid. *Comme ſont les Beſſes.* Voyez

la remarque, liv. 2. chap. 2. n°. 5.

Num. 2. *D'une défenſe opiniâtre que produiroit le déſeſpoir.* Après cette phraſe, l'Auteur revient ſur ſes pas, & finit le nombre, en mettant en concluſion ce qu'il a d'abord mis en ſuppoſition. J'ai rapproché ces parties déſunies, pour ſauver les redites.

Num. 3. *Au cri des oies.* Dans le Latin : *Anſeris*, d'une oie. Dans quelques livres il y a *anſerum*, qui eſt plus conforme à la narration de Tite-Live ; & ce pluriel n'eſt point contraire à l'*avis una* qui ſuit, & qui devient collectif.

Num. 5. *Renverſe tous les ouvrages du ſiége.* Le latin dit : Tous les ouvrages faits pour la perte de la ville. *Omniaque in perniciem ſuam fabricata opera ſubvertunt.* On voit bien que c'eſt encore l'imitation de Virgile.

Aut hæc in noſtros fabricata eſt machina muros.

Ibid. *Contrevallation.* Dans le latin : *Lorica.* Le même mot ſignifie, dans Cæſar & dans d'autres Auteurs, le parapet des retraachèmens, qui étoit

étoit ordinairement de faſcinage.

Un ruban mince & léger. Dans le latin: *Linum tenue expeditum.* Si ce n'étoit pas un ruban dans le ſens ſtricte, c'étoit quelque choſe de ſemblable, mince & léger, qui devoit avoir de la largeur pour être apperçu de loin. Num. 7.

LIVRE V.

Le Peuple Romain dans les premiers temps, &c. Végece diroit le contraire qui ſeroit faux, & il y auroit de la contradiction dans les termes, ſi on ne faiſoit une correction Il faut lire: *Aut propter neceſſitatem*, au lieu de *non propter*, *&c.* Chap. I. Num. I.

Au titre. *Noms des Officiers des armées navales.* Dans le latin: Noms des Juges, *nomina Judicum qui*, *&c.* Num. 2.

Par la pratique conſtante de tous les Architectes. A cette autorité l'Auteur joint une raiſon myſtique, qu'on auroit peu reſpectée dans la traduction. Il trouve que la régle de couper les bois entre le 15 & le 23 de la lune, ſe rapporte préciſément à la pratique Eccléſiaſtique de la célébration de la Num. 5.

Pâque. *Quod ars ipsa & omnium architectorum quotidianus usus edocuit, & contemplatione ipsius religionis agnoscimus, quam pro æternitate his tantum diebus placuit celebrari.* Ceux pour qui je remets ici ce passage, l'y verront avec plaisir. L'autorité d'un Auteur militaire en fait de tradition Ecclésiastique, ne doit pas être supecte.

Num. 7. *Des brigantins, &c.* Le latin les appelle *naves exploratorias*, & ajoute que les Bretons les nomment *pictas. Britanni pictas vocant.* Le bâtiment étoit plutôt breton, & le nom latin.

Ibid. *D'un vert d'eau.* Dans le latin : *Colore veneto.*

Num. 8. *Commençons par le levant &c.* Végéce dit que pour ôter toute ambiguité, il va donner les noms des vents en grec & en latin, & combinés de façon, que les vents cardinaux nommés indiqueront ceux qui sont à leur droite & à leur gauche. J'ai retranché cet avant-propos comme fastidieux, & je n'ai pas plus respecté les noms grècs & latins qui n'auroient fait qu'une bigarure

ridicule dans le texte françois.

Par des noms grecs qui expriment ces trois cas. Cette périphraſe équivaut aux trois noms grecs qui n'ont point de ſynonymes françois. Chap. II. Num 1.

Ibid. *Lorſqu'elles entrent dans certains ſignes.* Le latin ajoute : Par le cours que le Créateur a jugé à propos de leur preſcrire. *Præſcripto curſu arbitrio Creatoris.* Réfléxion pieuſe, mais étrangere au ſujet. Il eſt queſtion de l'influence vraie ou fauſſe des planettes, non de la cauſe premiere de leur mouvement.

Virgile les a dépeints ingénieuſement. Quæ Virgilius in Georgicis divino pene comprehendit ingenio. Cet enthouſiaſme auroit été bien froid en françois. Num. 2.

La Mer eſt le troiſieme élément du monde : Elementum pelagi tertia pars mundi eſt. Ovide la met le quatrieme dans le débrouillement du cahos. L'ordre numéral des corps appellés les quatre élémens, eſt ſans doute arbitraire. Si on prétendoit que Végece eût voulu dire que la mer eſt la troiſiéme partie du globe terreſtre, il fa- Num. 3.

droit faire voir que c'étoit une opinion de ſon temps. Le premier ſens eſt plus ſimple, & plus conforme à l'ancienne idée des quatre élémens.

Num. 5. *Et tous ſont privés de ſépulture.* L'Auteur s'eſt plû ici à peindre en orateur les horreurs d'un combat naval. *Inter tanta tamen mortium genera (qui acerbiſſimus caſus eſt) abſumenda piſcibus inſepulta ſunt corpora.* Les poiſſons ne ſont pas plus effrayans que les vers; & ce ton élégiaque auroit fait rire les marins.

Num. 7. *Les patâches ou barques armées &c.* Ce ſont les mêmes bâtimens auxquels j'ai donné le même nom dans le Liv. II. l'Auteur les nomme *naves luſorias*, & l'uſage qu'il leur attribue ſe rapporte à celui de nos patâches. *Quelques uns* dit Furetiere, tome 3. *dérivent le mot de patâche de* picta, *nom que les Latins donnoient à quelques vaiſſeaux, comme témoigne Végece.* : mais la deſtination & l'équipage du *picta* de Végece reſſemblent totalement au brigantin, & nullement à la patâche, dont le nom même n'eſt guere analogue avec celui de *picta*.

Fin des Remarques.

606554

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

I. *LA Milice des Romains, cauſe de leur grandeur.* II. *Choix des pays par rapport aux levées.* III. *Examen ſur les Milices de la ville & de la campagne.* IV. *De l'âge de la Milice.* V. *De la taille du nouveau ſoldat.* VI. *Qu'il y a des ſignes qui regnent dans le choix des ſoldats.* VII. *Des profeſſions qu'on doit admettre ou refuſer à la Milice.* VIII. *De la marque de la Milice.* 1

CHAP. II. I. *Qu'il faut exercer les nouveaux ſoldats au pas militaire, au ſaut, & à la courſe.* II. *Que tous les ſoldats doivent apprendre à nager.* III. *De l'exercice du pieu.* IV. *Qu'il eſt plus avantageux de pointer que de ſa-*

brer. V. *De l'eſcrime.* VI. *De l'exercice du javelot.* VII. *De l'exercice des fleches.* VIII. *De la fronde.* IX. *Des fleches plombées.* X. *Que les cavaliers doivent apprendre à voltiger.* XI. *Qu'il faut accoutumer les nouveaux ſoldats à porter des fardeaux.* XII. *Des armes des anciens.* 15

CHAP. III. I. *Des Camps retranchés.* II. *Des campemens.* III. *De la forme des camps.* IV. *Des retranchemens.* V. *Comment on retranche un camp en préſence de l'ennemi.* VI. *Des évolutions.* VII. *Ce que c'étoit que la promenade des troupes.* VIII. *Concluſion.* 32

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

I. *DIVISION de la milice.* II. *Difference des légions aux troupes auxiliaires.* III. *Cauſe de la décadence des légions.* IV *Com-*

DES CHAPITRES. lv
bien les anciens menoient de légions à la guerre. V. *Comment se forme la légion.* VI. *Combien il y a de cohortes par légion, & de soldats par cohortes.* 44

CHAP. II. I. *Noms & grades des Officiers de la légion.* II. *Noms des Commandans des anciens ordres ou divisions de la légion.* III. *Des fonctions du préfet de la légion.* IV. *des fonctions du préfet des camps.* V. *Des fonctions du préfet des ouvriers.* VI. *Des fonctions du tribun des soldats* 55

CHAP. III. I. *Des centuries & des enseignes de l'infanterie.* II. *Des turmes ou compagnies de la cavalerie légionnaire.* III. *Maniere de mettre une légion en bataille.* IV. *Des armes des centurions & des triaires.* V. *Les pésamment armés combattoient de pied ferme.* VI. *Le nom & le rang de chaque soldat étoit écrit sur son bouclier.* VII. *L'art d'écrire par*

notes, & de compter, recherché dans les ſoldats. 65

CHAP. IV. I. *Gratifications des ſoldats miſes en ſéqueſtre.* II. *Des promotions.* III. *Des trompettes, cornets & buccines.* IV. *Des exercices des troupes.* V. *Comparaiſon de la guerre avec d'autres profeſſions.* VI. *Des machines & outils de la légion.* 76

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

I. *DE la grandeur des armées.* II. *Comment on maintient la ſanté dans une armée.* III. *Du fourage & des vivres.* IV. *Remedes contre la mutinerie des troupes.* V. *Des ſignaux militaires.* 91

CHAP. II. I. *Des marches à portée de l'ennemi.* II. *Paſſage des rivieres.* III. *Comment on établit un camp.* 108

CHAP. III. *I. Sur quoi ſe forme le plan d'une campagne.* II. *Des*

moyens d'aguerrir des milices, & de redreſſer de mauvaiſes troupes. III. *Des meſures qu'il faut prendre pour donner bataille.* IV. *Qu'il faut ſonder les diſpoſitions des ſoldats, avant que de combattre.* V. *Du choix d'un champ de bataille.* 127

CHAP. IV. I. *Ordre de bataille des Anciens.* II. *Des eſpaces & des intervalles.* III. *Diſpoſition de la Cavalerie dans une bataille.* IV. *Des corps de réſerve.* V. *Des poſtes des généraux dans une bataille.* VI. *Des manœuvres qu'on peut oppoſer à l'ennemi dans une bataille.* VII. *Sur combien de diſpoſitions on peut combattre.* 146

CHAP. V. I. *Qu'il faut aider l'ennemi à fuir.* II. *Comment on ſe retire de devant l'ennemi, ſi l'on n'a plus envie de combattre.* III. *Des chameaux, & des cavaliers cataphractaires.* IV. *Des charriots de guerre, & des élé-*

phans. V. *Qu'à perte égale on peut être vainqueur, & qu'il y a des reſſources après une défaite.* VI. *Maximes générales.* 169

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

I. *DE la fortification naturelle & artificielle des places.* II. *De l'enceinte des places.* III. *Du rempart.* IV. *Des herſes & des portes.* V. *Des foſſés.* VI. *Comment on ſe couvre contre les fléches des aſſiégeans.* VII. *Des munitions de bouche pour un ſiége.* VIII. *Des munitions de guerre.* IX. *Des cordes des machines.* X. *Moyens pour empêcher qu'on ne manque d'eau.* XI. *Maniere de faire du ſel.* XII. *Du premier aſſaut.* 194

CHAP. II. I. *Machines pour l'attaque des places.* II. *Du bélier, de la faulx & de la tortue.* III. *Des vignes, des mantelets*

& du cavalier. IV. *Des muſcules.* V. *Des tours mobiles.* VI. *Comment on met le feu aux tours mobiles.* VII. *Comment on exhauſſe la muraille.* VIII. *Uſage des mines contre les tours mobiles.* IX. *Des échelles, harpes, exoſtres, & tollenons.* X. *Des baliſtes, onagres, ſcorpions, arbalêtes, fuſtibales & frondes pour la défenſe des murs.* XI. *Des matelats, nœuds-coulans, loups & colonnes peſantes contre le bélier.* 205

CHAP. III. I. *Des mines.* II. *Derniere reſſource d'une place forcée.* III. *De la garde des remparts.* IV. *Ruſe des aſſiégeans.* V. *Ligne de contrevallation.* VI. *Des machines de défenſe.* VII. *Comment on prend la hauteur des murailles.* 217

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

I. *DES flottes des Romains,* II. *Des officiers des armées navales.* III. *Origine des liburnes.* IV. *Conſtruction des liburnes.* V. *Des jours propres pour la coupe des bois.* VI. *Dans quels mois on doit couper les bois.* VII. *De la grandeur des liburnes.* VIII. *Les noms & le nombre des vents.* IX. *Des mois les plus ſûrs pour la navigation.* 226

CHAP. II. I. *Préſage des tempêtes par les aſtres.* II. *Pronoſtic du beau tems & du mauvais.* III. *Du flux & reflux.* IV. *De la manœuvre.* V. *Des armes & des machines navales.* VI. *Des ruſes qu'on pratique ſur mer.* VII. *Conſeils pour un combat naval.* 235

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeignenr le Chancelier, la Traduction des *Inſtitutions Militaires de Végece*, qui m'a paru bien faite, & dont les Officiers peuvent tirer une grande utilité. Fait à Paris, ce 12 Novembre 1742.

Signé MONTCARVILLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien amé JOSEPH SAUGRAIN, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un manuſcrit qui a pour titre, *Traduction des Inſtitutions Militaires de Végece*, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de de faire imprimer l'ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date deſd.

Préſentes. Faiſons défenſes à toutes Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres: ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la Feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Libraitie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq; qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publi-

que, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le quinzieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent quarante-trois, & de notre regne le vingt-huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 132, Fol° 112, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, ce* 18 *Février* 1743.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

JE soussigné, reconnois que j'ai cedé & cede le présent Privilege à M. Prault pere, pour en jouir en mon lieu & place, comme de choses à lui appartenantes. A Paris ce 22 Février 1743.

Signé, J. SAUGRAIN.

Registré sur le Registre XI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le 22 Février 1743.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

V. a 2 : 6